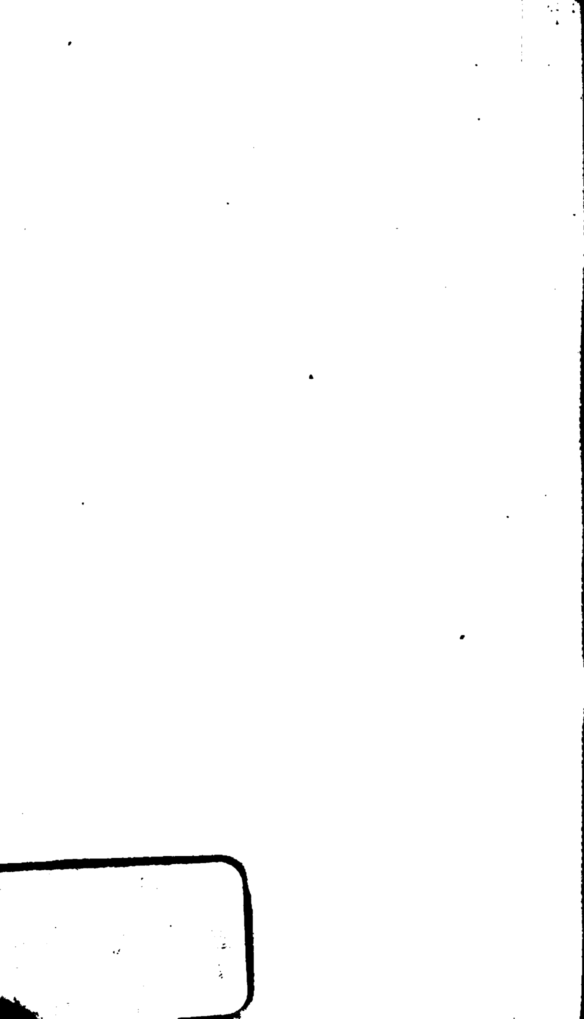


DV
Recue : 1

RECUEIL
AMUSANT
DE VOYAGES.

RECUEIL
AMUSANT
DE VOYAGES,
EN VERS ET EN PROSE;

Faits par différens Auteurs, auquel on a joint un choix des Épîtres, Contes & Fables Morales qui ont rapport aux Voyages.

TOME QUATRIEME.

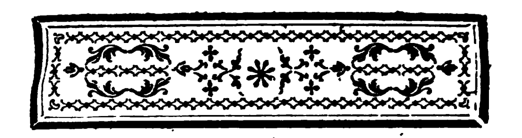


A PARIS,
Chez NYON l'aîné, Libraire, rue du Jardinet.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

E. M. P.



OBSERVATIONS
GÉNÉRALES
SUR LES VOYAGES.

LES Voyageurs ſont aux Philoſophes ce que les Apothicaires ſont aux Médecins. Sur les relations des premiers les Philoſophes *appuient* leurs ſyſtêmes ; d'après la Pharmacie des autres, les Médecins dictent leurs ordonnances. Si les Apothicaires changent les drogues, les malades meurent ; ſi les Voyageurs mentent, les Philoſophes font de faux calculs.

Le rôle de Voyageur eſt donc plus important qu'on ne penſe. Il exige à la fois de la probité & de l'inſtruction ; car en relations, comme en chymie, on peut

tromper par ignorance & par mauvaise foi.

D'après cela, peu de choses me semblent aussi ridicules, & même aussi dangereuses, que la rage de faire voyager les jeunes gens à peine sortis du College. Je ne puis souffrir ces parens aveugles, qui vous envoyent, en grande hâte, leurs rejettons imbécilles, faire parade chez l'Etranger de leur fatuité & de leur ineptie, & exposent par-là une Nation éclairée, à être jugée d'après un sot. J'aime presque autant ces peres vains & insensés qui, tous les Dimanches, font suivre à la Grand'Messe par quatre valets vêtus de Livrées superbes, leurs fils, balbutians encore, leur donnent de l'or à distribuer au fourbe déguisé en mendiant, ou au tronc que le Sacristain vole; leur apprenant ainsi qu'ils sont riches, plutôt qu'à faire l'aumône, leur donnent aussi plus d'orgueil que de bienfaisance.

Il me semble qu'on n'a le droit d'aller demander aux étrangers compte de leurs

monumens & de leurs lumieres, que quand on peut leur donner en échange quelques idées claires des Artistes de sa propre nation, de ses mœurs, des propriétés de son climat, & des principes de son Gouvernement.

Tel Ecolier part en poste de Paris, court vers le canal d'Utrecht, admirer quelques marbres médiocres dans le jardin de Madame Termer, & n'a jamais regardé les statues des Tuileries, dont une seule vaut peut-être tous les trésors de la Hollande en ce genre. Tel autre n'a pas vu le Cabinet du Roi, & s'extasie à Bâle chez *Bernonilli l'Apothicaire*, devant six paires de moules, deux agathes & un corail. Il faut au moins qu'un François connoisse les proportions de la colonade du Louvre, avant d'aller s'agenouiller sous les parvis de Saint-Pierre de Rome, ou de Sainte-Sophie de Constantinople.

Mais autant je trouve absurde de faire voyager un enfant, autant les Voyages me semblent le meilleur de tous les livres

pour l'homme qui sçait y lire. C'est le seul qui fortifie les ressorts de la mémoire ; sans faire tort à ceux de l'imagination. Les idées qui nous viennent de toute autre lecture, entrent trop vîte dans le cerveau, pour s'y graver : elles y entrent d'ailleurs trop faites, trop arrangées ; & quand elles y demeurent par hasard, la mémoire seule a agi, l'imagination n'a rien eu à faire, & le peu qui nous reste, n'est pas à nous.

En Voyage, on a une foule d'idées, parce qu'on voit une foule d'objets dont l'aspect porte à saisir une foule de rapports. Le souvenir de l'objet physique aide à celui de morale qui l'a fait naître. Les sens sont le burin de la mémoire : ce qu'on a lu s'envole ; ce qu'on a vu reste. L'idée acquise par les yeux, ne s'oublie jamais : quoique nous la trouvions aussi toute écrite, en quelque sorte, dans le grand Livre de la Nature, elle nous devient propre, par la combinaison qu'il faut joindre à l'examen des objets, pour produire cette idée. Aussi celle qui naît dans les champs contracte-

t-elle un caractere de grandeur, de force, de nouveauté, que n'atteint jamais l'idée enfantée dans l'ombre du Cabinet.

Si l'on veut de là conclure que le Pâtre, qui est aux champs du matin au soir, doit avoir *de plus* grandes idées que Newton, on tirera une conséquence très-fausse. Pour voir si la maxime est vraie ou non, il faudroit comparer les idées que Newton a rencontrées dans son Cabinet, avec celles qu'il a saisies sur le sommet des montagnes, & j'ose affirmer qu'alors la proposition ne seroit pas douteuse.

On fait voyager des Peintres en Italie; *le Roi* entretient pour eux une Ecole à Rome. Rien de mieux assurément; mais pourquoi refuser ce genre de secours à tous les autres talens utiles & agréables? S'il est certain, (& cela est incontestable) que rien n'étend la sphere des idées comme les Voyages, pourquoi le Gouvernement ne s'occuperoit-il pas de faire voyager quelques-uns de ces Sujets rares, que la Nature a disposés plus heureusement que

d'autres, pour enſanter des idées fortes & vaſtes ?

J'ai dit plus haut que je trouvois ridicule de faire voyager les très-jeunes gens, & ce ſont des jeunes gens que je vais faire voyager : je ne crois cependant pas me contredire. Ceux qui voyagent aujourd'hui, & que je ne trouve pas faits pour voyager, ſont les enfans de gens fort riches, nés conſéquemment avec le droit d'être Docteurs, droit dont ils uſent ; & le droit de ne rien ſçavoir, droit dont ils uſent encore mieux. Ceux que je propoſe de faire voyager, ce ſont les jeunes gens nés avec de l'eſprit, mais pauvres, & conſéquemment forcés à ſçavoir quelque choſe, & à être modeſtes. Il eſt d'abord queſtion de les connoître ; cela n'eſt pas difficile.

Il y a des prix fondés à l'Univerſité : c'eſt un moyen de reſſortir, donné aux diſpoſitions heureuſes de l'eſprit en général. Peu de ces prix ſont remportés par les enfans du monde ; ils ſont preſque tous le partage des Bourſiers du College, qui s'aviſent

de travailler, & que l'on y force. Qu'arrive-t-il de cette institution louable dans son principe ? C'est qu'on a préparé à tous ces Sujets infortunés la chûte cruelle du comble de la gloire à celui de la misere, & *voilà tout quant à présent.* Le Boursier Rhétoricien, aujourd'hui conduit, au bruit des fanfares, dans les Salles de la Sorbonne, sort demain du College où il étoit nourri, & se trouve sans pain. De là l'aigreur ou la bassesse, & à coup sûr l'infortune. Ce que le malheureux Triomphateur peut attendre de plus heureux de ses succès, c'est de devenir, à vingt ans, Précepteur d'un *enfant* de dix*;* d'où s'ensuit nécessairement la perte *des talens* du jeune homme pauvre, & la mauvaise éducation de l'enfant riche.

On dit que chacun naît avec son talent particulier; cela peut être : mais il est tout aussi sûr que l'esprit est une heureuse disposition des organes, qui leur donne une plus grande aptitude à tout en général. Sans décider si l'Ecolier, qui remporte les Prix de l'Université, sera un grand Poëte,

un grand Mathématicien, un bon Politique, ou un habile Négociant, on peut conclure qu'il a de l'eſprit. Cette concluſion ſera encore plus ſure, quand on engagera les Profeſſeurs à diſtribuer des devoirs de compoſition, où l'eſprit aura plus à faire que le Dictionnaire, & quand on défendra, dans les Claſſes, la concurrence des Vétérans avec les Ecoliers de l'année. En effet, ſi l'on laiſſe un grand Nigaud de Sainte Barbe pâlir trois ans de ſuite ſur Vaugelas & d'Ablancourt, dans la Rhétorique du Pleſſis, il pourra fort bien, ſans ceſſer d'être un ſot, éviter un ſolécisme, & ravir le Prix à ſon jeune Concurrent, qui le méritoit mieux que lui.

Pour en venir à nos fins, il faudroit donc commencer par interdire cette ruſe groſſiere aux Principaux des Colleges, jaloux d'avoir des Prix chez eux, n'importe auquel. Bien ſûrs alors de connoître, tous les ans, les jeunes gens qui annonceront le plus de cette aptitude univerſelle, dont on a parlé, on aura déjà fait quelque

chose. On pourroit ensuite prendre note de ceux de ces jeunes gens dont la mauvaise fortune donneroit le plus d'application à apprendre. Cela fait, on renverroit tous nos Rhétoriciens couronnés s'instruire, pendant deux années en Philosophie, des principes de la Physique; bien attendu que, pour que ces deux années ne fussent pas perdues, on auroit soin de substituer quelques principes simples & clairs, à l'antique fatras de l'ergotisme: car on peut tout faire d'un Homme instruit, & rien d'un Raisonneur. . . . .

Alors je voudrois que, tous les ans, parmi ces Sujets sortans de Philosophie, & ayant été couronnés en Rhétorique, on en choisît deux de ceux qui promettroient le plus, & désireroient le plus être choisis. Ils voyageroient, deux ans de suite, dans toutes les Provinces du Royaume, aux frais du Gouvernement. L'équipage de nos Éleves seroit composé d'un uniforme très-simple, mais annonçant à tous les yeux des Êtres chers à la Nation. On y joindroit

des lettres authentiques de recommandation auprès de tous les Gouverneurs & Intendans de Provinces, & fort peu d'argent : car on les feroit voyager pour connoître tout, juſqu'au mal-être. Ce n'eſt pas la moins bonne des leçons, & plût à Dieu que tous les hommes deſtinés à commander aux autres la connuſſent !

Que nos Voyageurs ſoient à pied, à cheval, peu importe, pourvu qu'ils aillent, qu'ils voient, qu'ils s'évertuent, que leurs organes ſe développent, & parviennent à la plus grande perfection, à laquelle les aura deſtinés la Nature. A pied, ils verront plus en détail & mieux, & le profit de leur ſanté ſe trouvera encore réuni à leurs lumieres. Bien reçus chez tous les gens en place, dans les lieux où ils paſſeront, cette diſtinction ſuffira pour ôter, à la modicité de leur coſtume & de leur ſuite, tout ce qu'elle pourroit avoir d'humiliant. La petite attention, de la part des gens ſenſés, à fêter ceux de nos Voyageurs qui ſe piqueront de plus de modeſtie, ſuffira pour leur

faire sentir à tous, qu'un homme qui se sert de ses jambes, est, dans le fait, moins humilié que celui qui a besoin d'en emprunter pour cheminer & se soutenir.

J'aime à me figurer ces Eleves, livrés à eux-mêmes, mais avec des ailes attachées pour voler, s'ils en sont capables. Je les vois jouir de toutes leur forces en tout genre, par la nécessité d'en faire usage. Celui-ci, à l'aspect des longs fleuves & des mers qu'il côtoie, inspiré pour apprendre aux hommes à tirer de nouveaux partis de ces vastes communications, développe le génie d'un Pilote. Celui-là porte un œil attentif sur les couches alternatives des montagnes : il y voit le bouleversement du Globe, croit y reconnoître les principes de sa structure ; &, de ces phénomenes, il creuse, médite, devient Naturaliste, & donne des idées nouvelles. Dans le tumulte d'un Port, cet autre découvre le moteur de cette activité ; l'idée du commerce s'agrandit dans sa tête, à la vue de tous les bras que le commerce fait mouvoir.

Les queſtions ſe multiplient ſur les lieux, la ſolution ſuit de près les problêmes; ſouvent l'exemple ſeul les réſoud. La jeune tête travaille, les calculs naiſſent, & voilà un grand Négociant & un Citoyen utile de plus. Ici, la contemplation journaliere des aſtres éveille un Aſtronome : là, le ſpectacle des campagnes anime un Poëte. Tous, à l'aſpect de la Nature nue & grande, ſentent la piété naître, & les préjugés s'évanouir. La vue des miſeres humaines dans toutes les claſſes, dans toutes les gradations, dans tous les détails, double à la fois l'induſtrie & la ſenſibilité. L'ame & l'imagination s'ouvrent, toutes les cordes vibrent à la fois; & je vois naître le Grand Homme.

Cela, dit-on, coûtera de l'argent, fort peu : d'ailleurs, veut-on recueillir du miel, il faut nourrir des abeilles.

Une ſomme annuelle de douze mille livres fourniroit magnifiquement à tout ce que cet établiſſement exigeroit de dépenſes. Que de douze mille francs plus mal employés! Ce que je n'entends pas, ce que

je n'entendrai jamais, c'eſt comment parmi cette foule de gens, couvant leur or, & ne ſçachant qu'en faire, il ne s'en trouve pas un qui ſe mette à genoux pour demander la faveur d'exécuter lui-même un ſeul de tant de projets honnêtes, mais auxquels les beſoins urgens de l'Etat ne lui permettent pas de rien ſacrifier, malgré leur utilité reconnue. Je leur demande, à *tous* ces coloſſes de la fortune, comment il ne leur paſſe jamais par la tête d'épurer leurs tréſors par un ſeul acte public & volontaire de bienfaiſance? Je leur demande ſi jamais emploi de leurs *richeſſes* a pu *procurer* à leur gros ſens, à *leur oſtentation* même, & à leur ame, (s'ils en ont une) une ſatisfaction auſſi pure & auſſi vive que celle que je leur propoſe? Que les orgueilleux le ſont peu! Pauvres riches que vous êtes miſérables!

Pour moi, je vais voyager juſqu'à ce qu'une de ces bonnes actions ſoit exécutée: j'ai le temps de voir du pays. Je rendrai compte à mes amis des nouvelles ſenſations



que je recueillerai à la vue de nouveaux objets. Je pourrai me tromper dans les conséquences que j'oserai tirer ; mais je ne me tromperai pas dans le récit des faits. Les erreurs d'un homme qui médite & qui pense, ressemblent aux pierres à fusil : c'est de leur choc que naît la lumiere.

Je voyage aussi trop vîte pour approfondir. Je sçais trop combien on connoît quelquefois mal son ami & sa femme, au bout de vingt ans, pour juger d'une République dans laquelle j'aurai soupé une fois à table d'Hôte. Toutefois est-il peut-être plus difficile de connoître une femme qu'une République. Mais tout en galoppant, on peut rencontrer une idée utile, & il n'y a jamais de mal à la soumettre à l'examen, dût-il être au détriment de notre amour-propre.

Par le Marquis DE P***

NÉCESSITÉ *DES* VOYAGES *POUR* L'HOMME PUBLIC.

Les hommes sont comme les fleurs & les plantes, qui ne viennent pas toujours dans le même terroir, mais qui veulent être transplantées *pour se bonifier.* Rien ne les polit plus que les Voyages. Il n'est donc pas prudent de défendre aux sujets de parcourir les pays étrangers, sous prétexte que ces Voyages emportent trop d'argent hors du pays. Economie très-mal entendue, raisonnement très-borné ! Quelque policé que soit un pays, il est impossible d'y réunir toutes les sciences, tous les arts, tous les métiers, tous les bons établissemens, &

de les porter à toute la perfection dont ils sont susceptibles. Ce seroit une étrange prévention dans un Souverain de s'imaginer une pareille chimere. A quelque métier que l'homme se destine, il doit aller recueillir dans divers climats ce qu'il y a de meilleur & de plus parfait, s'il veut exceller dans son art. Pour chaque centaine d'écus qu'il dépensera dans les contrées étrangeres, (sur-tout s'il sçait borner le temps de ses Voyages) il rapportera dans sa patrie des connoissances, du goût, & des talens qui en feront rentrer des milliers d'autres dans le cours d'une vie toujours industrieuse; outre que de pareilles défenses sont révoltantes pour la liberté naturelle de chaque citoyen qui n'est pas esclave pour être sujet. La seule attention que le Souverain doit avoir, c'est de défendre que la jeunesse ne voyage de trop bonne heure. Pour profiter des pays étrangers, il faut connoître ce qui se passe dans le nôtre; & les observations qu'un jeune homme fait, avant que l'esprit soit mûr, roulent d'ordinaire

ſur des objets frivoles, ou ne ſont pas exactes. Il eſt bon que des ſujets de tout état voyagent; mais aux Artiſtes, & à de certaines manufactures, il faudroit même l'ordonner. Je ne crois pas qu'il ſoit poſſible de devenir excellent Muſicien, Peintre, Sculpteur, fabricant d'étoffes, &c. ſans avoir vu la France & l'Italie. Outre ces avantages, qui ſont déjà conſidérables; une nation acquiert beaucoup plus de lumieres & de politeſſe générale, quand elle connoît les mœurs & les uſages des autres. Mais autant que les Voyages des particuliers ſont avantageux pour l'Etat, autant doit-on regarder comme nuiſibles ces eſpeces d'émigrations, quand toute une partie du peuple va porter ſes travaux & ſon induſtrie chez les voiſins, comme font les faucheurs Weſtphaliens qui vont faire la moiſſon en Hollande, les fileurs, tiſſerands, & autres manufacturiers ou artiſans, qui vont par troupes travailler dans d'autres pays.

Qu'un Géometre reſte dans ſon Cabinet, qu'il ſe renferme dans la ſociété des livres

de son état, rien de plus simple; il n'a pas besoin d'emprunter d'autres secours, parce que son métier est de pure théorie & de combinaison, pour laquelle il n'a à compter qu'avec lui & avec ses connoissances intérieures, &, absolument parlant, malgré les exemples de Platon & de Plutarque, qui sont devenus grands par les Voyages, il pourra lui suffire aujourd'hui de connoître les sçavans étrangers par leur ouvrages; secours fort rare dans les temps reculés que nous venons de citer: mais il n'en est pas de même dans l'ordre politique, où l'on n'opere jamais seul avec soi-même, passé les temps de méditation consacrés à apprendre l'histoire politique, & à en combiner les faits, pour faire, pour ainsi dire, ses approvisionnemens de connoissances; encore ce genre de méditation pourroit-il être regardé comme une façon de converser avec les étrangers.

Dans les momens même où l'homme public opere sur le présent, c'est toujours

relativement à la connoiſſance d'une infinité de choſes qui ne s'apprennent bien ni par les livres, ni par les relations, & qui ne peuvent être que le fruit des voyages & de l'uſage de converſer avec toutes les nations. C'eſt avec elles qu'il projette ſeul dans la ſolitude du Cabinet : c'eſt avec elles qu'il ſe prépare à agir. Or, ce ſeroit folie que d'eſpérer d'opérer bien & ſurement avec les perſonnes & ſur les choſes que l'on ne connoîtroit pas.

Il n'y a pas encore un grand nombre d'années que les nations commencent à ſe communiquer familiérement par les Voyages réciproques, & l'on peut dire qu'auparavant c'étoit un ſecours qui leur manquoit pour ſe policer & ſe perfectionner. Aujourd'hui preſque tout ce qui eſt à une nation appartient à toutes. Les ſources ſont ouvertes, & il eſt preſque libre à tout le monde d'y puiſer. Les uns en profitent plus, les autres moins, dans la proportion de leur ſagacité ou de leur application.

C'eſt avec les hommes que l'homme

public négocie ; mais ce n'eſt pas aſſez de connoître celui perſonnellement avec lequel on eſt dans le cas de traiter. Cette connoiſſance ne pourroit fixer que le mode particulier de négocier, parce qu'ainſi que les places différemment conſtruites, chacune doit être attaquée différemment ; on ne peut même d'ailleurs le développer parfaitement, qu'en le combinant, pour ainſi dire, avec ſa nation, avec ceux qui l'emploient, avec les choſes dont on le ſoupçonne ou dont on le ſçait chargé. Ainſi cette connoiſſance ou cette étude particuliere en exige beaucoup de générales qui ne viennent point nous chercher, audevant deſquelles il faut néceſſairement aller, & que nous ne ſçaurions puiſer qu'à la ſource même, c'eſt-à-dire, par le ſecours des Voyages. Il ne faudroit, pour s'en convaincre, qu'examiner & comparer deux hommes avec égalité de talens naturels, dont l'un aura l'avantage des Voyages ſenſément faits, la différence ſera ſenſible & frappante.

On

On n'apprend à fixer les objets sur lesquels on peut avoir à négocier, à arrêter ses vues, à en prévoir les succès, à se précautionner contre les obstacles; on ne peut même déterminer les routes que l'on *peut tenir*, les moyens que l'on peut employer, les ressorts qu'il faut faire mouvoir de préférence, que sur une exacte connoissance du génie des peuples & des *nations* auxquels on peut avoir affaire. Les relations n'y suppléent qu'imparfaitement, & quelquefois très-dangereusement. Chacun voit à sa façon, & il est des choses qu'il faut avoir vues soi-même, & les connoissances que l'on a prises *directement, servent* même de contrôle aux relations qu'on reçoit ensuite. Il en est, pour ainsi dire, comme d'un tableau dont on m'aura détaillé l'ordonnance, le coloris, l'action, en un mot, toutes les perfections. *J'en* concevrai une idée toute neuve en le voyant moi-même, quoique ce ne soient réellement que les mêmes objets qu'on aura déjà tracés à mon imagination;

mais dans le récit on aura trop relevé les uns, trop abaissé les autres, & peut-être, avec moins de connoissance, je sentirai pourtant que j'aurai mieux vu.

S'il est des Princes qui ne puissent pas voyager, ils peuvent y suppléer en attirant les étrangers près d'eux, en leur accordant assez d'accès pour converser avec eux, & se mettre à portée de comparer les différentes nations entr'elles. Leur curiosité avec chacun, loin de déplaire, est regardée comme un honneur & une distinction; & ce qui pourroit manquer à la fidélité dans les réponses, n'est pas difficile à rectifier. C'étoit un des conseils que Charles X, Roi de Suede, donnoit au Prince son fils; & c'est un des moyens le plus sûr de retrouver des partisans ou des serviteurs dans ceux qui, retournés à leurs foyers, rarement oublient les distinctions qu'ils ont reçues. Le tableau du monde est susceptible encore d'une bien plus grande variété d'examen: d'ailleurs, je ferai plus sûrement bon usage de ce que j'aurai

examiné dans les vues particulieres qui peuvent m'occuper, que des rapports, en apparence, les plus exacts.

Il est constant que pour bien gouverner son propre pays, il faut être homme de *tous les pays*, de toutes les nations, & avoir déposé les préjugés de la naissance, s'il en est, comme ceux de l'éducation. La raison *dit bien qu'il s'en faut dépouiller*, *mais pour y* réussir, il faut être éclairé par les exemples étrangers à soi. C'est avec eux qu'on mûrit son jugement; c'est en rapprochant les rapports des caracteres, des forces, des besoins de ce qui nous *environne, que l'on rectifie* ses propres idées. *Tout cela ne se* peut faire que par le secours des Voyages faits utilement, ou par l'usage de converser avec les étrangers, sur-tout dans la vue de développer le génie & le caractere des hommes en chaque nation : car il est à peu près vrai, que quoique les vices & les vertus soient les mêmes dans chacune, cependant l'un & l'autre en chaque peuple ont des modes

divers, & se reconnoissent à des signes différens les uns des autres. Cette étude d'objets si variés, aiguise, pour ainsi dire, le discernement, & fait acquérir, par la connoissance des hommes, cet art fin & assuré, qui est le talent de quelques Nations naturellement portées à l'observation & à la spéculation. Il est donc pour cela, une façon & une méthode de voyager.

Il ne suffit pas de porter avec soi des yeux de curiosité sur les objets apparens: il est des gens, qui, après avoir vu une infinité de choses, ne sont pas plus capables d'en faire usage, parce qu'ils ont vu chaque chose séparément, &, pour ainsi dire, disjonctivement, ou qu'ils les ont vu mal, n'examinant que les superficies, & n'approfondissant rien. C'est le sort ordinaire de ceux qui voient vîte & en courant, & qui ne comptent leurs Voyages que par le nombre des lieues qu'ils ont faites, ou par les noms des Villes qu'ils ont traversées. C'est tout le fruit des Voyages que l'on entreprend avant

que d'avoir abdiqué cet esprit de dissipation qui accompagne ordinairement la jeunesse, & de s'être accoutumé à méditer. L'on n'en devroit point entreprendre sans avoir auparavant fait des fonds de *connoissance*, & sans s'être mis, pour ainsi dire, d'accord avec soi-même sur les principes de la seule bonne maniere de voyager. Quand on ne s'attache qu'aux *objets extérieurs*, on ne rapporte que de quoi satisfaire, à son retour, quelqu'autre curieux d'inutilités. Quand on a répété quelquefois ce qu'on a vu, on a épuisé un magasin dans lequel il ne se trouve rien *pour* le monde *sensé* & jaloux de con*noissances utiles à la* société générale des hommes.

Il se trouve nécessairement entre les choses que l'on voit, des contradictions apparentes : il s'en trouve de réelles. On n'a pas *bien* vu, si l'on ne s'est pas rendu raison à *soi*-même ; & c'est principalement dans *l'étude* du génie des Cours, que cela se rencontre, non que la fréquentation des

ſociétés ordinaires ne puiſſe auſſi beaucoup inſtruire ; mais c'eſt qu'au centre des Cours, les paſſions agiſſant d'une façon plus frappante & plus variée, l'Obſervateur y trouve néceſſairement plus d'objets d'inſtructions à prendre, & des objets plus caractériſés.

Or, toutes les Cours ſe reſſemblent, quant à la nature des reſſorts que l'ambition ou la méchanceté font mouvoir. Ce que l'on voit de cette eſpece dans l'une, trouve ſon application dans les autres; & l'on apprend plus ſurement hors de chez ſoi, parce que l'examen n'étant traverſé par aucune prévention perſonnelle, en eſt beaucoup plus ſûr & plus exact. On y voit tout avec les yeux de l'impartialité. On ne déſire pas de trouver l'un bon & l'autre mauvais, & l'on juge les choſes telles qu'elles ſont réellement; ſur quoi il y a encore quelques obſervations importantes à faire, pour mettre le Voyageur en état de rapporter une récolte complette. En effet, il ne ſuffit pas à l'Etranger qui ſe deſtine au Miniſtere public, d'étudier

les Acteurs qui repréſentent actuellement ſur les grands théâtres, il doit porter ſes vues juſque ſur ceux qui ſont à portée d'y devenir Acteurs à leur tour, parce que, ſelon le cours de la nature, les hommes ne *ſont pas immortels*, & que, ſelon l'ordre des viciſſitudes humaines, les choſes de faveur ſont paſſageres. Faute de porter ſon attention *juſque-là*, on n'apprendroit à *connoître* que le tableau du jour, & ce n'eſt pas aſſez dans la proportion de la durée préſumée des Etats. Il faut à leur gouvernement, des vues anticipées, c'eſt-à-dire, il faut ſouvent plus conſidérer une certaine *portion* de l'*avenir* que le préſent, ou du *moins combiner* & accorder l'un avec l'autre, de façon, autant qu'il ſe peut, que l'étude du préſent n'exclue pas celle d'un avenir vraiſemblable ; car, en chaque Nation tout n'eſt pas permanent, & les choſes qui, par leur nature, ſemblent permanentes, varient pourtant dans leurs rapports par l'uſage plus ou moins bon que l'on en fait ; preuve certaine de la néceſſité

de bien étudier la portée des hommes en place, & de ceux qui y peuvent être deſtinés.

Par exemple, les forces militaires ſont permanentes, mais elles ſont plus ou moins à craindre, ſelòn la capacité de ceux qui ſont appellés à leur commandement.

Les reſſources de la finance feront de même en proportion des talens de ceux qui l'adminiſtrent, quoique la quotité des revenus ſoit à peu près la même.

Le caractere général de chaque Nation eſt permanent, mais ſouvent il fléchit pour un temps ſous le caractere perſonnel de celui qui la gouverne. Il en eſt de même de preſque tous les différens objets qui entrent dans l'ordre de l'Adminiſtration publique. Il ſemble encore que des liaiſons que l'on a contractées en voyageant, & que l'on renouvelle enſuite dans ſon propre pays, ont une toute autre force. On oublie de part & d'autre l'intervalle des temps qu'il y a qu'on ne s'eſt vu, & datant de la premiere époque, on ſe regarde réci-

proquement comme ancienne connoiſſance. La confiance eſt plus prompte à ſe former, ou ſi la nature des affaires y eſt un obſtacle momentané, on en adoucit le déſagrément par une communication de ſentimens perſonnels *réciproques*, qui produiſent indubitablement leur fruit-tôt ou tard.

Un des grands avantages que l'homme public *peut encore retirer* des Voyages, *c'eſt d'apprendre* les langues des différens Peuples.

Sa premiere étude doit être de commencer par plaire à ceux avec qui il a occaſion de traiter. Or, rien ne flatte plus un *Etranger*, *de quelque* Nation qu'il ſoit, que *d'avoir affaire* à quelqu'un qui parle ſa langue: on ſe croit réciproquement moins étrangers l'un avec l'autre; il en naît une ſorte de confiance d'habitude que l'on a ſouvent vu contribuer au ſuccès des affaires. La facilité qui en réſulte, de n'avoir point *beſoin* de tiers, eſt encore à compter pour beaucoup dans les occaſions où il s'agit d'affaires extrêmement ſecrettes & particu-

lieres. Pendant long-temps le François s'est peut-être trop fié sur l'universalité de sa langue ; & l'on ne peut trop l'exhorter à faire aux autres Nations la galanterie de se rendre leurs langues familieres : d'ailleurs il y a des choses pour lesquelles l'usage des langues étrangeres est de rigueur, & des occasions où les ignorer, pourroit être sujet à beaucoup d'inconvéniens. Cela regarde particuliérement la rédaction de certains Actes publics, pour lesquels quelques Nations conservent le droit de l'usage de leur langue. L'importance de connoître bien la force des engagemens que l'on prend, établit la néceſſité de sçavoir d'autres langues que la sienne....

Voyager sans précipitation, ne rien voir qu'avec examen, porter avec soi la volonté de trouver bon ce qui l'est effectivement, s'attacher de préférence à la connoissance des hommes & à l'étude du systême politique de chaque Nation, en approfondir les principes, en détailler les moyens & les ressorts : c'est ainsi que, riches des

dépouilles des autres, sans les appauvrir, on peut devenir un homme précieux à toutes les sociétés.

(*L'Esprit des Maximes Politiques*, *par* PECQUET.)



VOYAGE AU MONT ETNA,

TRADUIT DE L'ANGLOIS DE M. BRIDONE.

PREMIERE LETTRE.

Je vous ai entendu regretter, mon cher Bekford, d'avoir négligé l'Isle de Sicile dans tous vos Voyages d'Europe. Vous perdiez beaucoup de temps à suivre les routes battues, & examiner la France déjà si connue, tandis qu'il y a probablement dans cette Isle célebre un grand nombre de choses intéressantes, qui sont encore ignorées. Nous avons envie de profiter de votre idée ; Fullarton nous y a engagés avec l'ardeur que lui inspire toujours la vue de

quelque lumiere à acquérir, & Glover, votre ancienne connoissance, a promis de nous accompagner.

Les Italiens représentent ce Voyage comme impossible, parce qu'il n'y a point d'Hôtellerie en Sicile, & que la plupart des chemins sont construits sur des précipices dangereux, au travers des marais & des bois infestés par les bandits les plus résolus & les plus redoutables de l'Europe. Quelques fortes que soient ces considérations, elles n'empêcherent pas M. Hamilton, sa femme, & le Lord Fortrose, de faire cette excursion l'été dernier, & ils en sont revenus si enchantés, qu'ils nous ont inspiré le désir de jouir du même plaisir.

Notre premier plan étoit d'aller par terre à Reggio, & de là, traverser la mer jusqu'à Messine; mais après d'exactes recherches sur l'état du pays & la maniere d'y voyager, nous avons appris que les bandits de la Calabre & de la Pouille rendent cette route si dangereuse, que les

Auberges y sont si mauvaises, & les inconvéniens de toute espece en si grand nombre, que nous avons abandonné ce projet. En dépit des frayeurs que causent Scylla & Carybde, & des craintes plus réelles que doit inspirer le mal de mer, monstre plus effrayant que les deux autres, nous sommes résolus d'y aller par eau. Pour ne point perdre de temps, nous avons déjà retenu notre passage à bord d'un vaisseau anglois, qui est prêt à mettre à la voile au premier vent favorable.

Cette petite course n'a jamais été regardée comme faisant partie du grand tour ; elle nous offrira probablement plusieurs objets dignes de votre attention, & qu'on ne trouve dans aucune de nos Voyageurs. Je me flatte que vous agréerez la description que je veux vous en faire, & qui suppléera, en quelque maniere, aux connoissances que vous auriez acquises en parcourant ce pays, que vous avez négligé de visiter. Vous aurez de mes nouvelles de toutes les Villes où nous nous arrêterons ; & lorsque

je rencontrerai quelque chose digne de remarque, je tâcherai de vous la décrire aussi briévement qu'il me sera possible. Nous attendons avec impatience un vent favorable; mais il y a peu d'apparence qu'il s'éleve sitôt. Le temps est fort orageux; & depuis plus de trois semaines, aucun vaisseau n'a pu sortir de la rade. Nous ne comptions pas trouver un pareil climat; & le ciel serein d'Italie, si vanté par nos Voyageurs, ne mérite pas les grands éloges qu'on lui donne. Nous sommes au milieu de Mai, & nous n'avons pas encore eu un temps qu'on puisse appeller beau; il est vrai qu'il a fait très-chaud; mais il s'est rarement passé un jour sans orage & sans pluie: ce qui rend la promenade, dans ce pays, aussi dangereuse à nos malades, qu'en Angleterre.

Je trouve que nos Médecins se trompent beaucoup par rapport à ce climat: c'est surement un des plus chauds de l'Italie, mais c'est en même temps un des plus inconstans; & d'après ce que nous avons observé, il ne

convient pas, en général, à la plus grande partie de nos valétudinaires. En particulier, il est peu propre aux goutteux, qui se trouvent mieux à Rome. Quoique l'hiver y soit plus froid, je pense que le climat y est plus sain. Naples est certainement préférable en été, parce que l'air est rafraîchi sans cesse par la brise de mer, tandis qu'on éprouve à Rome la chaleur la plus insupportable. L'été dernier, le thermometre de Farenheit ne monta jamais à Naples de plus de soixante-seize degrés; il s'éleva à Rome à quatre-vingt-neuf. La différence est encore plus considérable. Elle n'est pas moins remarquable en hiver : le plus haut degré de froid s'est fait sentir ici à la fin de Janvier : le thermometre étoit à Rome à trente-six degrés, il est descendu ici à vingt-sept degrés; de sorte que, l'année derniere, à Naples, la différence des deux extrêmes ne fut que de quarante degrés, tandis qu'à Rome elle n'a pas été moins de soixante-deux. Cependant les hivers y sont beau-

coup plus agréables & plus ſains que les nôtres ; on y jouit d'un beau temps ſec & froid, tandis que nous ſommes inondés de pluies continuelles, accompagnées d'un vent extrêmement fort. Les habitans de cette *Ville* nous aſſurent que dans certaines ſaiſons il pleut conſtamment, chaque jour, pendant ſix ou ſept ſemaines ; mais ce qu'il y a de plus déſagréable dans le climat de Naples, c'eſt le Siroco, où le vent du Sud-Eſt, qui eſt très-commun dans cette ſaiſon. Il relâche les fibres, il donne des vapeurs, & il eſt plus incommode que les pluies de nos triſtes mois de Novembre. Il ſouffle ſans interruption depuis ſept jours, & il emporte toute notre vivacité & notre bonne humeur ; s'il dure plus long-temps, je ne ſçais ce que nous deviendrons. Il répand dans le corps & dans l'eſprit un degré de laſſitude qui les met hors d'état de faire leurs fonctions ordinaires. Il n'eſt pas fort ſurprenant qu'il produiſe ces effets ſur la conſtitution flegmatique d'un Anglois; mais nous voyons,

par un exemple frappant, que toute la vivacité Françoise doit succomber sous le poids de cette atmosphere. Un Marquis sémillant arriva ici de Paris, il y a environ dix jours; ses esprits animaux étoient dans un tel mouvement, & circuloient avec tant de rapidité, que les Napolitains le crurent fou. Il ne restoit jamais en place; au milieu des conversations les plus graves, il voltigeoit d'une chambre à l'autre, avec tant d'élasticité, que les Italiens juroient qu'il avoit des ressorts dans ses souliers. Je l'ai rencontré ce matin, avec la gravité d'un philosophe, un flacon à la main : toute sa vivacité avoit disparu. Je lui ai demandé comment il se trouvoit; il m'a répondu : « Ah, mon Ami ! je m'ennuie » à la mort, moi qui n'ai jamais connu » l'ennui ! Mais cet exécrable vent m'accable : deux jours de plus, & je me » pends..... »

SECONDE LETTRE.

BAGARIA, PALAIS DU PRINCE P...

A Palerme, le 18 Juin 1770.

Le Palais du Prince de Valguarnera eſt, je crois, le plus beau & le plus magnifique de tous; mais il eſt bien loin d'être le plus extraordinaire. Si j'en faiſois la deſcription, je vous parlerois des choſes communes à tous les autres Pays; mais je ne vous entretiendrai que d'un autre Château qui, ſur tout le Globe, eſt aſſurément le ſeul de ſon eſpece. Il appartient au Prince P..., homme d'une fortune immenſe, qui a paſſé ſa vie à enfanter des monſtres & des chimeres infiniment plus ridicules & plus bizarres que tous ceux qui ſont jamais ſortis de l'imagination des Faiſeurs de Romans, & des fictions de la Chevalerie errante.

La multitude prodigieuſe de ſtatues qui environnent ſa maiſon, paroît être de loin une petite armée rangée en bataille pour

ſa défenſe : mais lorſqu'on en approche ; & qu'on voit la figure de chacune, on ſe croit tranſporté dans un Pays d'illuſion & d'enchantement. Parmi ce groupe immenſe, il n'y en a pas une ſeule qui repréſente un objet exiſtant dans la Nature, & l'on n'eſt pas moins étonné du déſordre de l'imagination folle qui en inventa la forme, que de ſa fécondité merveilleuſe. Je ferois un volume, ſi je vous décrivois en entier cette ſcène d'extravagance. Imaginez des têtes d'hommes ſur le corps de différens animaux, & des têtes de toutes ſortes d'animaux ſur des corps humains. Quelquefois il a fait une ſeule figure de cinq ou ſix animaux qui n'ont point de modele dans la Nature. On voit une tête de lion ſur le col d'une oie, avec le corps d'un lézard, les jambes d'une chevre, & la queue d'un renard. Sur le dos de ce monſtre, il en place un autre encore plus hideux, qui a cinq ou ſix têtes, & un grand nombre de cornes. Il a raſſemblé toutes les cornes du monde, & ſon grand

plaiſir eſt de les voir toutes raſſemblées ſur la même tête. Sa femme eſt prête d'accoucher, & pluſieurs perſonnes de Palerme nous ont aſſuré qu'il déſire ſincérement qu'elle mette au jour un monſtre. Sa folie eſt d'une étrange ſorte : il eſt étonnant qu'il ne ſoit pas enfermé depuis quelques années ; mais il eſt très-doux, & en ſatiſfaiſant ſes déſirs inſenſés, il ne trouble qui que ce ſoit. Il donne, au contraire, du pain à un grand nombre de Statuaires, & d'autres Ouvriers, qu'il récompenſe, ſuivant que leur imagination ſe rapproche plus ou moins de la ſienne, c'eſt-à-dire, ſuivant qu'ils produiſent des monſtres plus ou moins affreux. Il ſeroit ennuyeux & fatigant de vous détailler en particulier toutes ces abſurdités : les ſtatues qui embelliſſent, ou plutôt qui défigurent la grande avenue, & bordent la cour du Palais, montent déjà à ſix cents. On peut cependant dire, avec vérité, qu'il n'a point tranſgreſſé le ſecond Commandement du Décalogue ; car il n'y a pas une de ces

ſtatues qui reſſemble aux objets qu'on voit dans les Cieux, ſur la terre & ſous les eaux. Son pere étoit un homme d'eſprit, & les décorations qu'il avoit faites étoient d'un très-bon goût. Le fils les a miſes en pieces, pour faire place à ces nouveaux chefs-d'œuvres : elles ſont toutes entaſſées dans un coin.

Le dedans de ce Château enchanté répond exactement au dehors : on retrouve par-tout la folie & la bizarrerie du Maître ; & de quelque côté qu'on ſe tourne, on apperçoit des figures originales. Quelques-uns des appartemens ſont vaſtes & magnifiques : on y voit des plafonds en grandes voûtes, qui, au lieu de plâtre ou de ſtuc, ſont entiérement couverts de larges miroirs joints enſemble très-exactement. Chacun de ces miroirs, faiſant un petit angle avec ſon voiſin, ils produiſent l'effet d'un multipliant ; de ſorte que ſi trois ou quatre perſonnes ſe promenent au-deſſous, il paroît toujours y en avoir trois ou quatre cents qui marchent dans la voûte. Toutes les

portes ſont auſſi couvertes de petits morceaux de glace, taillés ſur les formes les plus ridicules, & entremêlés d'une grande quantité de criſtaux & de verres de différentes couleurs. Les chambranles, les fenêtres & les embraſures ſont garnis de pyramides & de colonnes, de théyeres, chandeliers, coupes, taſſes, ſaucieres, cimentés enſemble. L'une de ces colonnes a pour *baſe un* pot de chambre de porcelaine, & un cercle de jolis petits pots de fleurs pour ſon chapiteau. Le fût, qui a plus de quatre pieds de long, eſt compoſé entiérement de pots de thé de différentes grandeurs, qui diminuent par degrés depuis la baſe juſqu'au chapiteau. Vous ne pourriez pas imaginer quelle eſt la quantité de porcelaine qu'on a employée pour former ces colonnes : il n'y en a pas moins de quarante faites de cette maniere, & ſur cet étrange modele.

La plupart des chambres ſont pavées de tables de marbre de différentes couleurs, qui reſſemblent à autant de tombeaux.

Quelques - unes ſont richement ornées de lapis lazulli, de porphyre & d'autres pierres précieuſes; leur beau poli eſt maintenant paſſé, & elles reſſemblent à du marbre ordinaire. En place de ces jolies tables, il en a mis, en quelques endroits, d'autres de ſa propre invention, qui ne ſont pas ſans mérite : ce ſont de très-belles écailles de tortues, mêlées avec de la nacre de perles, de l'ivoire & d'autres métaux.

Les fenêtres de ce Château de Fée ſont compoſées d'un grand nombre de verres de toutes ſortes de couleurs, bleu, rouge, vert, jaune, pourpre & violet, mêlés ſans ordre & ſans régularité ; de facon que, pour voir le ciel & la terre ſous la couleur qu'on déſire, il n'y a qu'à les regarder à travers le panneau correſpondant de la fenêtre.

L'horloge eſt renfermée dans le corps d'une ſtatue, dont les yeux ſe meuvent avec le pendule, & qui montre alternativement le blanc & le noir; ce qui produit un effet hideux.

La chambre à coucher & le cabinet de toilette ressemblent à deux appartemens de l'Arche de Noé : le Prince y a placé toutes sortes d'animaux, même les plus vils ; des crapauds, des grenouilles, des serpens, des *lézards*, des *scorpions*, travaillés en marbre dans leurs propres couleurs. Il y a aussi plusieurs bustes qui ne sont pas moins singulièrement imaginés : quelques-uns ont un *très-beau profil* d'un côté, & de l'autre ce n'est qu'un squelette. Ici vous voyez une Nourrice qui tient dans ses bras une figure, dont le dos est exactement celui d'un enfant, & qui a le visage ridé d'une vieille femme de *quatre-vingt-dix* ans.

On peut s'amuser, pendant quelques momens, de ces folies ; mais on est bientôt pénétré d'indignation & de mépris contre le Propriétaire & l'Inventeur de tant de monstres. J'avoue que j'en ai été bientôt fatigué, quoiqu'il y eût des objets si bizarrement conçus, que le Stoïcien le plus rigide pardonneroit bien d'en rire un peu.

Les statues de famille sont très-risibles;

elles sont exécutées d'après quelques anciens portraits, & elles forment une suite respectable. Il les a habillés, de la tête aux pieds, de nouveaux habits de marbre; ce qui produit l'effet le plus ridicule que vous puissiez imaginer. Leurs souliers sont tous de marbre noir; les bas sont ordinairement en rouge, les habits sont de diverses couleurs, bleus, verts, &c., avec un riche galon de jaune antique. Les perruques des hommes, & les coîffures des femmes sont de marbre blanc, ainsi que leurs chemises, qui ont de grandes manchettes flottantes d'albâtre. Les murs de la maison sont couverts de plusieurs jolis bas-reliefs de marbre blanc d'un bon goût. Comme il n'a pu les enlever, ni les altérer, il n'a fait qu'y ajouter d'immenses cadres, dont chacun consiste en quatre larges tables de marbre.

L'Inventeur & le Propriétaire de cette collection curieuse est un squelette vivant qui paroît craindre tous ceux qui lui parlent; mais ce qui me surprit beaucoup, je l'entendis raisonner assez bien sur divers

fujets. C'eſt un des plus riches Habitans de l'Iſle ; & l'on croit que ſes monſtres & ſes chimeres ne lui ont pas coûté moins de 460000 livres tournois. Il auroit pu faire preuve de folie à meilleur marché : cependant il nourrit beaucoup de pauvres gens, qu'il traite en bon Maître.

Son Hôtel à Palerme eſt à peu près dans le même goût que ſa maiſon de campagne : ſes voitures ſont couvertes de grandes plaques d'airain ; de façon qu'elles ſont, je crois, à l'épreuve des coups de fuſil.

Le Gouvernement a penſé ſérieuſement à abolir ce régiment de monſtres qu'il a placés autour de ſon Château : mais, comme ce pauvre Viſionnaire eſt humain, & qu'il ne fait de mal à perſonne, on n'a pas encore exécuté ce projet, qui, ſurement, le réduiroit au tombeau. On dit que ce ſpectacle a été funeſte à pluſieurs femmes enceintes, & que quelques monſtres vivans ont été produits dans le voiſinage. Les femmes ſe plaignent de ne pouvoir plus ſe

promener au *Bagaria*, ſans que des figures hideuſes viennent troubler leur imagination quelque temps après; & les maris, de leur côté, ne ſont pas contens du grand nombre de cornes qu'on y voit. Adieu.

TROISIEME LETTRE.

Voyage a Jaci. Mont Etna; Piémont; petits Volcans, Torrens d'eau bouillante; Châtaigniers énormes; Ancienneté de la Lave; Riviere d'Acis. . . . .

Je ſuis déjà de près de deux jours en arriere: les abominables chemins du Mont Etna nous fatiguerent ſi fort hier, que je n'étois pas en état de prendre la plume, & je vous aſſure qu'aujourd'hui nous ne nous ſommes pas repoſés. Cependant je ne dois pas laiſſer paſſer ce jour ſans vous écrire; autrement je ne pourrois plus rattrapper le courant de notre correſpondance. Je crains que vous ne ſouffriez plus des

fatigues du Voyage, que je ne l'avois d'abord appréhendé.

Nous partîmes de Giardini à cinq heures. La premiere région du Mont Etna commence environ un mille plus loin. Les Habitans y ont érigé la statue d'un Saint qui a empêché la Lave de grimper sur la montagne de Tauromine, & de détruire le Pays *adjacent. Ils* sont persuadés que, *sans son* intercession, ce malheur étoit inévitable; mais le Saint Homme, aussi prudent, que plein d'humanité, conduisit la Lave jusqu'à la mer, le long d'une vallée basse.

Nous laissâmes, sur la gauche, le chemin de *Catane*, & *nous* commencâmes à gravir la montagne, pour examiner l'arbre célebre, connu sous le nom de *il castagno de cento cavalli*, le Marronnier de cent chevaux, qui, depuis plusieurs siecles, est regardé comme une des curiosités de l'Etna. *Nous* avions aussi résolu de gagner le sommet de ce côté, & de descendre par celui de Catane; mais nous reconnûmes bientôt

que céla étoit impossible, & nous avons été obligés, quoiqu'avec beaucoup de répugnance, de renoncer à cette partie de notre plan.

En avançant dans la premiere région de l'Etna, nous avons remarqué qu'il y avoit eu des irruptions violentes sur tout ce pays, à une très-grande distance du sommet ou principale bouche de la montagne. J'apperçus sur notre route, au Village de Piémont, plusieurs bouches très-considérables, &, tout autour, des pierres d'une grosseur énorme, qui en sont sorties. Les pierres sont exactement semblables à celles que lance la bouche du Vésuve; & je pense que la Lave doit être précisément la même, quoiqu'un peu plus poreuse.

Giardini n'est éloigné de Piémont que de dix milles; mais, comme le chemin est très-mauvais, il nous a fallu près de quatre heures pour le faire. Le barometre, qui, à Giardini, sur le bord de la mer, étoit à vingt-neuf pouces dix lignes, avoit descendu alors à vingt-sept pouces trois lignes;

le thermometre de Farenheit, de la construction d'Adams, à Londres, étoit à soixante-treize degrés. Les Habitans sont extrêmement curieux : ils ont fait beaucoup de questions sur l'objet de notre Voyage; & lorsque nous le leur avons appris, plusieurs d'entr'eux se sont offerts pour nous accompagner. Nous en avons choisi deux; & après avoir pris notre thé, qui leur a fourni d'amples réflexions, parce qu'ils n'ont jamais vu déjeûner de la sorte, nous avons commencé à grimper la montagne.

Nous avons été guidés, pendant cinq ou six milles, par un aqueduc que le Prince de Palagonia a fait construire à grands frais, pour amener de l'eau à Piémont. En quittant l'aqueduc, la montée est devenue un peu plus rapide, jusqu'à ce que nous soyons arrivés au commencement de la seconde région, appellée, par les Naturels du Pays, *la regione silvosa*, ou la région des bois, parce qu'elle est composée d'une vaste forêt, qui s'étend tout autour de la montagne. Une partie de cette région fut détruite

en 1755, par un phénomene très-singulier. Pendant une éruption du volcan, un immense torrent d'eau bouillante sortit, à ce qu'on imagine, de la grande bouche de la montagne, & se répandit en un instant sur la base, en renversant & en détruisant tout ce qu'il rencontra dans sa course. Nos Conducteurs nous ont montré les traces de ce torrent, qui sont encore visibles. Le terrein commence à recouvrer sa verdure; & la végétation, qui paroît avoir été anéantie pendant quelque temps, commence à se ranimer. Le sillon qu'il a laissé, peut avoir environ un mille & demi de large, & davantage en quelques endroits.

Les gens, ici, croient que le volcan a quelque communication avec la mer, & qu'il éleva cette eau par une force de succion; mais l'absurdité de cette opinion est trop évidente pour avoir besoin d'être réfutée. La force de succion seule, même en supposant un vide parfait, ne pourroit jamais élever l'eau à plus de trente-trois ou trente-quatre pieds; ce qui est égal au

poids d'une colonne d'air dans toute la hauteur de l'atmoſphere. Je penſe qu'on pourroit expliquer très-facilement ce phénomene, par un courant de Lave, qui *tomba* tout-à-coup ſur une des vallées de neiges qui occupent les régions les plus élevées de la montagne, & la fondit. Il eſt encore peut-être plus probable que la neige *fondue* a trouvé, dans la montagne, des cavernes & des réſervoirs, où elle a reſté pendant quelque temps, juſqu'à ce que la chaleur exceſſive de la Lave, faiſant crever ces grottes ſouterraines, ait produit le phénomene qui a donné lieu à beaucoup de *ſpéculations*, & qui a exercé la plume de pluſieurs Philoſophes Siciliens. La même choſe eſt arrivée lors de l'éruption du Véſuve dans le ſiecle dernier; & cette inondation engloutit, dans un inſtant, environ cinq cents perſonnes qui alloient en proceſſion au pied de la montagne, pour implorer St. Janvier.

Nous paſsâmes enſuite au milieu de quelques jolis bois de liege & de chênes

toujours verts, qui croissent sur un terrein couvert de lave. A peine la terre végétale a-t-elle rempli la crevasse de cette substance poreuse; & assez près de là je remarquai plusieurs collines qui sembloient avoir été formées par une éruption arrivée depuis peu. Je descendis de ma mule, & montai sur toutes l'une après l'autre. Elles sont au nombre de sept. Au haut de chacune on voit une petite coupe ou bouche reguliere; & dans quelques-unes, le grand gouffre, ou, comme ils l'appellent, *il voragine*, qui a vomi la matiere brûlée dont ces petites montagnes sont formées, est encore ouvert. Je jettai de grosses pierres dans ces gouffres, & j'en entendis le bruit long-temps après que je les eus lâchées. Tous les champs des environs, à une distance considérable, sont couverts d'énormes rochers brûlés sortis de ces petits volcans.

De cet endroit jusqu'au Grand-Marronnier, on fait cinq ou six milles de chemin à travers des forêts, qui ont crû

fur la lave, & qui, en plusieurs endroits, sont impénétrables. Quelques-uns de ces arbres sont d'une grosseur énorme, mais *le Castaquo de cento Cavalli* est le plus *fameux* de tous. Je l'ai trouvé marqué dans une vieille carte de la Sicile, publiée il y a près de cent ans, & il fait une très-belle figure dans toutes celles de l'Etna & des environs. J'avoue que je n'ai pas été frappé de son apparence, parce qu'il ne semble pas être un seul arbre, mais un assemblage de cinq : nous dîmes à nos guides qu'on en imposoit sur cet article; mais ils nous assurerent unanimement que *la tradition universelle*, & même les témoignages de tout le pays, attestent que ces tiges étoient autrefois réunies en une seule; que leurs ancêtres s'en souviennent; que cet arbre étoit regardé alors comme l'ornement de la forêt, & qu'on venoit le visiter de tous côtés; mais que depuis plusieurs années, il étoit réduit à cet état respectable de caducité où nous le contemplions. Nous commençâmes à l'exa-

miner avec plus d'attention, & nous reconnûmes qu'il paroissoit effectivement que ces cinq tiges n'en avoient autrefois fait qu'une. L'ouverture du milieu est à présent prodigieuse ; & il faut avoir de la foi pour croire qu'un aussi grand espace ait été rempli jadis en entier par du bois. Il n'y a point d'écorce sur le dedans des troncs ni sur les côtés, qui sont opposés l'un à l'autre. Nous l'avons mesuré séparément M. Glover & moi, & nous nous sommes rencontrés dans le résultat, qui est de deux cent quatre pieds de tour. Si réellement il a été réuni en une seule tige, on doit le regarder comme un phénomene prodigieux dans le regne végétal, & il est appellé, à juste titre, l'ornement de la forêt.

La grande quantité de nitre contenue dans les cendres de l'Etna, contribue probablement beaucoup à accroître la force de cette végétation ; & l'air étant d'abord fort imprégné de la fumée du volcan, doit fournir continuellement de ce sel qui est

appellé, avec raiſon, par quelques auteurs, *la nourriture des végétaux.*

On a fait conſtruire dans l'intérieur du grand Marronnier, une cabane pour recueillir le fruit qu'il porte, & qui eſt toujours abondant. Nous y dînâmes de bon appétit. Comme nous étions parfaitement convaincus que nous eſſayerons en vain de *gravir* ſur la montagne de ce *côté-ci*, nous nous mîmes à deſcendre, & après une route très-fatigante ſur la vieille lave, qui eſt à préſent devenue un champ fertile, & un riche vignoble, nous arrivâmes, vers le coucher du Soleil, à *Jaci-Reale*, où nous ſommes enfin logés dans un Couvent de Jacobins, après avoir eu toutes les peines du monde à trouver un gîte.

La derniere lave que nous avons traverſée avant d'arriver ici, eſt d'une vaſte étendue : je croyois qu'elle ne finiroit jamais. Elle n'a certainement pas moins de ſix à ſept milles de large, & paroît être en pluſieurs endroits d'une profondeur énorme.

Lorsque nous nous sommes approchés de la mer, j'ai voulu voir qu'elle forme avoit prise la lave en rencontrant l'eau. En l'examinant, j'ai trouvé qu'elle avoit chassé les vagues en arriere, l'espace de plus d'un mille, & qu'elle avoit formé un large promontoire, fort élevé & noir, où autrefois la mer étoit très-profonde. Comme cette lave est stérile, & qu'elle n'est encore couverte que de très-peu de terreau, je croyois qu'il n'y avoit pas beaucoup d'années qu'elle étoit sortie de la montagne; mais j'ai été surpris d'apprendre du *Signor Recupero*, Historiographe de l'Etna, que Diodore de Sicile dit que cette même lave fut vomie par l'Etna, au temps de la seconde guerre Punique, lorsque Syracuse étoit assiégée par les Romains. Taurominum envoya un détachement au secours des assiégés. Les soldats furent arrêtés dans leur marche par ce courant de lave, qui avoit gagné la mer avant leur arrivée à la montagne. Elle leur coupa entiérement le passage,

& les obligea de retourner par la croupe de l'Etna, l'espace de plus de cent milles. Il ajoute que ce qu'il avançoit étoit appuyé sur des inscriptions tirées de quelques monumens Romains trouvés sur cette lave, & que d'ailleurs il étoit confirmé par plusieurs des anciens Auteurs Siciliens. Or, comme le fait a dû arriver il y a environ deux mille ans, *si les laves deviennent régulièrement*, par le progrès des années, des champs fertiles, celle-ci devroit être labourable depuis long-temps. Cependant il n'en est pas ainsi. Elle est à peine couverte de quelques végétaux clair-semés, & elle est ab*solument incapable* de produire du bled ou du vin. Il y a, à la vérité, d'assez gros arbres croissans dans les crevasses, qui sont remplies d'un très-bon terreau; mais il s'écoulera probablement encore quelques siecles avant que les propriétaires puissent en faire usage.

Il est singulier que la surface de cette matiere noire & aride devienne, après un long-temps, le sol le plus fertile de la terre. Mais combien faut-il de siecles pour

qu'elle acquierre toute la perfection dont elle est susceptible, puisqu'après deux mille ans, elle n'est encore, dans la plupart des endroits qu'un rocher stérile? Voici peut-être comment s'opere cette transformation. La lave étant une substance très-poreuse, la poussiere qui y est répandue par le vent, s'incorpore aisément avec elle. J'ai observé que cette poussiere forme d'abord une espece de mousse; le sol, s'accroissant peu à peu, produit quelques végétaux foibles, qui pourrissent & se convertissent en terreau. Mais je crois que les pluies de cendres qui tombent de la montagne accélerent beaucoup ces progrès. J'ai observé que le sol le plus riche a, en quelques endroits, cinq ou six pieds de profondeur, & davantage; & au-dessous, je n'ai jamais rien trouvé que des rochers de lave, c'est-là que les arbres prennent une grosseur si énorme; leurs racines poussent dans les crevasses de la lave, & elles s'y attachent si bien, qu'on n'a jamais vu de vent les en arracher, quoiqu'il soit arrivé plusieurs

fois que des ouragans en ont rompu de très-grosses branches. Nous avons vu hier une branche d'un des plus gros châtaigniers, qui est tombée exactement sur un ravin profond, où coule un ruisseau assez large, & elle a formé un pont très-commode. Le peuple dit que cela a été fait par Sainte Agathe, gardienne de la montagne, & qui a la sur-intendance de tout ce qui s'y passe.

La récolte est presque finie dans la partie inférieure de la premiere région de l'Etna; mais elle ne commencera que d'ici à quelques semaines dans la partie superieure de la même région, sur les confins de la *regione silvosa.*

Par-tout où nous allions, les moissonneurs nous accabloient d'injures de toutes parts : à la vérité nos guides étoient bien à même de leur tenir tête. Ils commençoient leur jeu dès que nous pouvions les entendre, & ne finissoient que lorsque nous étions hors de la portée de leur voix, qu'ils poussoient autant qu'il leur étoit possible. Comme ils parloient Sicilien, nous

comprenions peu ce qu'ils disoient, si ce n'est par l'interprétation de nos guides. Cependant nous ne pouvions nous empêcher d'admirer l'extrême volubilité, & l'éloquence naturelle avec lesquelles ils s'exprimoient. Cette coutume remonte au temps des Romains, & probablement elle est beaucoup plus ancienne, puisqu'Horace & quelques-uns de leurs Auteurs en font mention. Elle est en vogue ici autant que jamais; les maîtres les encouragent; ils croient qu'elle donne de l'activité aux ouvriers, qu'ils en font leur besogne plus gaiement. Je crois qu'ils ont raison; car j'étois très-surpris de voir combien ils paroissoient y prendre de plaisir, & quels éclats de rire cela occasionnoit parmi eux.

J'ai oublié de vous dire que nous avons passé la source de la fameuse Riviere froide; (*il fiume freddo*) c'est celle qui a été si célébrée par les Poëtes dans la Fable d'Acis & de Galathée. On suppose qu'Acis fut tué dans ce lieu par Polyphême, & que les Dieux, par commisération, le méta-

morphoserent en cette riviere. On ajoute que, conservant encore la frayeur que lui inspira la terrible voix de Polyphême, elle court avec beaucoup de vîtesse se jetter dans la mer à environ un mille de de sa source. Elle forme déjà un large courant à l'endroit où elle sort de terre. Ses eaux sont d'une limpidité remarquable, & si excessivement froides, qu'on croit qu'il est dangereux d'en boire. On dit qu'étant fortement imprégnée de vitriol, elle a en outre une qualite si venimeuse, qu'elle a souvent fait périr du bétail. Elle ne gele jamais; mais ce qu'il y a de surprenant, *c'est qu'elle* contracte souvent un degré de froid supérieur à celui de la glace.

J'ai appris ces particularités des Prêtres d'Acis. Cette place anciennement appellée *Aci-Aquileia*, & plusieurs autres dans les environs, *Aci-Castello*, *Aci-terra*, &c. prennent leur nom du malheureux Acis.

Un peu à l'Est de l'Acis, on trouve l'embouchure de la riviere d'Alcantara, qui est une des plus considérables de l'Isle.

Elle prend ſa ſource ſur le côté ſeptentrional de l'Etna, & elle ſert de borne à la montagne, dans l'eſpace d'environ ſoixante milles. Les éruptions du Volcan ont interrompu ſon cours en pluſieurs endroits; de ſorte que, à proprement parler les bornes de l'Etna s'étendent beaucoup au-delà, quoiqu'elle ait été regardée généralement comme ſa limite. En allant à Piémont, nous paſsâmes ſur un large pont conſtruit entiérement de lave. Près de là le lit de la riviere ſe prolonge à travers une autre lave qui eſt très-remarquable & probablement une des plus anciennes qui ſoient ſorties de l'Etna. Le courant qui eſt extrêmement rapide, l'a rongée en pluſieurs endroits, juſqu'à la profondeur de de cinquante à ſoixante pieds. Recupero dont j'ai déjà parlé, & qui travaille à l'hiſtoire naturelle de l'Etna, m'a dit qu'après avoir examiné cette lave avec attention, il penſe qu'y compris les tours & les détours, elle occupe une longueur qui n'eſt pas moins de quarante milles. Elle eſt

sortie d'une éminence très-considérable sur le côté septentrional de l'Etna ; & comme elle a trouvé quelques vallées à l'Est, elle a pris son cours de ce côté-là. Elle interrompt l'Alcantara à divers reprises, & enfin elle *arrive à la mer* près de l'embouchure de cette riviere.

La ville de Jaci ou Aci, ainsi que toutes celles de cette côte, *est fondée* sur d'immenses *rochers de lave*, entassés les uns sur les autres, & qui sont, dans quelques endroits, d'une hauteur surprenante ; car il paroît que ces torrens enflammés se durcissent en rochers, dès qu'ils sont parvenus à la mer, & *qu'alors* ils ne cedent plus à la pression *du feu liquide qui* vient ensuite ; une autre lave bouillante forme un second torrent de feu sur les vagues, se consolide sur le champ, & est bientôt suivie d'une troisieme à qui il arrive la même chose. Par une répétition de cette scene, des promontoires de rocs durs, sont poussés plusieurs milles dans l'océan. C'est ainsi que Vulcain & Neptune ont toujours disputé le terrein

ſur cette côte ; & quoique dans les autres pays le Dieu des mers ait été ordinairement le plus fort, il faut avouer qu'ici il fait très-petite figure; il eſt obligé à renoncer une partie de ſon domaine, chaque fois que ſon adverſaire le demande.

Pluſieurs endroits de cette côte conſervent encore le nom qu'ils avoient autrefois; mais ils n'ont plus les propriétés que leur attribuoient les anciens. La riviere d'Acis qui eſt aujourd'hui venimeuſe, étoit célebre par la douceur & la ſalubrité de ſes eaux. Théocrite nous dit que les Bergers de Sicile, les ont toujours regardées comme ſacrées.

Nous ſommes ſurpris de trouver que tant d'endroits portent le nom de ce Berger, que je croyois n'avoir exiſté que dans l'imagination des Poëtes; mais on lit dans les Auteurs Siciliens, qu'Acis fut un Roi qui régna ſur cette partie de l'Isle, dans l'antiquité la plus reculée. Maſſa, pour confirmer ce ſentiment, donne la traduction d'une Inſcription trouvée prés d'*Ati-*

Castello (*). On croit que Polyphême, un des Géants de l'Etna, le tua dans un accès de jalousie; ce qui donna naissance à la Fable. Anguillare, Poëte Italien, nous donne, en rapportant cette histoire, une idée effrayante de la voix de Polyphême. Le passage est fort admiré:

Tremò per troppo horrore Etna; e Tifeo
Face maggior la fiamma uscir del monte;
E pacchino, e peloro, e lilibeo
Quasi attufar nel mar l'altera fronte;
Cade il martel di man nel Monte Etneo,
All're di lenno, a sterope, e a bronte;
Fugir fiere & augei di lor ricetto
Et si strinse ogni madre il figlio al petto.

Vous remarquerez aisément que l'Auteur, dont on vient de parler, ne peut pas

(*) *Diæ*
Ogniæ, Saturniæ, Ætneæ,
Deorum
Matri, Filiæ, Uxori
In portu
Sepulchrum, Templum & Arcem
Acis
Fauni Filius, Pici Nepos,
Saturni Pronepos,
Latini Frater.

s'approprier le mérite de ces Vers, puisqu'ils sont pris évidemment de la description qu'a faite Virgile, au *Livre V de l'Enéïde*, du son du cornet de la furie Aleɕto. Le dernier Vers, qui peut-être est le plus beau de tous, en est presque tiré mot à mot :

Et trepidæ matres pressère ad pectora natos.

Quelques Critiques observent que cette description n'appartient pas même à Virgile, qui l'a copiée exactement de ce que dit Appollonius de Rhodes, des hurlemens du Dragon qui gardoit la toison d'or ; de sorte que vous voyez qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Le dernier Auteur que je viens de citer, l'avoit probablement pillée de quelqu'autre, & ainsi de suite. Les Poëtes ont toujours été les plus grands de tous les voleurs : il est heureux que le larcin Poétique ne soit pas puni de mort ; autrement le Parnasse n'auroit jamais été fort peuplé.

Nous allons remettre nos lettres de créance,

créance, & faire quelques visites de cérémonie. Je désire qu'elles soient finies; car, de toutes les occupations de la vie, c'est surement la plus ennuyeuse & la plus incommode, lorsqu'on n'a pas le bonheur de *rencontrer* des personnes de bon sens. Nous avons remarqué que les personnes, dont l'accès est le plus difficile, sont ordinairement les *moins* dignes d'être connues. Les *Sots d'un* rang distingué se couvrent ordinairement de leur dignité, pour cacher leur bêtise : nous avons vu des exemples frappans de cette vérité dans le cours de nos Voyages. Ceux, au contraire, qui ont réellement du mérite & de la noblesse dans les *sentimens, rougissent* de faire usage de ces avantages spécieux & imposans que leur donne la naissance. Ils ne pensent jamais à se cacher derriere leurs titres; ils regarderoient cela comme une espece de lâcheté qui déshonore un galant homme. Je me rappelle un grand Baron Allemand, Commandant d'une Ville frontiere, qui étoit le mortel le plus sot & le plus orgueilleux

de la terre. Lorſque la compagnie ſe livroit à la bonne humeur, il le trouvoit mauvais, penſant qu'on manquoit à ſa dignité, & il arrêtoit bientôt la gaîté de l'aſſemblée, en faiſant entendre qu'il étoit Baron de .... ou Commandant de la Ville. Quelquefois il envoyoit chercher l'Officier de garde; il le faiſoit reſter une heure devant lui, & il en exigeoit les marques de reſpect les plus humiliantes. D'autres fois ſon Intendant, chargé de regiſtres, venoit lui parler de ſes terres, de ſes châteaux, de ſes maiſons: pendant ce temps-là, la meilleure partie de la compagnie s'échappoit, maudiſſant l'orgueil & la ſtupidité de leur Hôte, & ſouhaitant de le voir enterré ſous les débris de ſes domaines. Si le Commandant de Catane eſt de cette trempe, notre viſite ne ſera pas longue. Adieu: demain je tâcherai de vous conduire au point où nous ſommes; car vous voudrez bien obſerver que vous n'êtes encore qu'à la ville de Jaci, & que vous avez à paſſer pluſieurs Volcans éteints, avant d'arriver ici.

QUATRIEME LETTRE.

Route de Jaci à Catane ; Côte formée de Lave ; Combat entre le feu & l'eau ; Havre de Lave ; Voile de Ste. Agathe ; sa puissance sur le Mont Etna ; grande Antiquité des éruptions de cette Montagne.

La route de Jaci à cette Ville est entiérement sur la Lave, & par conséquent très-fatigante & très-ennuyeuse. A peu de milles de cette place, nous avons compté huit montagnes formées par des éruptions, & *dont chacune* a une bouche qui vomissoit de *la* matiere brûlée. Quelques-unes sont très-élevées, & d'une grande circonférence. Il paroît évident que toute cette côte a été formée par les éruptions de l'Etna, & qu'en beaucoup d'endroits, elles ont repoussé la mer à plusieurs milles de *ses anciennes* limites. La description que font les Auteurs Siciliens, du conflit entre ces deux élémens contraires, est vraiment

effrayante. Ils semblent avoir frissonné d'horreur en la composant. Imaginez un torrent de feu de dix milles de largeur, élevé à une hauteur énorme, roulant sur les flancs de la montagne, & versant tout d'un coup ses flammes dans l'océan. Ils nous assurent que le bruit est infiniment plus terrible que celui du tonnerre le plus fort, & qu'on l'entend, dans tout le Pays, à une distance prodigieuse. L'eau semble se retirer, décroître devant le feu, & reconnoître la supériorité de ce redoutable élément. Elle abandonne ses possessions, elle se resserre dans son lit, pour faire place à ce maître impérieux, qui semble lui dire: *Tu viendras jusqu'ici, & tu n'iras pas plus loin*. Des nuages de vapeurs salines obscurcissant le soleil, couvrent cette scène d'un voile de ténebres & d'horreur, & ravagent tous les champs & les vignobles du canton. Tout le poisson périt dans les environs; la mer change de couleur, & elle perd, pour quelques mois, le transparent de ses eaux.

On trouve, à quelque distance du rivage, trois rochers de lave, dont Pline parle souvent, & qu'il appelle *les trois Cyclopes.* Il est singulier qu'on les distingue encore aujourd'hui par le même nom.

Catane a éprouvé un sort fort surprenant, qu'on regardera toujours comme fabuleux. Cette Ville est située immédiatement au pied du Mont Etna, & elle a été détruite plusieurs fois par des éruptions. Cela n'est pas extraordinaire : on auroit même lieu de s'étonner du contraire ; mais on m'a rapporté une singularité qui, probablement, n'est jamais arrivée qu'ici. Catane avoit toujours eu besoin d'un Port : lorsque, par une éruption qui se fit dans le seizieme siecle, elle reçut de la générosité de la montagne, & sans doute par l'intercession de Ste. Agathe, ce que lui avoit refusé la Nature, un courant de lave se précipitant dans la mer, y forma un *mole* que jamais on n'auroit pu construire, quelques frais qu'on y eût employés. Ce Havre, qui étoit sûr & commode, subsista

pendant quelque temps, & fut enfin comblé & démoli par une éruption ſuivante. Le Voile miraculeux de Ste. Agathe, regardé comme le plus grand tréſor de Catane, & qui paſſoit pour un remede infaillible contre les tremblemens de terre & les volcans, ſemble avoir perdu ſa vertu à cette époque. Le torrent inonda les murailles, engloutit les Images de tous les Saints, qu'on y avoit expoſées pour s'oppoſer à ſa force; &, après avoir ruiné de fond en comble une grande partie de cette belle Ville, il ſe répandit dans la mer. Le peuple dit qu'alors ils avoient donné à leurs Saints de juſtes ſujets de plaintes, mais qu'ils ſe ſont réconciliés depuis long-temps, & que leur Protectrice a promis de les défendre, à l'avenir, d'un malheur ſemblable. La plupart des Habitans ſont ſi fortement convaincus de ce que je viens de dire, que ſi la lave étoit aux pieds de leurs murs, ils ne ſe mettroient pas en peine d'en éviter les effets. Le Voile de Ste. Agathe n'eſt pas le ſeul qui ait ce merveilleux empire

ſur la montagne : ils ſuppoſent encore que tout ce qui l'a touché, eſt doué des mêmes propriétés miraculeuſes. Des petits morceaux de coton & de toile, bénits par l'Evêque, & qu'on a fait toucher au Voile, paſſent dans leur eſprit pour avoir la vertu de ſauver la maiſon ou le jardin de celui qui les poſſede; & par-tout où cet expédient n'a pas réuſſi, ils ne manquent jamais de dire que le Voile a ſon efficacité, mais que la perſonne manque de Foi. Cependant ils vous racontent pluſieurs hiſtoires de ces Reliques, qui, placées ſur les murailles des maiſons & des vignes, les ont préſervées de l'embraſement.

En arrivant à Catane, nous fûmes ſurpris de trouver que, dans une auſſi belle Ville, il n'y avoit aucune eſpece d'hôtellerie. Il eſt vrai que nos Guides nous conduiſirent à une maiſon, à laquelle ils donnoient ce nom; mais elle étoit ſi miſérable & ſi ſale, que nous réſolûmes ſur le champ d'en chercher une autre; & à l'aide du Chanoine Recupero, pour qui

nous avions des lettres, nous fûmes bientôt assez bien logés dans un Couvent. Le Prince de Biscaris, Gouverneur de cette Place, homme de beaucoup de mérite, & d'une très-grande distinction, noùs a rendu, ce matin, la visite que nous lui avions faite, & il nous a offert ses services de la maniere la plus obligeante.

Le Signor Recupero, qui s'engage à être notre Cicerone, nous a montré quelques restes d'antiquité; mais ils ont été si fortement ébranlés, & si fracassés par la montagne, qu'à peine trouve-t-on quelques morceaux entiers.

Près d'une voûte, qui est à présent à trente pieds au-dessous de terre, & qui a probablement servi de cimetiere, on voit un puits profond, où l'on distingue plusieurs couches de lave, avec une terre très-épaisse sur la surface de chacune. Le Signor Recupero s'est servi de ce fait, pour prouver la grande antiquité des éruptions de la montagne; car s'il faut mille ans, & plus, pour former sur la lave une légere

couche de terre, il a dû s'écouler un eſpace de temps plus conſidérable entre chacune des éruptions qui ont donné naiſſance à ces couches dans un ſouterrain près de Jaci : l'on a percé à travers ſept laves bien *diſtinctes*, placées les unes ſur les autres, & dont la plupart ſont couvertes d'un lit épais d'un très-bon terreau. Or, continua le Chanoine, s'il étoit toujours permis de *raiſonner* par analogie, l'éruption qui y a porté la plus baſſe de ces laves, auroit dû arriver, il y a, au moins, quatorze mille ans.



CINQUIEME LETTRE.

Le Prince de Biſcaris ; ſon Muſeum ; Couvent de Jacobins ; Lave qui a inondé les murs de Catane ; Antiquité de cette Ville ; Revenu que procure à l'Evêque la vente de la neige de l'Etna ; Tremblement de terre de 1693 ; Antiquités ; Eléphant de Lave ; Temple Payen, converti en Egliſe ; Préparatif pour monter ſur l'Etna.

Nous ſommes allés examiner, ce matin, l'Hôtel & le Muſeum du Prince de Biſcaris, & nous y avons trouvé autant d'antiques que j'en ai jamais vu ailleurs, excepté dans le Palais du Roi de Naples, à Portici. Le Prince a eu la ſatisfaction de les voir ſortir preſque toutes des entrailles de la terre, ce qui ajoute encore à leur prix. Il a dépenſé des ſommes conſidérables, pour faire fouiller dans les ruines de l'ancien théâtre de Catane : heureuſement ſes peines ont

été bien recompensées par le grand nombre & la variété des objets curieux qu'il a découverts. Je ne finirois pas, si je voulois en faire l'énumération. Pendant le peu de temps que nous y sommes restés, nous avons eu le plaisir de voir une portion d'une superbe corniche Corinthienne, & plusieurs morceaux de statues produites de nouveau au grand jour, après avoir été ensevelies, pendant tant de siecles, dans les ténebres & dans l'oubli. La collection de médailles, de camayeux, de bas-reliefs, ainsi que ce Cabinet d'Histoire Naturelle, sont magnifiques; mais nous avons été plus charmés des honnêtetés & de la politesse du Propriétaire, que de ses richesses. Il ne nous a pas dit avec ostentation, comme le Prince de Villa-Franca, que sa maison & ses voitures étoient à notre service; mais, sans nous en dire un mot, nous avons trouvé son carrosse à la porte, & nous serons probablement obligés de nous en servir pendant notre séjour. Sa Famille est composée de la Princesse son épouse, d'un Fils

& d'une Fille, qui ont toutes les bonnes qualités possibles : elles me rappellent quelques familles heureuses que j'ai vues dans notre Patrie ; mais je n'en ai encore rencontré aucune de pareilles sur le Continent. Le Prince bâtit à présent une maison de campagne sur un promontoire formé par la lave de 1669 : il y avoit autrefois au moins cinquante pieds d'eau à l'endroit où l'on en a jeté les fondemens, & la lave est élevée de cinquante pieds au-dessus du niveau actuel de la mer.

J'ai voulu me promener seul cette après-dînée, pour examiner les formes bizarres & singulieres qu'a prises cette lave destructive, en ravageant le Pays. Je ne suis pas allé fort loin avant d'appercevoir un bâtiment magnifique, qu'on a construit sur la partie la plus haute de la lave. Comme je n'avois entendu parler d'aucun Palais de ce côté-là, la curiosité m'y a conduit. Après avoir passé la grande porte, ma surprise s'est accrue, lorsque j'ai apperçu une façade qui est presqu'égale à celle de Versailles,

une rampe d'escalier de marbre blanc, & tout ce qui annonce une magnificence Royale. Je n'avois jamais oui dire que les Rois de Sicile eussent un Palais à Catane, & il étoit impossible de supposer qu'il appartînt à des Particuliers. Je crus que le vaste Frontispice, qui se présentoit devant moi, formoit tout le Palais; mais imaginez mon étonnement, lorsqu'en tournant un des angles, j'ai trouvé un autre Frontispice aussi grand, & quand j'ai découvert que ce que j'avois vu n'étoit que le côté d'un immense quarré.

Je ne fus plus alors dans l'incertitude, sçachant bien que *tant* de magnificence ne *pouvoit appartenir* qu'à l'Eglise. Comme je m'empressois de communiquer à mes amis ce que je venois de découvrir, je trouvai auprès d'eux le Chanoine Recupero, qui me fit des reproches de ce que j'avois osé sortir sans notre Interprete, & dit que jamais il n'avoit été si mortifié, parce qu'il avoit dessein de nous conduire à cet endroit le jour même, afin de jouir de notre surprise

& de notre étonnement. Il nous apprit que c'étoit un Couvent de Bénédictins, qui étoient déterminés à faire leur paradis dans ce monde, s'ils ne le faiſoient pas dans l'autre. Il ajouta qu'ils avoient 15000 liv. ſterlings de revenu, qui eſt une ſomme prodigieuſe pour ce pays.

Nous ſommes allés avec le Signor Recupero, préſenter nos reſpects à ces enfans de l'humilité, de la tempérance & de la mortification; & il faut convenir qu'ils nous ont reçus & régalés avec beaucoup de civilité & de politeſſe, même ſans oſtentation. Leur Muſeum eſt preſqu'auſſi beau que celui du Prince de Biſcaris & les appartemens en ſont infiniment plus riches; mais leur jardin eſt ce qu'il y a de plus curieux; quoiqu'il ſoit formé ſur la ſurface raboteuſe & ſtérile de la lave, nous y avons apperçu une variété, une propreté qu'on trouve rarement ailleurs. Les allées ſont larges & pavées de petits cailloux; les arbres & les haies qui, à la vérité, ſont de très-mauvais goût, & taillés

ridiculement, y croiſſent très-bien. Cette lave n'ayant que cent cinquante ans, sa ſurface eſt auſſi dure, auſſi ſtérile qu'un morceau de fer; par conſéquent, tout le ſol a dû être apporté de fort loin. L'Egliſe de ce Couvent ſeroit une des plus belles de l'Europe ſi elle étoit finie; mais comme elle eſt entiérement fondée ſur de la lave poreuſe & caſſante, une partie des fondemens s'eſt affaiſſée ſous le poids d'un bâtiment ſi énorme, & pluſieurs des grandes voûtes, où l'on devoit faire différentes Chapelles, ſont déjà tombées. Elle eſt en forme de croix; & quoiqu'il n'y ait encore que la branche occidentale achevée, cela ſuffit pour en faire une Egliſe pleine de nobleſſe & de grandeur. Ils ont le plus bel orgue que j'aye jamais entendu, & je crois qu'il eſt ſupérieur à celui de Harlem, qui a acquis tant de célébrité.

Nous ſommes allés enſuite examiner les endroits où la lave a eſcaladé les murs de Catane. Ce phénomene a dû produire un effet étonnant: les murailles ont ſoixante palmes

de haut, (près de soixante pieds) & elles sont très-fortes; car autrement elles auroient dû être renversées par le poids de ce torrent enflammé, qui s'éleva à cette hauteur, & même au-dessus du sommet du mur, avant d'entrer dans la Ville. Enfin, il y parvint: il entraîna devant lui, comme je vous l'ai déjà dit, tous les Saints du Calendrier, qui étoient rangés en ordre de bataille, pour tâcher de l'arrêter; & marchant, pour ainsi dire, en triomphe, il anéantit, en quelque sorte, tout ce qui s'opposa à son passage. Entr'autres choses, il couvrit de décombres quelques belles fontaines, dont l'une étoit si estimée, que les Habitans ont fait creuser à grands frais à travers la lave, & ont enfin recouvré leur source. Cette excavation est un Ouvrage très-curieux, & digne de l'attention des Voyageurs.

Catane est regardée comme une des plus anciennes Villes de l'Isle, & même de la terre. Leurs Légendes disent qu'elle fut fondée par les Cyclopes ou les Géants

de l'Etna, qu'on suppose avoir été les premiers Habitans de la Sicile après le déluge; & quelques-uns des Ecrivains du Pays prétendent qu'elle fut bâtie par Deucalion & Pyrrha, après que les eaux se furent retirées, & qu'elles eurent descendu au pied de la montagne. Son ancien nom étoit *Catetna*, ou *Ville de l'Etna.*

Elle passe à présent pour la troisieme *Ville du Royaume*, quoiqu'elle soit la seconde, depuis que Messine a été dévastée par la peste. Elle contient plus de trente mille Habitans : elle a une Université, la seule de l'Isle, & un Siege Episcopal. Les revenus de l'Evêque sont très-considérables, & proviennent, en grande partie, de la vente de la neige du Mont Etna. On dit qu'une petite portion de cette singuliere marchandise, qui se trouve au nord de la montagne, lui rapporte plus de mille livres sterling par an : car l'Etna fournit de la neige & de la glace, non-seulement à toute la Sicile, mais encore à toute l'Italie; ce qui fait une branche

de Commerce très-conſidérable. Les payſans même, dans ces Pays chauds, ſe régalent, pendant l'été, avec des glaces, & la Nobleſſe ne donne pas de repas dont elles ne faſſent partie. Les Habitans diſent qu'une diſette de neige ſeroit preſqu'auſſi redoutable qu'une famine de blé ou de vin. C'eſt parmi eux une obſervation commune, que j'ai entendu répéter ſouvent, que, ſans les neiges de l'Etna, leur Iſle ſeroit inhabitable, tant cet article de luxe eſt eſſentiel. L'Etna, qui les rafraîchit en été, les réchauffe en hiver : l'immenſe & inépuiſable forêt qui couvre la montagne, fournit du bois à brûler pour la plus grande partie de l'Iſle. Mais cette montagne étonnante m'écarte toujours de mon ſujet : je vous parlois de la Ville. Le peu qu'épargna l'éruption de 1669, fut entiérement ruiné par le fatal tremblement de terre de 1692 : la plus grande partie des Habitans furent enſevelis ſous les murs de leurs maiſons & de leurs Egliſes. Cependant leur aveuglement eſt ſi fort, qu'après des déſaſtres ſi

répétés & si terribles, on n'a jamais pu les engager à changer sa situation. Toute la Ville fut bientôt rebâtie sur un nouveau plan fort élégant, & elle est à présent plus belle que jamais. Il est hors de doute qu'elle sera de rechef réduite en cendres par quelques nouvelles commotions de la montagne. Ils croient pourtant être dans une parfaite sûreté : ils disent que la Sainte Vierge & *Ste. Agathe* se sont engagées à les protéger, & ils défient l'Etna & tous ses diables de leur faire du mal.

Cette Ville renferme plusieurs restes d'Antiquités, dont la plupart sont dans un très-mauvais état: *un* des plus remarquables est *un éléphant* de lave, portant sur son dos un obélisque de granite Egyptien. Il y a, en outre, des ruines considérables d'un grand Théâtre, différent de celui qui appartient au Prince de Biscaris; un vaste bain presqu'entier; les restes d'un grand aqueduc, qui ont dix-huit milles de long; les débris de plusieurs Temples; l'un, de Cérès, & un autre, de Vulcain. L'Eglise,

appellée *Bocca di Fuoco*, étoit aussi jadis un Temple. Le plus entier de tous ces morceaux d'Antiquités, est une rotonde qui, ainsi que le Panthéon à Rome, & quelques autres en Italie, démontre que cette forme dure plus que les autres. Il est à présent purifié de toute l'infection que lui avoient communiqué les cérémonies payennes, & il est devenu une Eglise Chrétienne, dédiée à la Sainte Vierge, qui est depuis long-temps en droit d'hériter de toutes les anciennes Déesses. Les Catholiques n'y font pas attention; mais c'est une chose fort plaisante de considérer combien peu les cérémonies modernes different des anciennes. J'ai vu, quelque part, une observation qui me paroît juste: pendant le long regne du Paganisme, la superstition avoit tellement raffiné l'art d'inventer les cérémonies, que lorsque les Chrétiens devinrent à leur tour superstitieux, ils furent réduits à emprunter de leurs Prédécesseurs, & à imiter une partie de leur culte. C'est ici précisément le cas. J'en

parlai au Signor Recupero, & il avoua franchement que l'obſervation étoit vraie.

Adieu. Nous ſommes très-occupés; nous nous préparons à aller examiner le Mont Etna, ce qui eſt le but principal de notre expédition. Juſqu'à préſent rien ne nous a encouragé à cette tentative, & nous commençons à douter du ſuccès. Recupero nous dit que la ſaiſon n'eſt pas encore aſſez avancée, *qu'il* faudroit attendre quelques mois, & qu'il lui paroît impoſſible d'arriver au ſommet de la montagne. Il ajoute que l'hiver dernier fut ſi extraordinairement rigoureux, que le cercle de neige deſcendit beaucoup plus bas qu'à l'ordinaire; que, *quoiqu'il ſe ſoit* reſſerré depuis, cependant il s'étend toujours au moins à la diſtance de neuf ou dix milles autour de la bouche. Il nous conſeilla de revenir au mois d'Août, & de laiſſer l'Etna pour la derniere partie de notre Voyage. Si nous ne réuſſiſſons pas demain, nous ſuivrons probablement ſon avis; mais nous ſommes réſolus d'y employer tous nos efforts. Le temps eſt

le plus agréable qu'on puisse imaginer : les soirées sont délicieuses ; & à l'aide des étoiles, nous appercevons la fumée se précipitant, comme un torrent, sur les flancs de la montagne. Recupero nous assure que c'est une indication certaine de la violence du froid qui regne dans ces régions élevées, qui condense les vapeurs, & les fait retomber au moment où elles sortent de la bouche. Il nous avertit de nous pourvoir d'une grande quantité de liqueurs, de bonnes fourrures, de haches pour couper du bois, parce que nous serons vraisemblablement obligés de passer la nuit en plein air, dans un climat qu'il nous dit être aussi froid que celui de Groenland. Si le fait est vrai, il est très-singulier ; car ici, avec de légers habits de taffetas, nous souffrons de la chaleur. Je vous informerai plus en détail de toutes ces particularités, si nous ne subissons pas le sort d'Empedocles.

SIXIEME LETTRE.

VOYAGE AU MONT ETNA.

Le 27, à la pointe du jour, nous nous mîmes en marche pour visiter le Mont Etna, la plus ancienne & la plus respectable des montagnes. Sa base & ses flancs *immenses* sont couverts d'un nombre infini de petites montagnes qu'il a créées; car chaque éruption en produit une nouvelle, & peut-être que leur nombre serviroit mieux que toute autre méthode, à déterminer celui des éruptions & de l'âge *de l'Etna.*

Toute la montagne est divisée en trois régions distinctes, appellées *la Regione culta* ou *piemontese*, la Région fertile; *la Regione silvosa* ou *nemorosa*, la Région des bois; & *la Regione deserta* ou *scoperta*, la Région stérile.

Elles sont toutes trois aussi différentes par le climat & les productions, que les

trois Zones de la terre. On pourroit, avec autant de justesse, les nommer *la Zone torride, la tempérée* & *la glaciale.* La premiere région environne le pied de la montagne, & forme de tous côtés le pays le plus fertile du monde, jusqu'à la hauteur d'environ quatorze ou quinze milles, où commence la région des bois : elle est presqu'entiérement composée de lave qui, après un grand nombre de siecles, s'est enfin convertie en un sol très-fertile. Nous trouvâmes le barometre à vingt-sept pouces une ligne & demie, à Nicolosi, qui est à douze milles du pied de la montagne ; & à Catane, il étoit à vingt-neuf pouces huit lignes & demie. Quoique le premier endroit ne soit pas fort élevé, & que, probablement, il n'y eût pas plus de trois mille pieds de différence entre l'un & l'autre, cependant le climat étoit totalement changé. La récolte étoit finie à Catane, & les chaleurs étoient insupportables : à Nicolosi, elles sont très-modérées, &, dans plusieurs champs, le blé est

eſt encore vert. Ces douze milles de chemin ſont les plus mauvais que j'aie jamais faits. On marche par-tout ſur de vieille lave & des bouches de volcans éteints, qui ſont à *préſent* des terrains couverts de blé, de *vignobles* & de vergers.

Les fruits de cette région paſſent pour les plus beaux de la Sicile, & les figues, en *particulier*, dont il y a une grande variété d'eſpeces. On prétend qu'on ne trouve que ſur l'Etna une eſpece particuliere de figues très-groſſes, & qu'on regarde comme ayant une ſaveur ſupérieure à toutes les autres.

Les laves qui ſorment cette région, comme je *l'ai déjà* dit, proviennent d'un nombre *infini* de petits monticules, dont l'aſpect eſt très-agréable, & qui ſont répandus par-tout ſur les flancs de l'Etna. Ces élévations ſont toutes d'une figure réguliere, hémiſphérique, ou conique; & à *l'exception* d'un très-petit nombre, elles ſont couvertes par-tout de très-beaux arbres, & de la plus riche verdure. Chaque

éruption crée ordinairement une de ces montagnes. Comme la grande bouche de l'Etna est élevée à une hauteur prodigieuse au-dessus des régions inférieures, il n'est pas possible que le feu intérieur, cherchant avec fureur une issue autour de la base, & même fort au-dessous, s'éleve à douze ou treize mille pieds; car il est probable que telle est l'élévation de l'Etna. Il est donc arrivé communément qu'après avoir ébranlé, pendant quelque temps, la grande montagne, & tout ce qui l'environne, il a enfin éclaté sur les côtés; & c'est ce qu'on appelle *une éruption*. La matiere enflammée ne jette d'abord qu'une fumée épaisse, & des pluies de cendres qui ravagent le pays adjacent; elle lance ensuite, à une hauteur immense, des pierres enflammées, & des rochers d'une grosseur énorme. Ces pierres, retombant avec les cendres sorties du volcan, forment enfin les montagnes sphériques & coniques dont j'ai parlé. Cette progression s'acheve quelquefois en très-peu de jours; d'autres fois,

comme la grande éruption de 1669, elle dure plusieurs mois. Dans ce cas, la montagne qui se forme est très-considérable. Quelques-unes de celles-ci n'ont pas moins de sept ou huit milles de tour, & plus de mille pieds d'élévation perpendiculaire; d'autres n'ont que deux ou trois milles de circonférence, & trois ou quatre cents pieds de hauteur.

Après que la montagne est formée, la lave paroît, & se fait jour au pied de cette montagne, entraînant tout ce qu'elle rencontre: elle n'est le plus souvent arrêtée que par la mer, où elle va se précipiter. Telle est la marche commune d'une éruption: cependant il arrive rarement, à la vérité, que la lave sort tout-à-coup du côté de la grande montagne, sans toutes les circonstances dont je viens de parler. C'est ce qu'on remarque dans les éruptions du Vésuve. Comme il est beaucoup moins élevé, la matiere fondue est portée dans la bouche de la montagne, qui présente alors le phénomene que j'ai décrit. La

bouche du volcan vomit des pluies de pierres & de cendres, sans former aucune nouvelle élévation. L'ancienne ne fait que s'accroître considérablement, jusqu'à ce qu'enfin la lave s'élevant près du sommet de la montagne, elle se fait une issue dans le côté de la bouche; alors l'éruption est déclarée. Voilà précisément ce que j'ai observé dans les éruptions de ce volcan, que j'ai examiné avec attention; mais l'Etna étant beaucoup plus considérable, une seule bouche ne suffit pas pour donner passage à un torrent si prodigieux de feu liquide.

Recupero dit que, lors d'une éruption de cette montagne, il a vu de grands rochers enflammés, lancés à la hauteur de plusieurs mille pieds, avec un bruit infiniment plus terrible que celui du tonnerre. Il a mesuré le temps qu'ils employoient pour arriver à terre, depuis le moment de leur plus grande élévation, & il a trouvé qu'il falloit vingt-une secondes pour descendre. Les espaces étant comme les quarrés des temps, ils avoient donc parcouru, je

trois, plus de ſept mille pieds. Cette hauteur eſt ſurement étonnante, & exige une force de projection fort ſupérieure à ce que nous pouvons concevoir. J'ai meſuré, par la même regle, juſqu'où les exploſions du Véſuve lançoient leurs corps, & je n'ai jamais obſervé qu'aucune des pierres ſorties du volcan prît davantage de neuf ſecondes pour deſcendre; ce qui ſuppoſe une élévation d'un peu plus de douze cents pieds.

Notre Hôte, à Nicoloſi, nous a raconté les révolutions ſingulieres qu'a éprouvées le beau pays près d'Hibla, qui n'eſt pas fort éloigné de celui-ci. Il étoit autrefois ſi célebre par ſa fertilité, & ſur-tout par ſon miel, qu'on l'appelloit *Mel-paſſi*; juſqu'à ce qu'il fut bouleverſé par la lave; & comme il devint alors entiérement ſterile, les Habitans, par une ſorte de jeux de mots, changerent ſon nom en *Mal-paſſi*. Une pluie de cendres jetées par la montagne dans une éruption ſuivante, lui firent bientôt reprendre ſon ancienne beauté &

ſa premiere fécondité; & on l'appella, durant pluſieurs années *Bel-paſſi*. Enfin, à la malheureuſe époque de 1669, il fut ſubmergé de nouveau par une mer de feu, & réduit à la plus déplorable ſtérilité. Dès-lors il reprit ſa ſeconde dénomination de *Mal-paſſi*. Cependant la lave, dans ſon cours, ſur ce beau canton, a laiſſé pluſieurs petites Iſles ou mondrains, qui montrent encore ce qu'il étoit autrefois. Ces petits diſtricts, couverts d'une végétation abondante, environnés, & rendus preſqu'inacceſſibles par de vaſtes champs d'une lave noire & eſcarpée, préſentent une ſinguliere apparence. La montagne où ſe fit la premiere éruption qui enterra le *Mel-paſſi*, eſt connue ſous le nom de *Mont-pelieri*. Je fus frappé du bel aſpect qu'elle offre, quand on la voit de loin, & je ne pus réſiſter à l'envie que j'avois de l'examiner en détail, & d'obſerver les effets des deux éruptions qui ont inondé ce célebre Pays.

Montpelieri eſt d'une forme plutôt ſphé-

rique que conique, & sa hauteur perpendiculaire n'est pas de plus de trois cents pieds; mais il est si parfaitement régulier de tous les côtés, & si richement revêtu de fruits & de fleurs, que je quittai, avec un regret infini, ce canton délicieux. Sa coupe ou sa bouche, d'une grandeur proportionnée à la montagne, est creusée exactement comme une tasse. Je fis le tour de son bord extérieur, & je crois qu'il a un peu plus d'un mille.

Cette montagne, qui est très-ancienne, a été formée par la premiere éruption qui détruisit le pays de *Melpassi*; elle enterra un grand nombre de Villages, de maisons de campagne, & en particulier deux fort belles Eglises, qui sont plus regrettées que tout le reste, parce qu'elles contenoient trois statues qui passoient pour les plus parfaites de l'Isle. On a entrepris de les retrouver, mais en vain, parce qu'on ne sçait pas précisément l'endroit où ces Eglises étoient situées. Il est même impossible de jamais le sçavoir; car ces édifices étoient

construits de lave, qui se fond à l'instant même où elle touche un torrent de matiere nouvellement sortie du volcan; & Massa dit que, dans quelques éruptions de l'Etna, la lave s'est répandue avec une impétuosité si subite, que, dans l'espace de quelques heures, elle fondit entiérement les Eglises, les Palais & les Villages, & que tous ces corps coulerent en fusion, sans laisser la moindre trace de leur premiere existence. Lorsque la lave a un temps considérable pour se refroidir, ce singulier effet n'arrive jamais.

La grande éruption de 1669, après avoir ébranlé tout le pays des environs, pendant quatre mois, & formé une très-grosse montagne de pierres & de cendres, fit éclater la lave à peu près à un mille au-dessus de Montpelieri; & descendant comme un torrent, elle vint frapper contre le milieu de cette montagne. On prétend qu'elle la perça de part en part: cependant je doute fort de ce dernier fait, parce que cela auroit altéré la forme réguliere qu'elle conserve

encore. Il est cependant certain qu'elle la perça à une très-grande profondeur; elle se partagea ensuite en deux branches qui environnerent la montagne, & se rejoignirent du côté du sud. Elle ravagea tout le pays qui est entre Montpelieri & Catane, escalada les murs de cette Ville, & alla verser son torrent enflammé dans la mer. On dit qu'elle détruisit, en passant, les possessions de près de trente mille personnes qui, par-là, furent réduites à la mendicité. Elle forma plusieurs collines, où il y avoit auparavant des vallées, & combla un lac étendu & profond, dont on n'apperçoit pas aujourd'hui le moindre vestige.

Comme les effets produits par cette éruption, sont mieux connus que les autres, on m'en a raconté plusieurs histoires singulieres. En voici une qui est incontestable, quelqu'incroyable qu'elle paroisse: Un vignoble appartenant à un Couvent de Jésuites, se trouva exactement sur le chemin du torrent: il étoit formé d'une ancienne lave probablement peu épaisse, & qui avoit

au-dessous un grand nombre de cavernes & de crevasses. La lave liquide entrant dans ces cavernes, les remplit bientôt, & souleva par degrés le vignoble; en sorte que les Jésuites, qui s'attendoient à tout moment à le voir englouti, virent, avec le plus grand étonnement, que tout le champ commençoit à se mouvoir. Il fut porté sur la surface de la lave jusqu'à une distance considérable; & quoique la plus grande partie ait été détruite, cependant il en subsiste encore aujourd'hui quelques restes.

Nous sommes allés examiner la bouche d'où sortit ce terrible torrent, & nous avons été surpris de n'y trouver qu'une petite ouverture d'environ trois ou quatre verges de diametre. Je crois que la montagne d'où il s'est fait jour, n'est guere moindre que la partie conique du Vésuve.

Sur le côté opposé, on voit une grande caverne, où les paysans vont tuer des pigeons sauvages, qui y sont en grand nombre. L'intérieur de cette caverne est si

sombre & si affreux, que notre Hôte nous a dit que quelques personnes y avoient perdu la tête, parce que s'étant trop avancées, elles s'imaginoient voir des diables, & les esprits des damnés; car on croit toujours ici que l'Etna est la bouche de l'enfer.

Nous avons trouvé, parmi les Habitans de cette montagne, un degré de férocité & de vie sauvage, que je n'ai remarqué nulle part ailleurs. Cela m'a rappellé une observation que le Pere *Dellatorre*, Historiographe du Vésuve, me disoit avoir faite souvent dans le Royaume de Naples; que par-tout où l'air est fortement imprégné de soufre & d'exhalaisons enflammées, les hommes y sont toujours extrêmement méchans & vicieux. Quoi qu'il en soit de la justesse de cette remarque, les Habitans des environs de Nicolosi semblent la confirmer. Tout le Village se rassembloit autour de nous, & les femmes, en particulier, nous disoient de grosses injures. Nous reconnûmes, enfin, que c'étoit parce qu'en

voyant le teint fleuri, & la peau blanche de F...., elles le prenoient pour une personne de leur sexe. Leurs clameurs étoient très-fortes, & nous eûmes toutes les peines du monde à les appaiser. Recupero nous avoit donné pour guide l'homme de l'Isle qui connoissoit le mieux le Mont Etna, & qui s'appelloit *le Cyclope* : elles lui ordonnerent absolument de ne nous pas suivre, & il n'auroit pas osé les désobliger, si nous n'avions obtenu leur consentement par des caresses & des flatteries, la seule méthode qu'on puisse employer avec des femmes. Nous fûmes d'abord contraints de fermer la porte de la cour, tant elles faisoient de carillon & de tumulte : mais lorsque notre Hôte, (un Prêtre) pour qui nous avions des lettres, les eût assurées que nous étions Chrétiens, & que nous ne venions pas dans leur pays à mauvaise intention, elles se calmerent, & nous nous hasardâmes à aller parmi elles. Cette confiance de notre part nous regagna la leur : dans peu de temps, nous fûmes

bons amis, & nous eûmes ensemble une très-longue conversation.

J'eus beaucoup de peine à les persuader que nous ne venions pas chercher des trésors cachés, dont elles croient qu'il y a un grand nombre à Montpelieri; & lorsque j'allai à cette montagne, elles étoient convaincues que ce seul motif m'y conduisoit. Deux d'entr'elles me suivirent, & examinerent attentivement toutes mes démarches. Lorsqu'elles me voyoient ramasser quelques morceaux de lave ou de pierre-ponce, elles s'approchoient en courant, dans l'idée que c'étoit quelque chose de précieux; & quand elles reconnoissoient *que c'étoit des* débris de pierre, & que je les mettois dans ma poche, elles poussoient de grands éclats de rire, en se parlant les unes aux autres dans leur jargon, qui est inintelligible, même aux Italiens. Cependant, comme la plupart parlent Italien assez bien pour être entendues, elles me demanderent ce que j'en voulois faire. Je leur dis que ces pierres étoient d'un

grand prix dans notre pays, parce qu'on y connoiſſoit une méthode de les convertir en or. Cette nouvelle parut les ſurprendre extrêmement, & elles ſe reparlerent de nouveau dans leur patois. Je remarquai à la fin, qu'elles ne me croyoient pas; & l'une me dit que ſi cela étoit vrai, je n'aurois pas été ſi empreſſé à le leur révéler. Mais, ajouta-t-elle, s'il en eſt ainſi, nous vous ſerons éternellement obligés, ſi vous voulez nous apprendre ce ſecret; car nous ſerons alors le peuple le plus riche de la terre. Je l'aſſurai que je ne le ſçavois pas, & qu'il n'étoit encore connu que de très-peu de perſonnes. Elles furent auſſi fort étonnées, quand je ſortis de ma poche une aiguille aimantée, & un petit électrometre que j'avois préparé à Catane, pour examiner le degré de l'électricité de l'air; & je craignis d'abord de paſſer auprès d'elles pour un magicien; ce qui m'étoit déjà arrivé, comme vous ſçavez, ſur l'Apennin: mais heureuſement elles n'eurent pas cette idée.

En retournant à Nicolosi, trois ou quatre Habitans vinrent nous joindre avec leurs femmes. Je commençai un peu plus à craindre pour moi : j'avois peur quelles ne persistassent à vouloir que je leur apprisse *mon grand secret*. Je pris mes morceaux de lave, & je leur dis qu'ils étoient à leur service, si elles en avoient quelque besoin; mais elles le refuserent, en répondant que j'étois *le maître* de l'emporter toute, puisqu'e*lle* avoit *ruiné* le plus beau pays de la Sicile.

Nous partîmes bientôt de Nicolosi; & après une heure & demie de marche sur des cendres & de la lave stérile, nous arrivâmes *aux confins de la Regione silvosa*, ou de la Zone tempérée. Dès que nous fûmes entrés dans ces forêts délicieuses, nous nous crûmes transportés dans un autre monde. L'air, auparavant brûlant, étoit alors frais & rafraîchissant, & toutes les routes étoient embaumées de mille parfums qu'exhaloient les riches plantes aromatiques, dont le terrain est couvert. La

plus grande partie de cette région offre réellement les lieux les plus enchanteurs de la terre ; & si l'intérieur de l'Etna ressemble à l'enfer, on peut dire, avec autant de vérité, que le dehors ressemble au Paradis.

Il est curieux d'observer que cette montagne réunit à la fois toutes les beautés & toutes les horreurs, en un mot, les objets les plus opposés & les plus disparates de la Nature. Ici vous appercevez un gouffre vomissant autrefois des torrens de feu & de fumée, qui est à présent couvert de la végétation la plus abondante : là, vous cueillez le fruit le plus délicieux sur un terrain qui n'étoit jadis qu'un rocher noir & stérile. En cet endroit, le sol est revêtu de fleurs de toute espece, & nous contemplions ce spectacle enchanteur, sans penser que l'enfer étoit immédiatement sous nos pieds, & qu'entre nous & des mers de feu, il n'y avoit que quelques toises d'intervalle.

Mais notre étonnement augmenta encore,

en jetant les yeux sur la région la plus élevée de la montagne. Nous y voyons, dans une union perpétuelle, deux élémens qui sont continuellement en guerre ; un gouffre immense de feu, qui existe constamment au milieu des neiges qu'il ne peut venir à bout de fondre, & des champs immenses de neiges & de glaces, qui environnent sans cesse cet océan de feu *qu'elles n'ont pas* la force d'éteindre.

La région des bois occupe un espace d'environ huit ou neuf milles de hauteur, & forme, tout autour de la montagne, une zone ou ceinture du plus beau vert. Nous en avons traversé, ce soir, un peu *plus de la moitié*, & nous sommes arrivés, quelque temps avant le coucher du soleil, à notre gîte, qui n'est autre chose qu'une grande caverne, formée par une des laves les plus anciennes. Elle est appellée *la Spelonca del' capriole*, la caverne des chevres, parce qu'elle est fréquentée par ces animaux, qui viennent s'y réfugier dans les mauvais temps. Nous jouissons ici du ravissant spec-

tacle d'une multitude d'objets pleins de grandeur & de majesté. La vue est immense de tous côtés : nous croyons déjà nous être élevés au-dessus de la terre, & être arrivés sur un nouveau Globe.

Notre caverne est entourée de chênes antiques & vénérables, dont les feuilles seches nous servent de lits. Avec les haches que nous avions apportées à dessein, nous avons coupé de grosses branches, &, dans peu de momens, nous avons eu un très-grand feu. Mon thermometre, qui étoit à soixante-onze degrés à Nicolosi, est à présent descendu à soixante : le barometre est à vingt-quatre pouces deux lignes. Nous trouvâmes, à une extrémité de la caverne, une prodigieuse quantité de neige, qui semble y avoir été mise exprès pour nous : en effet, nous n'avons pas d'autre eau. Nous avons donc rempli notre chauderon à thé ; car nous ne nous sommes procuré pour notre souper, que du thé, du pain & du beurre ; & c'est probablement le meilleur repas que nous puissions faire,

pour ne pas ſuccomber ſous le poids du ſommeil & de la fatigue.

Aſſez près de cette caverne, on voit deux des plus belles montagnes qu'ait enfanté l'Etna. J'ai monté une de nos meilleures *mules*, & c'eſt avec aſſez de peine que je ſuis parvenu au ſommet de la plus élevée de ces montagnes, préciſément à l'inſtant du coucher du ſoleil. L'aſpect de *la mer de Sicile* & des Iſles adjacentes, formoit un coup-d'œil merveilleux. Pour achever de rendre la ſcène plus délicieuſe, j'appercevois tout le cours du Semetas, les ruines d'Hybla, & pluſieurs autres Villes anciennes, les riches champs de blé & *les vignobles* de la région inférieure de la montagne, & la quantité étonnante de belles collines qui ſont au-deſſous. Chacune des bouches de ces deux montagnes eſt beaucoup plus large que celle du Véſuve : elles ſont à préſent remplies par des *forêts* de chênes, & revêtues, juſqu'à une grande profondeur, d'un ſol très-fertile. J'ai remarqué que cette région de l'Etna

eſt compoſée de lave comme la premiere ; mais elle eſt à préſent couverte de tant de terreau, qu'on ne la voit que dans les lits des torrens. L'eau l'a rongée dans quelques-uns de ceux-ci, juſqu'à cinquante ou ſoixante pieds, & même bien davantage dans un endroit. Quelle idée ce fait ne doit-il pas nous donner de l'antiquité étonnante des éruptions de cette montagne !

Dès qu'il fut nuit, nous nous retirâmes dans notre caverne, & nous prîmes poſſeſſion de notre lit de feuilles. Cependant notre repos fut interrompu par le bruit d'une montagne aſſez éloignée ſur notre droite. Elle vomiſſoit des nuages de fumée, & nous entendions pluſieurs exploſions auſſi fortes que celles d'un canon du plus gros calibre ; mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que nous n'avons pu découvrir aucune apparence de feu. Cette montagne fut formée, il y a plus de quatre ans, par l'éruption de 1766 ; & cependant le feu n'eſt point encore éteint, la lave n'eſt pas refroidie. Cette lave déchargea ſa fureur ſur une

belle forêt, qu'elle ravagea dans l'espace de quatre milles; elle creusa, en plusieurs endroits, des ravins profonds, & on nous dit qu'elle les a comblés à la hauteur de deux cents pieds: c'est-là où elle conserve sa plus grande chaleur. Aujourd'hui nous avons grimpé sur cette lave, & nous sommes allés fort loin sur sa surface, qui paroissoit entiérement froide; mais il est sûr *qu'en plusieurs* endroits, elle exhale toujours beaucoup de fumée, sur-tout après une pluie. Ses Habitans assurent qu'où la lave est plus épaisse, il en arrive toujours de même pendant quelques années: c'est ce que *je suis fort disposé* à croire. Un corps solide, enflammé, si épais & si étendu, doit conserver sa chaleur un grand nombre d'années: la surface se noircit & se durcit bientôt, & renferme intérieurement le feu liquide dans une espece d'enveloppe qui écarte toutes les impressions de l'air extérieur. *C'est* ainsi que j'ai vu, plusieurs mois après les éruptions du Vésuve, une couche légere de lave, de quelques pieds d'épaisseur,

dont le centre étoit encore brûlant longtemps après que la surface fut refroidie; & en enfonçant un bâton dans les crevasses, il prenoit feu à l'instant, quoiqu'il n'y eût au-dehors aucune apparence de chaleur.

Massa, Auteur Sicilien, digne de foi, dit qu'étant à Catane, huit ans après la grande éruption de 1669, il trouva qu'en plusieurs endroits la lave n'étoit pas encore refroidie. Il y a une méthode aisée de calculer le temps qu'emploient les corps pour se refroidir. Newton, si je ne me trompe, dans sa description de la Comete de 1680, suppose que les temps doivent être comme les quarrés des diametres. Après avoir reconnu ce qu'il falloit de temps à une balle solide de métal de deux pouces, chauffée rouge, pour devenir entiérement froide, il fit ensuite le calcul pour un corps solide de la grosseur de notre terre, & il trouva qu'il lui faudroit plus de vingt mille ans. Si cette regle est juste, vous pouvez facilement compter le temps qui

s'écoulera avant que la lave soit parfaitement refroidie ; & afin que vous ayez le loisir de faire cette opération, je finis ici ma Lettre, que je suis obligé d'écrire au lit, dans une posture très-incommode & très-désagréable. Je vous en expliquerai la cause demain. Adieu.

SEPTIEME LETTRE.

SUITE DU VOYAGE AU MONT ETNA.

Après avoir bien dormi sur notre lit de feuilles dans la *Spelonca del' capriole*, nous nous éveillâmes sur les onze heures. Avec de la neige fondue, nous fîmes du thé, & nous prîmes un bon repas, pour nous préparer au reste de notre expédition. Nous étions au nombre de neuf; car nous avions trois domestiques, le Cyclope notre conducteur, & deux hommes chargés de prendre soin de nos mules. Le Cyclope commençoit à déployer les grandes connoissances qu'il a de la montagne, & nous le

ſuivions aveuglément. Il nous menoit à travers des antres & des déſerts ſauvages, où jamais aucun Mortel n'avoit pénétré : quelquefois nous traverſions de ſombres forêts, agréables au Voyageur pendant le jour, mais qui, alors, nous inſpiroient une eſpèce d'horreur qui augmentoit encore par le bruit des arbres, par les mugiſſemens ſourds & profonds de l'Etna, & par la vaſte étendue de l'océan, qui ſe prolongeoit à une diſtance immenſe au-deſſous de nous. Nous grimpions ſouvent ſur de grands rochers de lave, d'où nous aurions été jetés dans des précipices, ſi nos mules avoient fait le moindre faux pas. Cependant, à l'aide du Cyclope, nous ſurmontâmes toutes ces difficultés; & il nous guida ſi bien, que, dans l'eſpace de deux heures, nous nous trouvâmes au-deſſus de la région où croiſſent les végétaux, laiſſant fort loin derriere nous les forêts de l'Etna. Elles reſſembloient alors à un gouffre obſcur & ſombre, ouvert ſous nos pieds tout autour de la montagne.

L'aſpect

L'aſpect qui ſe préſentoit devant nous, étoit très-différent : nous voyions une étendue énorme de neige & de glace, qui nous alarmoit fort, & faiſoit chanceller notre réſolution. Nous appercevions au centre, & *toujours* fort loin, le ſommet de la montagne, qui élevoit ſa tête effrayante, en vomiſſant des torrens de fumée noire, qui rouloit comme un corps ſolide ſur la neige, & *ſembloit nous* défendre de l'approcher. Cette vaſte étendue de neige & de glace le faiſoit paroître comme inacceſſible. Nos craintes augmenterent encore, lorſque le Cyclope nous dit qu'il arrivoit ſouvent que la ſurface de l'Etna, étant chaude au-*deſſous*, *fondoit* la neige à certains endroits, & formoit des étangs dont il étoit impoſſible de prévoir le danger; que d'ailleurs la ſurface de l'eau & de la neige étant ſouvent couverte de cendres noires, on pouvoit ſe trouver au milieu, ſans s'en appercevoir; que cependant ſi nous le jugions à propos, il nous conduiroit avec toute la précaution poſſible. Nous tînmes

conseil, ainsi qu'on le fait toutes les fois qu'on est fort effrayé. Nous renvoyâmes en bas nos mules, & nous nous disposâmes à grimper sur les neiges. Le Cyclope, après avoir bu beaucoup d'eau-de-vie, nous souhaita du courage & de la gaîté, en ajoutant que nous avions assez de temps, & que nous pouvions nous reposer toutes les fois que nous en aurions besoin; que la neige occupoit encore un espace d'un peu plus de sept milles, & que surement nous viendrions à bout de les faire avant le lever du soleil. Nous prîmes chacun un verre de liqueur, & nous nous trouvâmes de l'avis du Cyclope.

La montée, pendant quelque temps, ne fut pas rapide; & comme la surface de la neige étoit un peu durcie, le pied s'y posoit assez bien : mais, dès qu'elle devint plus roide, la route fut plus pénible. Cependant nous résolûmes de persévérer dans notre tentative, en nous rappellant que l'Empereur Adrien & le Philosophe Platon les avoient essuyées, pour avoir voulu,

comme nous, voir, du ſommet de l'Etna, le lever du ſoleil. Après avoir enduré des peines incroyables, qui pourtant étoient mêlées de beaucoup de plaiſir, nous arrivâmes, avant le crépuſcule, près des ruines d'un ancien bâtiment, appellé *il torre del' Philoſopho*, que quelques Auteurs ſuppoſent avoir été bâti par Empedocles, qui y fixa ſa demeure, pour étudier mieux la nature du Mont Etna. D'autres penſent que ce ſont les ruines d'un Temple de Vulcain, qui, comme chacun ſçait, avoit, dans cette montagne, ſon attelier, où il fabriquoit des foudres, des armures éclatantes, des filets pour attraper ſa femme, lorſqu'elle commettoit quelqu'infidélité. Nous nous repoſâmes pendant quelque temps, & nous bûmes un coup; ce qu'Empedocles & Vulcain auroient ſurement approuvé après une pareille marche, s'ils en avoient été les témoins.

Je trouvai que le mercure étoit tombé à vingt pouces ſix lignes: nous eûmes alors le temps de contempler en ſilence les ſu-

blimes objets de la Nature, & de payer à leur Auteur le tribut de notre admiration. Le ciel étoit parfaitement ſerein, & la voûte immenſe du firmament paroiſſoit dans toute ſa majeſté & ſa ſplendeur. Nous reconnûmes qu'elle faiſoit beaucoup plus d'impreſſion ſur nous, que quand nous étions moins élevés; & nous fûmes d'abord en peine d'en expliquer la cauſe, juſqu'à ce que nous vîmes, avec étonnement, que le nombre des étoiles paroiſſoit infiniment plus grand, & que la lumiere de chacune d'elles étoit plus brillante qu'à l'ordinaire. La blancheur de la Voie lactée reſſembloit à une flamme pure qui traverſoit les cieux; & nous pouvions découvrir, à *l'œil*, des groupes d'étoiles, qui étoient entiérement inviſibles dans des régions plus baſſes. Nous n'en apperçumes pas d'abord la raiſon, & nous ne fîmes pas attention que nous avions paſſé à travers dix ou douze mille pieds de vapeurs groſſieres, qui émouſſent & rendent confus tous les rayons de lumiere, avant qu'ils arrivent à la terre. Nous fûmes

étonnés de la vue claire & distincte dont nous jouissions, & nous nous écriâmes tous ensemble : Quelle situation merveilleuse pour un observatoire ! Si Empedocles avoit eu les yeux de Galilée, quelles découvertes n'auroit-il pas faites ! Nous regrettâmes que Jupiter ne fût pas visible ; car je crois réellement que nous aurions pu voir quelques-uns de ses Satellites, à l'œil simple, ou du moins à l'aide d'une petite lunette que j'avois dans ma poche. Nous observâmes sur la montagne, à une grande distance au-dessous de nous, une lumiere qui sembloit se mouvoir parmi les arbres ; mais je ne peux pas dire si c'étoit un feu follet, ou quelqu'autre chose. Nous remarquâmes aussi plusieurs de ces météores, qu'on appelle *étoiles tombantes*, qui paroissoient aussi élevées au-dessus de nous, que quand on les regarde de la plaine ; de sorte que probablement ces corps se meuvent dans des régions beaucoup plus éloignées que les bornes que quelques Philosophes ont déterminées pour notre atmosphere.

Après avoir contemplé, quelque temps ces objets ravissans, nous nous remîmes en marche, & nous arrivâmes bientôt au pied de la grande bouche. Elle est exactement d'une forme conique, s'élevant également de tous les côtés : elle n'est composée que de cendres & d'autres matieres brûlées, sorties de la bouche du volcan qui est au centre. Cette montagne conique est très-considérable, & sa circonférence n'est pas moins de dix milles. Nous fîmes ici une seconde halte, parce que la route qui nous restoit à faire étoit la plus fatigante. Le barometre avoit descendu à vingt pouces quatre lignes & demie. Cette montagne est extrêmement escarpée; & quoiqu'elle nous eût paru noire, elle étoit cependant couverte de neige, dont la surface, heureusement pour nous, étoit couverte d'une couche assez épaisse de cendres. Sans cela, nous n'aurions jamais pu gagner le sommet, parce que le froid perçant de l'atmosphere avoit par-tout glacé la neige, devenue luisante comme un miroir.

Quand nous eûmes grimpé, l'espace d'une heure, nous nous trouvâmes à un endroit où il n'y avoit pas de neige : il sortit fort à propos de la montagne une vapeur chaude, qui nous engagea de nouveau à faire halte. Le mercure étoit à dix-neuf pouces six lignes & demie. Le thermometre, à mon étonnement, étoit tombé trois degrés au-dessous du point de congélation ; & avant que nous *eussions* quitté le sommet de l'Etna, il descendit encore de deux degrés, c'est-à-dire, à vingt-sept pouces. Depuis cette station, il n'y avoit plus qu'environ trois cents verges jusqu'au sommet le plus élevé de la montagne, où nous parvînmes assez *à temps pour jouir* du coup-d'œil le plus merveilleux de la Nature.

La description que je vous en ferai, ne vous en donnera qu'une idée très-imparfaite ; l'imagination de l'homme n'a jamais pu se représenter une scène si brillante & si magnifique. Il n'y a pas, sur la surface du Globe, de lieu d'où on puisse contempler à la fois tant d'objets ravissans. Nous

étions placés sur un théâtre prodigieusement élevé, & toute la surface de notre hémisphere sembloit se réunir en un seul point, sans qu'il y eût aux environs aucune montagne sur laquelle les sens & l'imagination pussent se reposer. Nous revînmes avec peine de notre extase, & crûmes long-temps ne plus être sur la terre. Nous étions placés sur les bords d'un gouffre sans fond, aussi ancien que le monde, qui vomit souvent des torrens de feu, & lance des rochers enflammés, avec un bruit dont toute l'Isle retentit. L'immense étendue de la vue comprenoit les objets de la Nature, les plus variés & les plus enchanteurs : enfin, le soleil s'avançoit pour éclairer & embellir ce magique Tableau.

Imaginez que l'atmosphere s'enflammant peu à peu, & ne laissant entrevoir que par degrés le firmament & notre globe, la mer & la terre sont dans un état de confusion & d'obscurité, comme si elles sortoient du cahos primitif; la lumiere & les ténebres semblent encore être confondues,

jusqu'à ce que le jour s'approchant peu à peu, opere enfin leur séparation. Alors les étoiles s'éteignent, & les ombres disparoissent : les forêts, qui, tout à l'heure, ressembloient à des abîmes noirs & sans fond, ne réfléchissant aucun rayon de lumiere, y répandent la vie & la beauté. La scène s'étend, l'horizon s'élargit & se prolonge de tous côtés; & le soleil, comme *le grand* Créateur, paroît vers l'orient, & acheve de former ce merveilleux spectacle. Tout paroît enchantement, & nous sommes, pour ainsi dire, transportés aux Régions éthérées. Les sens, qui ne sont point accoutumés à de pareils objets, se trouvent *confondus* & troublés, & il leur faut quelque temps pour pouvoir les discerner. On voit le corps du soleil s'élever du fond de l'océan, & traîner à sa suite une immense étendue de terres & de mers. Les Isles de Lipari, de Panari, d'Alieudi, de Stromboho, de Volcano, dont les sommets sont couverts de fumée, semblent être sous nos pieds, & nous contemplons toute la Sicile

comme ſur une carte. Nous pouvons tracer le cours de chaque riviere à travers tous ſes détours, depuis ſa ſource juſqu'à ſon embouchure. La vue eſt ſans bornes de tous les côtés, & il n'y a rien qui l'interrompe; de ſorte qu'elle ſe perd par-tout dans l'immenſité. Je ſuis très-convaincu que, ſi nous ne découvrons pas les côtes d'Afrique, & même celles de toute la Grece, cela vient uniquement de l'imperfection de nos organes, puiſqu'elles ſont certainement au-deſſus de l'horizon. La circonférence de l'horizon, viſible au ſommet de l'Etna, ne peut pas être moins de deux milles. Les Habitans de Malthe, qui en ſont éloignés de près de deux cents milles, appèrçoivent toutes les éruptions de la ſeconde région, & il n'eſt pas rare qu'on découvre cette Iſle depuis le milieu de la montagne. Au ſommet de l'Etna, l'horizon doit donc s'étendre à une diſtance à peu près double, c'eſt-à-dire, à quatre cents milles; ce qui donne huit cents pour le diametre du cercle, & environ deux mille

quatre cents pour la circonférence : mais ce champ est trop vaste pour nos sens, qui ne sont pas destinés à saisir un si grand espace. Je lis cependant dans plusieurs Auteurs Siciliens, & sur-tout dans Massa, qu'on a souvent découvert, du sommet de l'Etna, la côte d'Afrique, ainsi que celle de Naples, & quelques-unes des Isles qui en dépendent. Ce fait est très-croyable, *quoique* nous ne puissions pas nous vanter de l'avoir confirmé par notre expérience. Si nous connoissions exactement la hauteur de la montagne, il seroit facile de calculer l'étendue de son horizon visible ; &, *réciproquement*, si son horizon visible *étoit déterminé*, il seroit aisé de dire quelle est l'élévation de l'Etna. La montagne elle-même, la Sicile & le grand nombre d'Isles qui l'environnent, sont, sans contredit, la partie la plus brillante du tableau. Tous ces objets, par une espece de magie d'optique, que j'ai peine à expliquer, semblent rapprochés, & placés autour de la base de l'Etna. La distance qui est entr'eux, paroît

être réduite à rien. Cet effet singulier vient peut-être de ce que les rayons de lumiere passent d'un milieu plus rare dans un plus dense ; car, par une loi très-connue en Physique, les objets, qui sont au fond du milieu dense, paroissent à un Observateur placé dans le milieu rare, au-dessus de leur véritable position, ainsi qu'on le remarque à l'égard d'une piece d'argent mise dans un vase qu'on remplit d'eau.

La région déserte, ou la zone glaciale de l'Etna, est le premier objet qui attire l'attention : elle est marquée par un cercle de neige & de glace, qui s'étend de tous côtés à la distance d'environ huit milles. Au centre de ce cercle, la grande bouche de la montagne éleve sa tête enflammée ; & des régions, où le chaud & le froid sont excessifs, semblent pour jamais réunies dans le même point. On nous assure que, sur le côté septentrional de la région de neige, il y a plusieurs petits lacs qui ne dégelent jamais, & qu'en plusieurs endroits la neige, mêlée avec les cendres &

les sels de la montagne, est entassée jusqu'à une hauteur prodigieuse. Je suis persuadé que la quantité de sel, contenue dans cette montagne, est une des plus grandes causes de la conservation de ces neiges. La région boisée suit immédiatement la zone déserte: elle forme un cercle ou une ceinture du plus beau vert, laquelle environne la montagne; & c'est surement un des cantons les plus délicieux de la terre; ce qui fait un contraste remarquable avec la région déserte. Elle n'est ni unie ni égale, comme la plus grande partie de la derniere; mais elle est agréablement diversifiée par un *nombre infini de* ces jolies collines, qui ont été créées par les diverses éruptions de l'Etna. Elles ont toutes acquis une fertilité étonnante, excepté quelques-unes, qui sont nouvelles, c'est-à-dire, qui ont pris naissance depuis cinq ou six siecles; car il en faut des centaines, pour les amener à leur plus haut degré de fécondité. Nous examinâmes les bouches de celles-ci, & nous entreprîmes, mais en vain, de les compter;

La circonférence de cette zone, ou du grand cercle, est de soixante-dix ou quatre-vingt milles ; elle avoisine les vignobles, les vergers & les champs qui composent la région fertile. Cette troisieme zone est beaucoup plus large que les autres, & elle s'étend de tous côtés jusqu'au pied de la montagne. Son contour, suivant Recupero, est de cent quatre-vingt-trois milles : elle est aussi couverte de plusieurs petites montagnes coniques & sphériques ; elle présente une variété surprenante de forme & de couleurs, & fait un contraste délicieux avec les deux autres régions. Elle est bornée au sud & au sud-est par la mer, & des autres côtés, par le Semete & l'Alcantara, qui l'environnent presqu'en entier. On apperçoit d'un coup-d'œil tout le cours de ces rivieres, & leurs agréables détours, à travers ces vallées fertiles, qu'on regarde comme les possessions de Cérès, & le lieu où fut enlevée Proserpine...

En jetant les yeux un peu plus avant, vous embrassez l'Isle entiere, & vous voyez

toutes ces Villes, rivieres & montagnes, tracées ſur la grande carte de la Nature, les Iſles adjacentes, toute la côte d'Italie, auſſi loin que peut s'étendre la vue. Au premier moment du lever du ſoleil, l'ombre de l'Etna s'étend à travers toute l'Iſle, & forme une large traînée, qu'on apperçoit ſur la mer & dans les airs. Cette traînée ſe raccourcit par degrés, & dans peu elle ſe termine au voiſinage de la montagne.

Nous eûmes alors le temps d'examiner une quatrieme région de l'Etna, très-différente des autres, & qui produit des impreſſions moins douces, mais qui, ſans doute, a donné naiſſance aux trois premieres. *Je* veux parler de la région du feu.

La bouche actuelle de cet immenſe volcan eſt un cercle d'environ trois milles & demi de circonférence; elle va en pente de chaque côté, & forme une excavation qui reſſemble à un vaſte amphithéâtre. Il ſort de pluſieurs endroits, des nuages d'une fumée ſulphureuſe, qui, étant beaucoup plus peſante que l'air environnant, au lieu

de s'élever, comme fait ordinairement la fumée, à l'instant où elle est portée hors de la bouche, roule, comme un torrent, vers le bas de la montagne, jusqu'à ce qu'elle arrive à la partie de l'atmosphere, qui est de la même gravité spécifique. Alors elle s'échappe horizontalement, & forme dans l'air une large traînée, suivant la direction du vent, qui, heureusement pour nous, la portoit du côté opposé à celui où nous étions. La bouche est si chaude, qu'il est très-dangereux, si même il n'est pas impossible d'y descendre. D'ailleurs, la fumée est très-incommode, & en plusieurs endroits, la surface est si molle, qu'on a vu des hommes s'enfoncer, & payer de la vie leur témérité. La grande bouche du volcan est près du centre du sommet: ce gouffre effrayant, si célebre dans tous les âges, a fait trembler toutes les Nations de tous les siecles, & a été regardé comme l'enfer par les Anciens & par les Modernes. L'inspiration des Poëtes & des Prêtres a également contribué à en faire l'objet de

notre terreur & de notre superstition. Nous l'examinâmes avec une espece de respect mêlé d'horreur, & nous ne fûmes pas surpris qu'on l'eût regardé comme le séjour des damnés. Quand on pense à l'immensité de sa profondeur, à l'étendue des antres & des cavernes, d'où sont sorties tant de laves, à la force que doit avoir le feu intérieur, pour élever ces laves à une si *énorme* hauteur, les soutenir en l'air, & les porter jusqu'au sommet de la bouche, avec toutes les circonstances terribles, qui accompagnent ces explosions; au bouillonnement de la matiere, aux secousses de la *montagne*, & aux rochers enflammés qu'*il* vomit, &c., il faut convenir que l'imagination, dans ses plus grandes terreurs, a peine à se former l'idée d'un enfer plus redoutable.

Ce fut avec un mêlange de plaisir & de peine, que nous quittâmes cette scène magnifique & horrible; mais le vent étoit devenu très-violent, les nuages commençoient à se rassembler autour de la mon-

tagne. Bientôt ils formerent, pour ainsi dire, un autre ciel au-dessous de nous, & nous espérions entendre le tonnerre, & voir la foudre s'allumer sous nos pieds. Ce spectacle n'est pas rare dans ces régions élevées, & j'en ai été témoin sur le sommet des Alpes; mais la force du vent ayant dissipé les nuages, nous fûmes trompés dans notre attente.

On m'avoit souvent parlé du grand bruit que produit un coup de fusil tiré sur la cime des hautes montagnes : j'en fis l'expérience, & nous avons reconnu, avec surprise, que le bruit, au lieu d'être plus fort, étoit presque réduit à rien. Il n'étoit pas égal à celui d'un petit pistolet de poche; nous dîmes qu'il ressembloit au bruit que fait un bâton avec lequel on frappe sur une porte. Effectivement, l'air étant plus léger, son action doit être moindre sur l'oreille; car, dans le vide, où il ne peut y avoir de communication, il n'y a point de bruit; & plus on approche du vide, plus l'impression doit diminuer. Si l'on a

remarqué que le son se renforçoit sur les hautes montagnes, on a sans doute fait l'expérience près de quelques rochers qui le répercutoient.

Lorsque nous arrivâmes au pied du cône, nous apperçûmes quelques rochers d'une grandeur incroyable, qui ont été lancés hors de la bouche. Le plus gros qu'ait vomi le Vésuve, est d'une forme sphérique, & a environ douze pieds de diametre : ceux-ci sont bien plus considérables, & proportionnés à la différence qui se trouve entre les deux volcans.

En examinant la tour du Philosophe, nous vîmes, avec surprise, que les ruines de cet *édifice* étoient restées, pendant tant de siecles, découvertes presqu'au sommet de l'Etna, tandis que des milliers d'endroits, qui en sont fort éloignés, ont été, en beaucoup moins de temps, enterrés à plusieurs reprises sous ses laves ; ce qui prouve que peu d'éruptions se sont élevées à cette hauteur.

Empedocles naquit à Agrigente, & l'on

croit qu'il mourut quatre cents ans avant l'Ere Chrétienne. Ce fut peut-être par vanité, plutôt que par philosophie, qu'il voulut habiter dans cette tour : on dit même que cette vanité le porta à des choses bien extraordinaires, afin de passer pour un Dieu, & de persuader aux hommes qu'il avoit été enlevé au Ciel. Quelques Auteurs assurent qu'il se jetta dans le grand gouffre de l'Etna, n'imaginant pas que sa mort pût jamais être découverte ; mais la perfide montagne revomit ses sandales, qui étoient de cuivre, & annonça au genre humain le sort du Philosophe, qui, par sa mort, ainsi que par sa vie, ne vouloit qu'en imposer, & faire croire à ses égaux qu'il étoit plus grand qu'eux.

Cependant, si la Philosophie existe sur la terre, elle devroit fixer ici sa demeure. La vue n'y est guere inférieure à celle dont on jouit au sommet de l'Etna, & l'ame y prend un degré de sérénité, dont peu de Sages pourroient se vanter. La Nature, parée de ses ornemens les plus magnifiques,

ſe développe à vos pieds ; & vous contemplez toutes les ſaiſons de l'année, tous les climats de la terre, & toute la variété de leurs productions, raſſemblée dans un même lieu. La penſée s'éleve en proportion de la grandeur & de la ſublimité des objets qui nous environnent ; & lorſque la Nature entiere excite l'admiration, quel eſprit peut reſter dans l'inaction ?

On a déjà obſervé, &, d'après mon expérience, j'aſſure que c'eſt avec vérité que l'eſprit agit avec plus de liberté ; que toutes les fonctions du corps & de l'ame ſe font beaucoup mieux ſur le ſommet des hautes montagnes, où l'air eſt pur & léger, & où le corps n'eſt pas comprimé par un poids immenſe de vapeurs groſſieres. Il ſemble que nous quittons les ſentimens bas & vulgaires, à meſure que nous nous élevons au-deſſus des habitations des hommes, & que l'ame, en approchant des Régions éthérées, ſe dépouille de ſes affections terreſtres, & contracte, d'avance, quelque choſe de leur inaltérable pureté. Placés ici

sous un ciel serein, & contemplant, avec une tranquillité continue, l'orage & la tempête se formant sous nos pieds, l'éclair jaillissant de nuages en nuages, & la foudre roulant sur la montagne, en menaçant d'exterminer les misérables Mortels; l'esprit considere avec mépris le choc & le désordre des passions humaines qu'il doit maîtriser. Cette situation suffit seule pour inspirer la Philosophie: Empedoclés avoit eu raison de la choisir.

Mais, hélas! combien sont vains tous nos raisonnemens! Au milieu de toutes ces réflexions, ma Philosophie s'est éclipsée, & je viens de retomber, en un instant, dans l'état des foibles Humains. J'ai été obligé d'avouer que la douleur étoit le plus grand des maux, & j'aurois donné le monde entier, pour être de retour à ces humbles demeures, que je regardois, un moment auparavant, avec tant de mépris. En courant sur la glace, mon pied a glissé, & je me suis fait une entorse si violente, qu'en peu de minutes, l'enflure & la douleur

m'ont mis dans l'impuissance de marcher. Les muscles de ma jambe étoient alors resserrés & engourdis : le thermometre étoit toujours au-dessous du point de congélation, & c'est pour cela, je pense, que la douleur a été si vive; car je suis resté long-temps étendu sur la place, avec une souffrance incroyable. Cependant il étoit impossible, dans ces régions élevées, d'avoir un cheval, ni aucune espece de voiture; & votre pauvre Philosophe a été obligé de sauter sur une jambe, & de faire ainsi plusieurs milles sur la neige, appuyé sur deux hommes. Les Paisans disent qu'il a laissé derriere lui la plus grande partie de sa Philosophie, à l'usage des Successeurs d'Empedocles. Quand j'eus enfin retrouvé ma mule, je fus très-content; mais lorsqu'ensuite j'arrivai sur notre lit de feuilles, dans la caverne des chevres, je me crus en Paradis; tant il est vrai que la diminution de la peine est un plaisir réel. Les douleurs que j'avois souffertes, m'avoient causé une sueur abondante, & de la fievre;

cependant je m'endormis dans un inſtant, &, une heure & demie après, je m'éveillai en parfaite ſanté. Mes Compagnons firent fondre de la neige pour faire du thé, que nous bûmes avec beaucoup de plaiſir, & nous en rendîmes graces à Dieu. Nous remarquâmes, avec un plaiſir mêlé de peines, le changement du climat, à meſure que nous deſcendions : des régions de l'hiver le plus rigoureux, nous parvînmes à celle du printemps le plus agréable. En entrant dans la forêt, nous trouvâmes d'abord que les arbres étoient auſſi nus qu'au mois de Décembre ; car l'on n'y voyoit pas une feuille : mais, après avoir deſcendu quelques milles, nous jouîmes du climat le plus tempéré & le plus ſain ; les arbres étoient en pleine verdure, & les champs, couverts de toutes les fleurs de l'été. Lorſqu'après être ſortis des bois, nous entrâmes dans la Zone torride, les chaleurs devinrent abſolument inſupportables, & nous en ſouffrîmes cruellement avant d'atteindre Catane. Chemin faiſant, je vis

plusieurs montagnes que j'avois envie d'examiner; mais mon entorse ne me le permit pas. L'une des plus remarquables est appellée *Montpeluse*, dont la lave a détruit une longueur de dix-huit milles du grand aqueduc de Catane : elle a encore laissé par-ci, par-là, quelques arcades, mais aucun morceau important.

Le mont *Victoria*, une des plus belles collines de toutes celles qu'a produites l'Etna, est tout près de cette montagne. Elle est assez considérable, parfaitement réguliere, & elle paroît couverte d'une verdure plus brillante que les autres. Plusieurs de ses arbres, que nous prîmes de loin pour des orangers & des citronniers, sembloient être en fleurs. On dit que c'est la lave de cette montagne, qui couvrit le Port d'Ulysse, à présent éloigné de trois ou quatre milles de la mer; mais je serois fort porté à croire qu'elle est beaucoup plus ancienne qu'Ulysse & que Troye. Nous arrivâmes à Catane à huit heures du soir; & comme les fatigues excessives

de notre expédition, & plus encore la chaleur violente de la journée, nous avoient accablés, nous nous mîmes au lit ſur le champ. Je crois n'avoir jamais éprouvé dans un jour autant de plaiſir & de peine.



VOYAGE A PARIS,

TRADUCTION LIBRE.

LETTRE A L'ÉDITEUR DE CE RECUEIL,

EN LUI ENVOYANT LA TRADUCTION SUIVANTE.

J'AI *l'honneur de vous envoyer*, MONSIEUR, *la Traduction libre d'une Epître récemment composée en* Latin, *à l'imitation du* Voyage d'Horace à Brindes. *Cette Piece agréable est de M.* CHARBUY, *ancien Professeur d'Eloquence au College d'Orléans, Littérateur modeste & laborieux, à qui nous devons d'excellens Livres élémentaires* (*), *& des Vers*

(*) Les principaux Ouvrages de M. CHARBUY sont : *Une très-bonne Traduction des Partitions*

*Latins, aussi bons qu'on puisse en faire dans nos temps modernes. Les seuls éloges que l'Auteur donne aux d'Alembert, aux Buffon & à M. de Bonnieres, son Éleve, & l'un des plus célebres Avocats de la Capitale, suffiroient pour rendre son Voyage intéressant, quand même il ne respireroit pas, comme il fait, l'amour des bons Modeles, & des principes qu'il avoit puisés à la meilleure des Ecoles, je veux dire à l'*Université de Paris.

Je réclame l'indulgence de mes Lecteurs pour ma Traduction, ou plutôt pour mon Imitation. Les beautés qui tiennent au style, & sur-tout au style épistolaire & familier, ne sont guere traduisibles en notre Langue; & cette difficulté me paroît redoubler, lorsque

Oratoires de Ciceron, enrichie de Notes. = *Un Abrégé Chronologique de l'Histoire des Juifs.* = *Un Poëme latin intitulé* Aurelia liberata, *en trois Chants, traduit par M.* DEMERÉ.

l'Auteur prend plusieurs tons dans son Ouvrage, & sçait passer, sans dissonnance,

Du grave au doux, du plaisant au sévere.

J'ai l'honneur d'être, &c.

BÉRENGER.

J'AVOIS juré de laisser là les Muses : mais que ne peut sur les cœurs l'amour de la Patrie ! Ce sentiment puissant me ramene aujourd'hui dans les sentiers que j'avois abandonnés. Je ne rougis pas, que dis-je, *je fais gloire de manquer à ma parole*.... & voilà les Poëtes.

O bon Horace, mon cher Maître ! sois-moi favorable : c'est toi, toi seul que j'invoque dans ce dernier Ouvrage.

Je partis d'Orléans ; & après avoir été cruellement cahoté dans la voiture publique, j'arrivai enfin dans la grande Ville. J'étois rendu de fatigue ; mais l'aspect des

murs qui m'avoient vu naître, répandit tout-à-coup dans mon cœur un charme adouciſſant. Déjà j'ai traverſé le Pont neuf; déjà j'ai ſalué avec tranſport le Bronze immortel

Du ſeul Roi, dont le Peuple ait gardé la mémoire.

Me voilà près de la pompeuſe Colonnade du Louvre : je cherche l'Hôtel où je dois deſcendre; je demande mon lit, mon cher lit ! Je m'y enfonce gaîment. . . . . Roulez, chars importuns, retentiſſez avec fracas dans le voiſinage; vous ne ſçauriez troubler mon ſommeil profond. . . . . . Je dors. J'étois ſi haraſſé, ſi *recru*, que j'aurois dormi debout : auſſi cette premiere nuit paſſa comme un éclair.

Que mon réveil fut agréable ! que je me ſentois gai, diſpos, refait, pour ainſi dire ! Je me leve; je ſors. Quel tumulte, grand Dieu ! quelle preſſe, quel pavé gras & gliſſant ! . . . . Allons doucement : auſſi fais-je; & quoique parti d'aſſez bon matin, je n'arrive que vers les dix heures, hale-

tant, & trempé de ſueur, *au haut de la docte Montagne.*

Je contemple, avec un plaiſir mêlé de regrets, le vaſte emplacement, & les travaux interrompus du magnifique Temple que la piété éleve à la Patrone de Paris. Je pénetre ſous ces riches portiques : j'admire cette forêt de colonnes, ces ſacrés parvis, & toutes ces beautés, dont Rome, dans ſes beaux jours, ſe fût enorgueillie.

A droite de ce grand Monument, un élégant édifice vient frapper mes regards charmés. C'eſt l'Ecole du Droit ; cette Ecole, jadis enſevelie dans des quartiers *obſcurs, lointains, inextricables.* A gauche, ce ſol vaſte & nu ſemble demander qu'on bâtiſſe enfin l'aſile des Enfans d'Eſculape. Suivons cette route ſpacieuſe, deſcendons vers les bords du fleuve qui baigne Paris. Une pente douce & tortueuſe m'a conduit au *Jardin du Roi.* Me trompez-vous, mes yeux ? ..... Je ne le reconnois plus : que d'embelliſſemens, que d'agrandiſſemens ! Quel air pur je reſpire en ces lieux ! Ah !

ſans doute ces plantes bienfaiſantes exhalent, avec un baume reſtaurant, des eſprits ſalutaires aux poumons fatigués des pauvres Vieillards ! C'eſt donc ici qu'habite l'Hiſtorien de tout ce qui reſpire ; le Pline moderne ; ce Grand Homme dont le génie pénetre tous les ſecrets de la Nature ! C'eſt dans ces riches dépôts qu'il a raſſemblé, avec des ſoins infinis, tout ce que l'Univers produit de rare & de merveilleux.

« Interprete éloquent de la Nature entiere,
» Buffon, d'une main ſûre, & d'une touche fiere,
» Dans ſes riches tableaux, la peint comme elle plaît,
» Et ſa ſagacité la ſurprend ſur le fait. »

Je quitte bientôt ce Jardin conſacré à l'utilité publique, & je vole vers le Royal Enclos qui réunit le ſite le plus beau, les promenades les plus délicieuſes, & l'enſemble le plus majeſtueux. Viens donc te peindre dans mes Vers, Parc célebre, planté par la docte main de *Lenôtre*. La Nature docile ſe plioit ſans efforts aux deſſins de ſon génie, & prenoit les formes les plus

heureuſes. Cédez, cédez la palme au Jardin que je chante, fameuſes Plantations de Lucullus, Boſquets rians de la moderne Auſonie; & vous, merveilleuſes Terraſſes, couvertes de verdure, que l'antique Babylone ſe vante d'avoir ſuſpendu dans les airs! Ici, Chef-d'œuvre immortel d'architecture, s'éleve le noble & pompeux Séjour de nos Rois, le plus beau Palais de l'Univers. Si je franchis le ſeuil des Thuileries, mes regards éblouis ſe promenent ſur des bordures de fleurs qui ſerpentent de tous côtés. Plus loin, s'élancent dans les airs, des ondes pures & brillantes, qui retombent en gerbes de criſtal dans de *larges baſſins*. Là, des groupes d'un marbre plus blanc que la neige, placés ſymétriquement, peuplent ce parterre immenſe: on voit la chaſte *Arie*, préſentant à *Pétus* un poignard qu'elle ſemble retirer tout fumant de ſon propre ſein. Vous diriez qu'elle profere encore ces immortelles paroles: *Crois-m'en, cher Pétus, cela ne fait point de mal; c'eſt la bleſſure que tu vas te*

faire, qui, seule, me cause une grande douleur. Vis-à-vis, sur un énorme piédestal, paroît le pieux Enée : il fuit Troye embrasée ; & portant son vieux Pere sur ses épaules, il conduit par la main son cher Ascagne, qui marche à ses côtés.

Entrons dans ce bois sombre, où jamais ne pénetrent les brûlans rayons du soleil. C'est ici que, pendant les ardeurs de l'été, chacun peut en liberté jouir du frais, de l'ombre, de la solitude & de la société. Ici, mollement étendu sur un tendre gazon, je passerai des heures délicieuses : j'y verrai, pendant les belles soirées des jours de fêtes, j'y verrai se rassembler des Citoyens de tout âge, de tout rang, de tout sexe. Cette foule innombrable, tantôt se promene, tantôt se place avec ordre sur de longues files de sieges mobiles. Par-tout volent les ris, par-tout vous entendez des conversations animées ; un doux tumulte, un murmure agréable retentit au loin dans les airs. On a banni de ces promenades, & la bruyante canaille, & la nation grossiere

des payſans, qui vous foule, & vous coudoye inſolemment, & dont les rauques clameurs reſſemblent au mugiſſement des vagues de la mer. On en bannit, avec un égal ſoin, la cohue étourdie des *bonnes* & des *Servantes maîtreſſes*, qui, dans ces heures de loiſir, affectent l'air & la parure des plus grandes Dames, dévoilent au grand jour le ſecret des maiſons, & s'inſtruiſent, *à qui mieux mieux*, dans l'art de duper leurs Maîtres crédules.

Ici reſpire l'urbanité Françoiſe dans toute ſa grace. Ici .... mais quelles ſtatues antiques ceignent ce nouveau baſſin ? Je reconnois le vainqueur de Cannes; il compte *les anneaux des* Chevaliers Romains immolés à cette ſanglante journée. Je reconnois plus loin ce Céſar, qui porta la gloire du nom Romain, & la terreur de ſes armes, juſqu'aux climats ſitués au-delà des routes du ſoleil.

Non loin de ces Héros deſtructeurs; (& toujours près du grand baſſin) paroît le Dieu coloſſal du Nil, du Nil, Pere

nourricier de l'Egypte, qu'il fertilise par ses périodiques débordemens. A l'opposite est la Loire, aussi en marbre de Paros : à ses côtés est placée l'Image du Loiret, Fleuve merveilleux, qui sort, en bouillonnant, des entrailles de la terre, porte des bateaux à sa source, & coule mollement à travers de verdoyantes prairies. »

Enfin, près de la porte qui termine ce nouvel *Eden*, deux hautes terrasses, où l'on monte insensiblement, s'avancent l'une vers l'autre en forme de croissant : deux Coursiers ailés s'élancent de ses bords ; ils respirent, ils volent.

Jettons un moment la vue sur cet étonnant assemblage de prodiges : asseyons-nous. Voilà l'airain qui doit transmettre à la Postérité les traits de *Louis-le-Bien-Aimé*. Je domine sur des Champs, ou plutôt sur des Jardins rivaux de l'Elisée. Ici,

Tout bosquet est un Temple, & tout marbre est un Dieu. *D.*

Je laisse aux Thompsons François, &

aux modernes Rapins, le ſoin de décrire tous les embelliſſemens de ces bords, ces Allées récemment plantées, ce Cours brillant, & rempli de chars dorés, ces Quais ſuperbes, & ces Montagnes coupées pour prolonger davantage l'aſpect des ſpectacles de l'Art & de la Nature : pour moi, fatigué de ma courſe, je reviens ſur mes pas; & longeant le Fleuve, je me repoſe au *Jardin de l'Infante.*

Ce Jardin n'eſt, ſi l'on veut, qu'une belle terraſſe : mais quelle heureuſe poſition! Deux Ponts fameux bornent ma vue. En face, Mazarin ouvre & déploie ſa circulaire enceinte. *Mazarin!* Au nom de ce Lycée, mon cœur treſſaille : ô douce illuſion! je crois rajeunir. C'eſt-là, c'eſt dans ces doctes murs que j'ai paſſé ma premiere jeuneſſe.

Hélas! nos plus beaux jours s'envolent les premiers!

C'eſt-là que des Maîtres habiles m'initierent dans les ſecrets de l'Eloquence & de la Philoſophie; c'eſt-là que j'ai appris les premiers

élémens des Langues sçavantes de l'Antiquité. Oh ! avec quel plaisir je me rappelle ces heureux jours de ma vie ! Non, mon Ami, jamais, jamais je n'ai goûté d'aussi fortunés momens que ceux où, tranquille spectateur du faste & du bruit de la Capitale, je me consacrois au culte des Muses !

J'occupois mon esprit de ces doux pensers, lorsqu'un de mes anciens Amis de College, le plus instruit des hommes, vint s'asseoir auprès de moi. Je vois, je reconnois le premier Géometre de l'Europe, un de nos plus rares Littérateurs, un Génie profond & penseur..... *D'Alembert* : un Livre est dans ses mains ; il lit, il médite. Je n'ose d'abord l'interrompre ; mais, enfin, emporté par mon cœur, & connoissant toute son ancienne amitié pour moi, je l'aborde, je me nomme. Lui, malgré les changemens que cinq lustres ont opérés sur moi, me reconnoît, m'embrasse. La conversation s'engage : peut-elle n'être pas intéressante avec un tel Philosophe ? Il veut sçavoir ce que j'ai fait, ce que je projette ;

ce que j'espere. Rien de ce qui me touche ne lui est étranger; il m'écoute avec amitié. — Vous sçavez sans doute, lui dis-je, quel Art je professois dans la Ville que j'habite? La Liberté m'a daigné sourire: aussi bien ces cheveux blanchis m'avertissoient de mettre un terme à mes travaux; Minerve commence à me retirer ses faveurs:

Je suis vaincu du Temps, je cede à ses outrages.
Malh.

— Ici, mon ancien Ami veut sçavoir la forme, la méthode de mon enseignement; si je suivois l'ancienne Pratique de l'Université, c'est-à-*dire*, si les Modeles *Grecs* & *Latins* avoient été constamment offerts par moi à mes Disciples; car, de nos jours, dit-il, ces admirables Ecrits ne sont guere feuilletés.

Cependant leurs divins Auteurs sont la seule source du bon goût, les seuls Types du vrai beau. C'est à l'imitation des Anciens, que tous les Grands Hommes ont dû leur immortalité: *Les Anciens sont une même*

chose avec la belle Nature. Oui certes, lui répondis-je ; oui j'ai constamment marché sur les traces de mes anciens Maîtres ; leur méthode, leur doctrine a été la mienne. Avec quels sentimens de joie & d'admiration je me rappelle cet ancien temps, ce temps où vous étiez l'honneur de ce *Lycée des Nations*, & où vos premiers succès présageoient déjà la gloire que vous deviez un jour acquérir. Alors des Maîtres vigilans, éveillés, dès l'aurore, au bruit d'une cloche fidelle, conduisoient eux-mêmes leurs jeunes Eleves en classe. Là, un Rhéteur vénérable par sa longue expérience, & *grave sans pédanterie*, nous expliquoit les majestueuses beautés de l'Orateur Romain, ou l'Eloquence foudroyante de Démosthene. Immobiles & attentifs, nous croyions entendre tonner ces fiers Républicains, tant ce Maître avoit l'art de faire passer dans nos ames le feu que la sienne puisoit dans leurs Chefs-d'œuvres. Cependant son illustre Collégue, chargé de la Poésie, nous faisoit sentir à son tour l'élé-

vation d'Homere, & la douceur d'Eurypide, autant que la pompe harmonieuse de Virgile, & les grâces naturelles d'Horace. Quel choix exquis, & quel heureux mélange de sujets sacrés & profanes ils fixoient pour matieres de nos compositions! Avec quel art ils aiguillonnoient notre émulation : aussi, plus diligente que l'aurore, la Jeunesse studieuse brûloit de se distinguer, & de répondre aux soins & aux espérances de ses Maîtres zélés. Alors elle ne connoissoit, ni cet amour effréné du jeu qui la possede aujourd'hui, ni les charmes de la molle & précoce volupté qui l'énerve, ni les attraits séducteurs de ces *Livres infames* & impies, qui la dépravent de si bonne heure. Que les temps sont changés! C'est en déplorant ainsi le sort d'une Jeunesse dégénérée, & ennemie de toute étude sérieuse, que je me séparai de mon ancien & très-cher Condisciple.
— Vous, mon complaisant Ami, daignez me suivre encore vers le centre de Paris; venez contempler, avec votre Poëte, ce

Temple antique, immenſe, qu'annoncent ſi majeſtueuſement ſes hautes Tours alongées dans les nues. C'eſt-là qu'un Clergé vénérable & nombreux implore, par d'efficaces prieres, la Mere d'un Dieu fait Homme: c'eſt-là que, nuit & jour, on prie, on loue, on adore l'Être Suprême. Que ce Sanctuaire eſt auguſte! quelle pompe dans les Cérémonies! Que ces voix graves & belles, que ces inſtrumens ſonores & religieux, font retentir ces Voûtes ſaintes d'un concert impoſant, & digne du Dieu qu'on y ſert! Vous ne verrez nulle part tant d'Adorateurs fideles, tant de recueillement, tant de vœux formés par la piété monter au Trône de l'Eternel.

Non loin de ces Parvis, habite un Avocat célebre (*), & que je ſuis glorieux d'avoir formé. Jadis l'honneur de notre Lycée, (d'Orléans) il eſt, par ſes talens, l'ornement du Temple de la Juſtice. Cueillez, Diſciple illuſtre & chéri, cueillez des moiſ-

(*) M. de Bonnieres, d'Orléans.

ſons de lauriers ! Je vois la Capitale entiere aſſiéger votre aſile, & vous déſirer pour défenſeur ! Quand vous parlez en public, avec quel plaiſir le Peuple & le Sénat prêtent l'oreille aux charmes de votre éloquence ! La foule eſt telle, que ces ſpacieuſes Salles ne peuvent la contenir. Avec quelle douceur, avec quelle grace vous ſçavez vous rendre maître des cœurs ! Quel art dans la diſpoſition de votre attaque ! quelle force, quand il s'agit de pourſuivre, de preſſer, de terraſſer un redoutable Adverſaire ! Il a beau, tour à tour, déployer l'artifice & l'audace, il eſt contraint de plier, & la victoire couronne alors votre front d'un civique laurier. Oh ! qu'ils ſont heureux les Pupilles, les Orphelins, les Veuves, dont les droits vous ſont confiés ! & comme votre humanité brille dans l'exercice de ces nobles & grandes fonctions !

Mais quittons la *Cité*, & regagnons encore une fois la *Montagne*. Traverſons le Pays ſçavant : je veux revoir encore cette fameuſe *Sorbonne*, ce grand Monument du

plus grand des Miniſtres. Le voilà donc ce Richelieu, grace au ciſeau de *Girardon*, ſes traits vivent reproduits ſur ce marbre immortel.

Après avoir admiré les divers Chefs-d'œuvres de la Sculpture que ce Temple renferme, &, ſur toute choſe, l'Image d'un Chriſt expirant ſur la Croix, je pars, je marche vers l'enclos des Chartreux,

Vieux Cloître, où, de Bruno, les Diſciples cachés
Renferment tous leurs vœux ſur le Ciel attachés:
Le bruit les environne, & leur ame eſt tranquille.

Je découvre de loin, non ſans la plus ſenſible joie, le berceau d'une Congrégation floriſſante (*), où j'ai coulé mes plus

(*) *L'Oratoire, Société* vraiment reſpectable, dit M. d'Alembert, qui, ſans intrigue, ſans ambition, aimant & cultivant les Lettres par le ſeul déſir d'être utile, s'eſt fait un nom diſtingué dans les Sciences ſacrées & profanes; qui, perſécutée quelquefois, & toujours peu favoriſée de ceux même dont elle auroit pu eſpérer l'appui, a fait, malgré ce fatal obſtacle, tout le bien qu'il lui a

belles années. C'eſt-là que de dignes Prêtres forment à la piété la plus tendre & la plus éclairée, les jeunes Diſciples des Beaux-Arts & de la Science Eccléſiaſtique. Mon cœur reconnoiſſant n'oubliera jamais les excellens principes de Religion qu'il a reçus dans cette Maiſon ſainte, pendant l'année que j'ai eu le bonheur d'y vivre.

Invité par l'ombre des berceaux qui couronnent les nouveaux Boulevards, j'entre ſous ces vertes Allées prolongées vers la Seine. J'avance lentement vers le couchant: je parviens, enfin, au plus ſomptueux, comme au plus utile des Edifices; à cet Hôtel, dont la Renommée a publié partout le nom, la gloire & la magnificence. C'eſt dans ces lieux que LOUIS eſt véritablement Grand, parce qu'il y déploye à

été permis de faire, & n'a jamais nui à perſonne, pas même à ſes ennemis; enfin, qui a ſçu dans tous les temps, ce qui la rend encore plus chere aux *Sages*, pratiquer la Religion ſans petiteſſes, & la prêcher ſans fanatiſme.

(*Éloge de Maſſillon.*)

la fois sa religion & son humanité. Devenu, pour ainsi dire, la Providence visible des Guerriers vieillis à son service, il a bâti une Retraite aux braves Vétérans qui, mutilés & courbés sous le poids des ans, étoient forcés de quitter les armées. C'est-là que, sans craindre l'indigence, ces Défenseurs de la Patrie jouissent d'un honorable repos. La France ne voit plus de malheureux Soldats, couverts de cicatrices pour tout fruit de leur courage, se traîner dans les Villes, mendier d'éternels refus, & forcés trop souvent de suivre les affreux conseils de la misere & de la faim. Loin des travaux, libres de tous soins, ils coulent le reste de leurs jours paisibles dans de longs & tranquilles loisirs. Quoique ces lieux offrent par-tout l'image effrayante des camps, quoiqu'on y observe la plus exacte discipline, & que, jour & nuit, une garde assidue veille à ses barrieres, le Guerrier n'a, dans ce Séjour, d'autres ennemis à combattre que les passions de son cœur; combats bien plus glorieux au

vainqueur, que ceux qui dévaſtent la terre, & l'abreuvent de ſang humain.

D'autres vanteront les miracles prodigués dans cette ſuperbe Egliſe; ils décriront poétiquement les ſuperbes décorations de ſon Dôme prodigieux; ils repréſenteront, dans leurs Vers, la gloire céleſte que l'Artiſte a ſçu retracer, ſous ces voûtes, d'une main hardie & preſque divine. Ils feront admirer les riches Chapelles des quatre Peres de l'Egliſe, & la curieuſe variété des Marbres & des Peintures qui les décorent. J'admire, moi, un ſpectacle plus auguſte & plus grand: je m'arrête, avec édification, à ces Guerriers qui, naguère, ne reſpiroient dans les batailles que le ſang & le carnage: ils ſont (le front contre le pavé du Temple, & frappant leur poitrine) humiliés devant la main du Dieu qu'ils ont offenſés. Intrépides, ils couroient jadis au-devant du trépas, ils affrontoient le fer & la flamme: ici, tremblans & religieux, je les vois, en proie à de ſaintes terreurs, s'efforcer de fléchir,

par de ferventes prieres, le courroux du Souverain Juge. L'image de leurs crimes paſſés eſt ſans ceſſe préſente à leur ſouvenir; & ne pouvant offrir en expiation les prémices d'une vie pure, ils ſe réuniſſent tous pour conjurer le Dieu clément & miſéricordieux, d'accepter au moins le repentir ſincere de leurs derniers jours. Leur douleur profonde, leurs ſanglots, leurs pleurs aſſidus font au Ciel une douce violence, & forcent l'Être Suprême à quitter ſa foudre vengereſſe.

Je ne vous paſſerai point ſous ſilence, Lieux conſacrés, depuis tant de ſiecles, par la Religion de nos Peres, & qui conſervez en dépôt les puiſſantes Reliques de l'Apôtre des Gaules! C'eſt devant les Autels de ce Temple, que nos anciens Rois, prêts à partir pour des guerres juſtes & néceſſaires, venoient s'abaiſſer profondément. Là, dépoſant leur Couronne ſur la cendre, ils offroient leurs vœux au Dieu terrible des batailles: ils tiroient de ce Tréſor la formidable Oriflamme, don l'éclat

l'éclat apperçu répandoit la terreur & la mort ſur les cohortes ennemies. Ainſi la préſence de l'Arche du Seigneur rendoit par-tout les Hébreux victorieux : ainſi l'Etendard de la Croix fit triompher Con-*ſtantin* des plus valeureuſes Phalanges.

— Ici repoſent, protégés par les mérites des Martyrs, les plus célebres de nos Rois : là giſſent, abattus par la mort, & ce Charles, dont une Vierge guerriere affermit la Couronne, & rétablit la puiſſance, & ce Henri, l'amour des François, ce bon Roi, ſi digne d'un meilleur ſort, mais qu'un monſtre exécrable, un monſtre vomi par le Tartare, ravit à ſon Peuple *déſolé*. . . .

Vous dormez auſſi ſous ces Voûtes funebres, vous, Grand Louis, dont le Regne, à jamais mémorable, couvrit la France de tous les lauriers ! long-temps votre ſuperbe courage donna des loix à vos ennemis *ſubjugués* & frémiſſans : aujourd'hui votre nom brille parmi les Rois de ma Nation, comme l'aſtre des nuits au milieu des feux

qui l'environnent. Nous avons aussi vu descendre, dans la nuit de ces Tombes redoutées, le plus clément, le plus aimé des Rois : échappé d'abord au fer parricide d'un détestable assassin, il subit enfin la commune Loi.....

Muse ! c'est assez voyager pour aujourd'hui ; détele ton Pégase, repose-toi : demain, nous poursuivrons notre route vers le Palais qu'habite le Monarque qui nous gouverne. Je dirai les Vertus de ce jeune Héros qui, dès les premiers jours de son Regne, concilia ce qui paroissoit incompatible depuis long-temps ; les prérogatives du Prince, & les droits de la liberté. Sa sagesse a sçu rendre au Peuple sa confiance, aux Loix, leur majesté, aux mœurs, l'hommage le moins équivoque, celui de l'exemple. Nous l'avons vu appuyer sa jeunesse sur l'expérience des Sages, venger un Peuple opprimé, & lui faire prendre son rang parmi les Nations ; nous l'avons vu rappeller la liberté sur toutes les mers, & exécuter les plus vastes projets, indépendamment du

ſort des batailles. Oh ! ſi ma voix peut y ſuffire, je chanterai auſſi vos Vertus, Princeſſe, qui fûtes l'eſpoir de la Nation, dont vous êtes aujourd'hui la gloire & l'ornement ! Epouſe adorée d'un Souverain ſenſible & bon, vous êtes encore la plus heureuſe des Meres. Nos eſperances ſe réaliſent toutes : un Fils, accordé par le Ciel, commence à vous ſourire. ! Puiſſe, puiſſe renaître un *Fénélon* qui, veillant avec lui ſur les marches du Trône, lui inſpire vos qualités bienfaiſantes, & le rende digne de ſes hautes deſtinées, & du Pere qui fait notre bonheur !



PRÉCIS HISTORIQUE SUR LE PRINCE MENSICOFF, *FAVORI DU CZAR PIERRE Ier.*

L'ÉLÉVATION de Menzicoff ne fut pas un de ces jeux de la fortune, ſi communs dans les Monarchies depuis long-temps puiſſantes & corrompues, où des hommes ſans mérite parviennent à de grandes places par de petites intrigues, s'y maintiennent à force d'en être indignes, ou ne ſont remplacés que par des Concurrens d'une médiocrité encore plus reconnue & plus raſſurante, & portent dans la retraite des richeſſes & de l'ennui, le regret de ce qu'ils ont été, & non pas le remords de ce qu'ils ont fait. Si les talens de Courtiſan

ſont de puiſſans reſſorts dans ces ſortes de Cours, ſoit parce que l'intérêt général eſt d'écarter toute ſupériorité, ſoit parce que les beſoins de l'Etat ſont étrangers au Maître, il n'en eſt pas de même à cette époque où un Grand Homme, ſur le Trône, veut tirer de la barbarie un peuple encore groſſier & inculte : il n'appelle alors auprès de lui que ceux qui ont aſſez de force pour mettre la main à ſon ouvrage ; & celui qui fut vingt ans le principal Miniſtre du Czar Pierre, n'étoit ſurement pas un homme médiocre.

Si le haſard le plaça, dès ſon enfance, auprès du Monarque, il ne put devoir qu'à ſon mérite le haut degré de faveur & de puiſſance où il parvint. Il rendit d'importans ſervices, & commit des fautes graves : il fut récompenſé des uns, & puni des autres; mais, après avoir abuſé de la proſpérité, il ſçut porter le poids de la diſgrace : il n'y montra ni altération ni foibleſſe. ſon repentir vrai fut d'un homme qui ſçavoit ſe juger, & fit voir qu'il n'avoit

pas été au-dessous de sa fortune, puisqu'il étoit au-dessus du malheur.

On s'est plu à répéter qu'il étoit le fils d'un Pâtissier, par une suite de cette inclination que nous avons à donner de foibles commencemens à la grandeur, pour la rendre plus étonnante. Mais il paroît qu'en Russie même on n'a pas des notions bien constatées sur son origine; d'où l'on peut conclure, ce me semble, qu'elle étoit au moins fort obscure. Il étoit lui-même trop vain pour faire connoître son extraction, quoique peut-être il y eût eu une sorte d'orgueil mieux entendu à ne pas dissimuler d'où il étoit parti pour arriver si haut. Voici ce qu'on a recueilli de plus certain sur les commencemens de sa fortune. Soit qu'il fût le fils d'un domestique de la Maison Impériale, comme quelques-uns l'ont dit, soit qu'il fût soldat, selon d'autres traditions; quoi qu'il en soit, il est sûr qu'il avoit trouvé le moyen de se faire connoître de bonne heure au Czar Pierre I, puisque ce Prince le fit entrer dans une

Compagnie qu'il formoit alors sur le modele des Troupes Européennes, & qui devint dans la suite le premier Régiment des Gardes, nommé Préobrazinski. Le Fort étoit Capitaine de cette Troupe ; le Czar y étoit Tambour : Alexandre, (c'étoit le nom de baptême de Menzicoff, & il est assez d'usage en Russie d'appeller les personnes par leur nom de baptême) y fut d'abord enrôlé comme soldat. On appelloit les jeunes gens qui composoient ce Corps, les *Poteschni*, les *Divertisseurs*, parce qu'ils formoient la société intime du Czar, alors très-jeune, & contribuoient à ses amusemens. On prétend qu'un de leurs jeux ordinaires étoit d'imiter les cris des Marchands qui débitent dans les rues ; que chacun avoit son métier, & que celui de Menzicoff étoit la pâtisserie ; ce qui peut avoir donné lieu à cette tradition répandue, qu'il étoit garçon pâtissier. On peut observer que ce divertissement n'étoit pas fort noble, ni de fort bon goût ; mais les jeux des Princes ne sont pas toujours dignes de leur rang.

L'éducation d'Alexandre avoit été fort négligée. On assure qu'il ne sçut même jamais lire. Il n'en faudroit peut-être rien inférer pour la bassesse de sa naissance. Il n'étoit pas rare, avant le Regne de Pierre, que de grands Seigneurs Russes n'en sçussent pas davantage. Il y a loin de là, sans doute, aux Lettres de Catherine à M. de Voltaire, & à *l'Epître à Ninon*. L'intervalle étoit immense, & le chemin a été court. C'est, contre ceux qui désesperent trop tôt de l'avenir, une preuve de ce que peut faire une Nation, quand le Maître a fait le premier pas.

Au défaut d'instruction, Alexandre avoit de l'esprit naturel, de l'agrément, de la vivacité, & cette sorte de liberté confiante, qui pouvoit plaire à un Prince de l'âge & du caractere du Czar. Fixé près de lui, il ne le quittoit plus, soit au Krémelin, Palais Impérial de Moskhow, soit à Préobrazinski, lieu de plaisance où Pierre exerçoit la Troupe naissante qui depuis porta ce nom. Il s'établit dès-lors, entre le Sou-

verain & le sujet, une espece d'intimité, qui fut le principe de cet attachement durable, ou plutôt de ce penchant marqué, qui, dans la suite, arrêta plus d'une fois la justice & la colere également terribles de l'Empereur. Ces liens, formés dans l'enfance, quand ils sont l'effet d'un attrait réciproque, prennent un pouvoir qui s'affoiblit difficilement, & l'on ne se résout guere à détruire l'ouvrage que l'on a commencé de si bonne heure.

Après s'être amusé des saillies de son jeune favori, le Czar, à mesure que sa raison & ses lumieres croissoient avec son âge, goûtoit de plus en plus celles d'Alexandre; il *lui* communiquoit toutes les idées qui l'occupoient déjà. On assure même qu'il le menoit avec lui au Conseil, & que ceux des Courtisans qui remarquerent ce commencement de faveur, ne pouvant craindre un enfant, songerent plutôt à profiter de l'accès facile qu'il avoit auprès du Maître, qu'à détruire un crédit qui ne leur étoit pas encore suspect. Ce crédit s'accrut plus

que jamais, par un ſervice important qu'Alexandre, quelques années après, eut occaſion de rendre au Czar. Le haſard lui fit découvrir une de ces conſpirations auxquelles ce Prince fut plus d'une fois en butte. On ſçait à combien de dangers & d'orages ſa premiere jeuneſſe fut expoſée, ſous la tutelle de la Princeſſe Sophie, ſa Sœur; qui aſpiroit au Trône, & fomentoit l'eſprit de révolte & de ſédition dans la milice inſolente & barbare des Strélitz. Ce fut dans un de ces ſoulevemens que le Czar vit maſſacrer ſon oncle maternel Nariskin, & courut lui-même riſque de la vie. Enfin, le projet fut formé de l'aſſaſſiner dans le Krémelin, & de mettre ſur le Trône la Princeſſe Sophie. L'exécution devoit être confiée aux principaux Officiers des Strélitz, & à quelques Knéz, ennemis du Czar & de la maiſon des Romanow.

Alexandre fut aſſez heureux pour recueillir les premiers indices de cet affreux complot. Il en avertit le Czar, qui avoit alors dix-ſept ans, & qui prit des meſures

pour faire arrêter les conjurés, qui périrent dans les supplices. Alexandre eut ainsi le bonheur de justifier d'avance, par un service signalé, les bienfaits dont son Maître le combla dans la suite.

Cependant Pierre, en élevant sa Créature, conserva toujours, du moins dans les emplois militaires qu'il lui conféra, cette gradation dont il s'étoit fait une regle, & à laquelle il se soumit lui-même. Il le fit d'abord Lieutenant dans la Compagnie des Bombardiers du Régiment des Gardes Préobrazinski; & Pierre occupoit dans cette même Compagnie un grade qui le subordonnoit à son Favori. C'est un trait unique dans l'Histoire, qu'un Monarque ait eu assez de force d'esprit pour concevoir que l'émulation étant le ressort le plus puissant de tous pour mouvoir les hommes, il donneroit à ce ressort une impulsion irrésistible, si lui-même paroissoit faire plus de cas d'un commandement où il seroit parvenu par ses actions & son mérite, que du Trône qu'il ne devoit qu'au hasard de

sa naissance. Il acquéroit ainsi le droit de ne rien accorder qu'aux talens & aux services. Ce fut-là le plus grand secret de sa politique, de persuader à ses Sujets qu'on pouvoit arriver à tout, en se rendant utile ; qu'il n'y avoit point de condition si *basse*, qui ne pût conduire aux grandes places, si l'on s'en rendoit digne ; point de rang si *élevé*, qui pût dérober au châtiment celui qui l'auroit mérité. La reconnoissance pouvoit seule désarmer sa justice ; car il n'oublioit jamais ce qu'on avoit fait pour lui ; & si l'on demande comment il a fait de si grandes choses, on pourroit répondre : c'est qu'il connut la science des Rois, celle de punir & de récompenser.

Pendant que Charles XII s'enivroit de la gloire vaine & passagere de donner à Stanislas les Etats d'Auguste, Pierre augmentoit les siens par des conquêtes solides & durables. Il réunissoit à sa Couronne les plus belles Provinces du Golfe de Finlande, la Livonie, la Carélie, l'Estonie, l'Ingrie. La place la plus importante de cette

derniere étoit Notebourg, qu'il nomma depuis Shluſſelbourg, parce qu'elle eſt la clef de l'Ingrie & de la Finlande. Alexandre s'étoit diſtingué au ſiege de cette Ville : le Czar lui en donna le gouvernement, & bientôt après celui de toute la Province, à titre de Principauté, avec le rang de Major-Général, & le Cordon bleu de S. André, qu'il eut après la réduction de la Fortereſſe de Kantzy. Il porta depuis le nom de Knéz, ou de Prince Menzicoff, parce qu'en Ruſſie les titres honorifiques & ſeigneuriaux, quoiqu'héréditaires, ſont affectés à la perſonne, & non pas à la terre.

Menzicoff avoit déjà déployé des talens militaires, qui n'étoient pas au-deſſous de ces récompenſes. Chargé d'un commandement particulier, il avoit battu pluſieurs Corps Suédois, dans un temps où les Troupes de Charles XII paſſoient encore pour invincibles ; & quand le Czar vit à Tichokain le Roi Auguſte, alors fugitif & dépouillé de la Couronne de Pologne, il

dut à Menzicoff le plaisir qu'il eut de présenter à son Allié malheureux des drapeaux enlevés sur leur ennemi commun, & le premier gage de la promesse qu'il fit à ce Prince de le rétablir & de le venger. Ce n'étoit pas seulement dans la guerre que Menzicoff servoit son Maître; il avoit acquis des connoissances en plus d'un genre, qui le mettoient à portée de seconder les desseins de Pierre, occupé d'embellir & de fortifier ses Etats, en même temps qu'il combattoit ses ennemis. Déjà s'élevoit Pétersbourg, objet de l'ambition particuliere du Czar, & son ouvrage de prédilection. Maître des Provinces qui bordent la Baltique, il vouloit porter le siege de son Empire au milieu de ses nouvelles conquêtes, & le rapprocher du reste de l'Europe, dont l'éloignoient ses vastes possessions, reculées au Nord & à l'Orient. Les travaux de ce grand monument, placé à l'embouchure de la Néva, & qui devoit porter le nom de son Fondateur, avoient été confiés aux soins de Menzicoff, dans l'absence du Czar;

que d'autres entrepriſes appelloient ailleurs. Ce fut encore Menzicoff qui bâtit, ſur le modele en bois, ordonné par Pierre lui-même, le Fort de Cronflot, ſur le bord de la Baltique, fondé dans la mer, & fait pour ſervir de boulevard à la ville naiſſante de Pétersbourg.

Sa faveur croiſſoit de jour en jour; mais elle croiſſoit avec ſa gloire. La fortune, qui ſembloit lui ménager toutes les occaſions brillantes, avoit amené près de lui le Roi Auguſte, en Poſnanie, où Menzicoff commandoit les Troupes du Czar. Auguſte, détrôné, étoit réduit alors à la double humiliation de n'avoir plus pour aſile que le camp des Ruſſes, dans le temps même qu'il traitoit ſecrétement de ſon abdition avec Charles XII. Menzicoff, qui ne ſçavoit rien de cette négociation, avoit en tête le Général Suédois Mandlerfeld: il lui livra bataille auprès de Kalish, le 19 Octobre 1706, ſans que le Roi Auguſte oſât s'y oppoſer. Il la gagna complettement, tua aux ennemis quatre mille hommes;

& fit deux mille six cents prisonniers. Cette victoire ne changea rien au Traité d'Auguste avec Charles, dont l'ascendant dominoit encore en Pologne; mais Menzicoff n'en eut pas moins l'honneur d'avoir défait les Suédois en bataille rangée, honneur dont les Russes n'avoient encore joui qu'une fois depuis le commencement de la guerre, sous les ordres du Général Sherémetof, que Pierre, pour prix de cet exploit, avoit fait entrer en triomphe à Moscow.

Le Czar étoit alors trop occupé à repousser Charles XII, qui s'avançoit vers la Russie, pour envoyer le Prince Menzicoff triompher à Moscow, à trois cents lieues du théâtre de la guerre. Il avoit trop besoin de ses services, pour perdre des momens précieux, lui qui n'en perdit jamais. Au lieu d'un appareil triomphal, il lui offroit la plus noble de toutes les récompenses, l'occasion d'acquérir encore de la gloire. Menzicoff eut celle de se mesurer avec Charles lui-même, entre le

Boristhene & la Desna, aux frontieres de dė l'Ukraine, où l'Ethman des Cosaques de ces contrées, Mazeppa, qui trahissoit le Czar, devoit joindre le Roi de Suede. A la tête de la Cavalerie Russe, Menzicoff fondit sur l'avant-garde Suédoise, la mit en désordre, & Charles lui-même courut risque de la vie. Il ne repoussa les Russes qu'avec une extrême difficulté; & s'avançant toujours dans l'Ukraine, il attendoit d'un côté Mazeppa, & de l'autre le Général Levenhaupt, qui lui amenoit un corps d'armée considérable, & des munitions. Le Czar, à qui Menzicoff venoit de se réunir, marcha au-devant de Levenhaupt, l'un des plus habiles Généraux de Charles XII. On combattit auprès de Lesnau, lieu que cet événement a rendu célebre. Le nombre des combattans étoit à peu près égal de chaque côté, & n'excédoit pas vingt mille hommes. Le succès étoit de la plus grande importance. Si Levenhaupt, vainqueur, pénétroit jusqu'au Roi de Suede, il doubloit les forces & les ressources d'un ennemi

déjà si redoutable ; au contraire, s'il étoit battu, la situation de Charles, au milieu d'un pays ennemi, devenoit plus pénible & plus périlleuse. Les efforts de part & d'autre furent proportionnés à un si grand intérêt. On peut juger de l'acharnement des deux partis, puisque l'on combattit pendant trois jours, & que Levenhaupt perdit la moitié de ses soldats, dix-sept canons, quarante-quatre drapeaux, tout le convoi qu'il amenoit à son Roi, & eut bien de la peine à le joindre avec la moitié de son armée vaincue. Le Knéz de Gallitzin, qui commandoit à cette bataille, en eut la principale gloire. Il ne restoit plus à Charles d'autre espérance que le Cosaque Mazeppa : celui-ci arriva enfin, mais dans un état à peu près aussi déplorable que Levenhaupt : il n'amenoit que deux Régimens ; tout le reste de ses Troupes, détestant sa trahison, l'avoit abandonné. Cependant il pouvoit encore procurer au Roi de Suede un secours très-considérable, & que les circonstances ren-

doient presque décisif. Il étoit maître de Bathurin, place forte de l'Ukraine, abondamment pourvue de toutes sortes de munitions. L'Ethman y avoit renfermé ses trésors. Charles, qui avoit tout d'un coup tourné de ce côté, alloit y renforcer son armée de tout ce qui lui manquoit, & s'ouvrir de là le chemin de Moscow. Ce fut-là que Menzicoff rendit à son Maître un service plus essentiel que tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors, & auquel même le Czar se crut redevable de son salut & de sa Couronne. On étoit à cent lieues de Bathurin. Pierre, qui suivoit la marche de son ennemi dans l'Ukraine, ne pouvoit ni le devancer, ni le perdre de vue. L'activité intrépide de Menzicoff sauva le Czar de ce danger. Il y avoit quelques Régimens Russes dispersés dans les environs de Bathurin : il se détache de l'armée Impériale avec peu de suite, prend une route détournée, & dont les passages n'étoient pas même connus des Suédois, fait une diligence incroyable, vient à bout de rassembler

tout ce qu'il trouve de Troupes Russes dans leurs différens quartiers, fait monter l'Infanterie à cheval, fait traîner des canons en poste, donne l'assaut en arrivant, & monte, l'épée à la main, sur les remparts de Bathurin, les emporte, saccage la Ville & la met en cendres. Armes, vivres, munitions, trésors, tout fut enlevé; & Charles, obligé d'aller assiéger Pultava, trouva devant cette Place l'écueil où devoit échouer cette fortune étonnante & rapide, qui, semblable en tout à un orage, en eut les effets terribles, & n'eut pas plus de durée.

Menzicoff, qui avoit contribué à la victoire de Lesnau, eut la gloire de préparer encore, & d'achever celle de Pultava. Il commanda l'armée Russe pendant deux mois, en l'absence du Czar : le jour de la bataille, il fit mettre les armes bas à un corps de six mille hommes qui avoit été coupé de l'Armée Suédoise; enfin, ce fut lui qui poursuivit, jusqu'à Pérévolotsna, le Général Levenhaupt, le força de capituler, & de se rendre prisonnier de guerre avec

quatorze mille hommes, dernier reſte de cette armée de Charles XII, réputée juſqu'alors invincible, qui avoit fait trembler la Saxe, la Pologne & la Ruſſie, & porté la terreur des portes de Leipſik aux remparts de Pultava.

Il n'y avoit point de récompenſes trop grandes pour tant de ſervices : elles lui furent prodiguées. Il eut le rang de Maréchal, la place de premier Sénateur, qui eſt la plus éminente dans l'adminiſtration : il fut à la tête de toutes les affaires, & décoré des premiers Ordres de la Ruſſie. Son crédit, ſa puiſſance, ſes richeſſes furent ſans bornes. L'Empereur, qui mettoit ſa magnificence à enrichir un Favori de ce mérite, lui donna des poſſeſſions immenſes. Il en avoit dans toutes les Provinces, & pouvoit, à ce qu'on aſſure, voyager depuis Riga en Livonie, juſqu'à Derbent, aux frontieres de la Perſe, en couchant toujours dans ſes terres. Il comptoit, parmi ſes vaſſaux cent cinquante mille familles. Enfin, quand le Czar partit pour ſa mal-

heureuſe campagne du Pruth, & lorſqu'enſuite il voyagea en Europe pour la ſeconde fois, il laiſſa le Prince Menzicoff Régent de l'Empire, avec un pouvoir abſolu.

Il en abuſa; car, au tableau de ſes belles actions, doit ſuccéder celui de ſes fautes. Il eut, comme tant d'autres, le malheur de déshonorer la fortune qu'il avoit d'abord méritée; tant il eſt plus difficile, en tout genre, de ſoutenir une grande élévation, que d'y parvenir! Il connoiſſoit les hommes, & ſçavoit les employer; mais il n'employoit que ſes Créatures, & ne pardonnoit qu'au mérite qui ſe mettoit dans ſa protection. Son orgueil tyrannique vouloit écraſer tous ceux qui ne rampoient pas devant lui; & un jour il traita de rebelle, & menaça de la roue un Sénateur qui avoit oſé être d'un autre avis que le ſien. Inſatiable de tréſors, il augmentoit, par des concuſſions & des rapines, ceux qu'il avoit reçus de la libéralité de l'Empereur. Les plaintes éclaterent contre lui de toute part, & le Czar, à ſon retour du Pruth, créa

une Chambre de Juſtice, pour connoître des malverſations commiſes pendant ſon abſence. On produiſit, contre Menzicoff, des ordres ſignés de ſa main, qui prouvoient ſes brigandages & ſes injuſtices. On prétend qu'il ne ſe défendit qu'en alléguant ſon ignorance, & la facilité que l'on avoit eue à le ſurprendre, en lui préſentant des papiers qu'il ne pouvoit pas lire. Il rejeta tout ſur l'infidélité de ſes Commis. Ce fait paſſe pour conſtant ; mais cette excuſe étoit-elle de bonne foi ? Etoit-il probable que depuis qu'il gouvernoit, il n'eût pas appris à lire ? Les Mémoires d'où ces particularités ſont tirées, lui reprochent en même temps l'affectation de paroître ſouvent avec des papiers à la main, qu'il avoit l'air de parcourir : il avoit donc ſenti le beſoin d'être inſtruit, puiſqu'il avoit la vanité de le paroître. Quoi qu'il en ſoit, il échappa aux accuſations, &, ce qui arrive toujours, il devint plus puiſſant que jamais, par les efforts inutiles qu'on avoit faits pour le perdre. Le bruit de ſa faveur,

répandu depuis long-temps en Europe, le fit rechercher de tous les Princes étrangers. Les Rois de Danemarck, de Pruſſe & de Pologne, lui envoyerent leurs Ordres; & connoiſſant ſa cupidité, y joignirent des penſions conſidérables. L'Empereur le créa Prince de l'Empire, & lui donna le Duché de Coſſel, en Siléſie. Tous les Princes d'Allemagne, qui avoient quelque choſe à craindre ou à eſpérer du Czar, devinrent les Courtiſans de ſon Favori: ils le combloient de toute ſorte de préſens; & malgré la ſévérité de l'étiquette Allemande, ils le traiterent d'Alteſſe. En un mot, jamais Particulier ne jouit de tant d'honneurs & d'une ſi grande fortune.

Courtiſé par tant de Souverains, & régnant, pour ainſi dire, avec ſon Maître, il ſe regarda comme déſormais ſupérieur à toutes les attaques, & à l'abri de tous les revers. Il crut pouvoir tout oſer impunément. Son faſte & ſes dépenſes, encore au-deſſus de ſes richeſſes, le forçoient de recourir à tous les moyens d'amaſſer de nouveaux

nouveaux trésors ; & pendant l'expédition du Czar en Perse, il poussa l'avidité & l'audace jusqu'à altérer les monnoies du Prince, & pensa ruiner le commerce. Ce crime étoit capital. Le cri public éveilla la colere du Czar : il annonça hautement qu'il puniroit le coupable. On sçavoit que Pierre ne menaçoit pas en vain, & ne punissoit pas à demi. Rien n'a été plus remarquable dans ce Prince, que ce sentiment vif & profond de la justice & de la grandeur, qui tantôt redoubloit l'impétuosité naturelle de son caractere, & le rendoit plus terrible, tantôt l'arrêtoit & le désarmoit au milieu de ses plus grandes violences ; tous ses mouvemens étoient prompts, & le retour n'étoit pas moins rapide. On en pourroit citer une foule d'exemples très-avérés, qui n'ont point encore été publiés, & qu'il seroit trop long de rapporter ici. On se borne à ce qui regarde Menzicoff, & même aux faits principaux. Vingt fois il s'attira la colere du Czar, & la calma d'un seul mot ; il sembloit qu'il tînt dans sa main les

ressorts qui faisoient mouvoir cette ame ardente & élevée. Un jour le Czar le menaça de le perdre. *Eh bien ! Pierre, que feras-tu ?* lui dit le Ministre, *tu détruiras ton ouvrage*, & cette parole appaisa l'Empereur. Cependant, lorsque Pierre revint de sa campagne de Perse, Menzicoff passa de l'excès de la hardiesse & de la sécurité, au découragement & au désespoir, &, pour cette fois, il se crut perdu. Il ne se présenta point devant l'Empereur au moment de son arrivée à Pétersbourg; il resta dans son Palais, sur le bord de la Néva, prétextant sa mauvaise santé; & soit pour appuyer ses excuses, soit qu'en effet la crainte & l'inquiétude l'eussent rendu véritablement malade, il étoit au lit, lorsqu'on lui annonça la visite du Czar, qui redoubla ses frayeurs. Ce Prince avoit passé la Néva, & étoit venu presque sans suite, & sans faire avertir Menzicoff de sa venue. Il s'assit au chevet de son lit, & s'informa de son état. Menzicoff ne lui dissimula point que sa véritable maladie étoit l'angoisse

mortelle où le jetoit la colere de son Maître, qu'il avouoit avoir méritée. Il ne chercha point à s'excuser; il se reconnut criminel, & parut n'attendre que le châtiment le plus févere. Cet aveu toucha l'Empereur, qui, d'ailleurs, avoit sans doute pris son parti, quand il se détermina à visiter celui qu'il eût pu faire punir. « Alexandre, lui dit-il, » rassure-toi; tu as commis une grande » faute, tu as presque ruiné mon pays; » mais je ne puis oublier que tu l'as sauvé, » & que je te dois l'Empire & la vie. »

Il avoit déjà échappé à la punition après l'affaire de Stétin, & son danger même avoit tourné cette fois à l'humiliation de ses ennemis. Il assiégeoit, en 1713, cette Capitale de la Poméranie, & il étoit sur le point de la prendre, lorsque, séduit par les intrigues du Baron de Goërts, & surtout par 400000 livres qu'il reçut, il consentit à remettre cette Place entre les mains du Roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, sur de vaines promesses qui ne furent jamais réalisées. Stétin, depuis ce temps, est resté

à la Prusse, & le pays qui en dépend est la plus belle partie de la Poméranie. Pierre fut irrité; & Menzicoff, qui ne l'ignoroit pas, mais qui connoissoit le caractere de son Maître, forma un plan de défense très-singulier, & tint une conduite encore plus extraordinaire en arrivant: il se retira dans son Palais, & n'alla point à la Cour. Le Czar lui fit demander pourquoi il n'y venoit pas; il répondit fiérement qu'il n'étoit pas d'usage que ceux qui arrivoient fissent la premiere visite. Pierre, plus indigné que jamais, rassembla quelques Seigneurs connus pour ennemis de Menzicoff, leur dit de le suivre, & qu'ils alloient voir s'il sçavoit humilier un Sujet coupable & insolent. Il va chez Menzicoff, l'accable de reproches, avec toute la violence dont il étoit capable, au point même d'être prêt à le frapper. Menzicoff le supplie de vouloir l'entendre en particulier, & ne l'obtient qu'avec peine. Il passe dans un cabinet, & prenant alors un ton plus ferme : *Tu aimes la gloire*, lui dit-il, *& j'ai cru te servir. Charles, ton*

Rival, a donné des Royaumes; j'ai voulu que tu fisses plus que lui, & qu'un de tes Sujets donnât des Provinces, ce qui n'est encore arrivé qu'à toi : cela ne vaut-il pas mieux qu'une possession si éloignée de tes Etats, & que tu n'aurois pas pu garder? Pierre, naturellement frappé de tout ce qui étoit grand, le fut vivement de cette réponse; & après cette premiere impression, Menzicoff n'eut pas de peine à lui persuader tout ce qu'il voulut. L'Empereur sortit en le tenant embrassé, à la vue de tous ceux qui s'attendoient à un spectacle bien différent. Menzicoff, triomphant, reconduisit son Maître jusqu'à la barque qui l'attendoit sur la Néva : l'Empereur y remonta seul. Alors Menzicoff exigea que ceux qui étoient venus pour être témoins de son humiliation, le reconduisissent jusqu'à son appartement, & rendissent cet hommage à celui qui étoit le premier de l'Empire après le Czar. On n'osa pas désobéir, tant on craignoit son pouvoir & sa vengeance.

Au reste, on a cru, avec beaucoup de

vraiſemblance, que, dans l'affaire des monnoies, la reconnoiſſance ne fut pas le ſeul motif de la clémence du Czar, & que, ſans la protection puiſſante de l'Impératrice Catherine, le coupable n'auroit pas obtenu ſa grace. Rien n'eſt plus connu que l'hiſtoire de cette Princeſſe, dont la fortune fut encore plus étonnante que celle de Menzicoff. Née en Livonie, & faite priſonniere à Marienbourg, elle fut attachée d'abord à la Princeſſe Menzicoff; ce fut chez elle qu'elle vit le Czar, qui reconnut bientôt ſon mérite ſupérieur, & ne le crut pas au-deſſous du rang ſuprême. Elle ſe montra digne d'être la compagne d'un Héros, partagea tous ſes périls, le ſervit de ſes lumieres & de ſes conſeils, & mérita le titre de ſon épouſe, qu'il lui donna ſolemnellement, en la faiſant couronner Impératrice. C'eſt elle qui acheva la fondation de l'Académie des Sciences de Pétersbourg, projetée par Pierre I. On ne trouveroit peut-être pas ailleurs un autre exemple d'une élévation pareille à celle de Catherine; mais

il falloit qu'auprès d'un homme auſſi ſingulier que Pierre-le-Grand, tout fût extraordinaire comme lui, & qu'il n'y eût de prééminence que celle des talens & du génie, qui, après tout, en vaut bien une autre.

On peut obſerver, en général, qu'il entra toujours dans les vues de Pierre, d'abaiſſer les Knés, qui s'étoient rendus trop à craindre, & d'élever des hommes qui rachetoient par leur mérite le défaut de naiſſance. Par-là, ſa politique ſe trouvoit d'accord avec ſa juſtice, & ſes intérêts avec ſon caractere. C'eſt ainſi que s'établit le crédit de Lefort, de Menzicoff & d'Iagouzinski, qui le ſervit dans l'adminiſtration intérieure, comme Menzicoff à la tête des armées. A l'égard de ce dernier, il paroît que Pierre, ennemi du faſte & de la repréſentation, l'avoit chargé de jouer le rôle d'Empereur, & ſe plaiſoit à lui en prodiguer toute la pompe extérieure, tandis que, dans ſa ſimplicité populaire, il ſe contentoit de faire de grandes choſes, & de conſerver

la liberté domestique, analogue à son caractere. Il laissoit Menzicoff régner pour la Cour, & régnoit pour la postérité. La vanité du Sujet servoit merveilleusement les vues du Monarque. Par-tout où étoit Menzicoff, en l'absence du Czar, on avoit ordre de lui obéir comme à Pierre lui-même. Il ne descendoit les degrés de son Palais, que soutenu sur deux de ses Courtisans, & donnoit ses *mains* à *baiser* à tout ce qui étoit sur son passage. C'est *lui* qui, dans le Sénat, recevoit les placets, & y répondoit, ouvroit & fermoit les séances, donnoit audience aux Ambassadeurs : c'est lui qui faisoit les honneurs des fêtes de la Cour, au nom du Czar. Son faste étoit au-dessus de toute expression. Il ne paroissoit jamais que couvert de diamans, & Pierre étoit à côté de lui dans un habit simple, & quelquefois usé. Tout ce qui appartenoit au Favori étoit de la même magnificence. Un jour l'Impératrice Catherine dit à son mari, en présence de sa Princesse Menzicoff : *Voyez combien la Prin-*

cesse a de pierreries, & votre Femme n'en a pas. Le Czar, en l'embrassant, lui dit: *Mon Amie, si Dieu me fait la grace de faire la paix avec la Suede, je te promets autant de diamans qu'en a son Altesse Madame la Princesse de Menzicoff.*

Catherine fut toujours très-attachée à Menzicoff; & il paroît même que, dans les derniers temps du regne de Pierre, elle seule défendit, & soutint le Ministre contre la haine universelle, & contre le Czar lui-même, fatigué des plaintes qui se renouvellerent sans cesse, du moment où l'on vit qu'il les écoutoit. Il avoit reconnu tous les défauts de son Favori, & plaisantoit quelquefois tout haut de sa ridicule vanité. Elle étoit telle, que souvent à table, échauffé par le vin, en présence même du Czar, il cherchoit à se relever aux yeux des Courtisans, par des récits fabuleux dont il sçavoit bien que Pierre connoissoit la fausseté. Ce Monarque, qui haïssoit le mensonge, & qui aimoit la vraie gloire, souffroit avec peine qu'un homme, tel que

Menzicoff, ternît la ſienne par ces petiteſſes d'un orgueil puéril; il lui en faiſoit des reproches en particulier, & s'en moquoit en public.

Enfin, l'on commençoit à douter ſi les anciens ſervices de Menzicoff, & ſa faveur auprès du Czar, l'emporteroient ſur ſes ennemis & ſur ſes fautes. Mais ce n'étoit pas à Pierre qu'il étoit réſervé de le punir; & ce Grand Homme, enlevé trop tôt à la Ruſſie, fut ſauvé du moins de la néceſſité, toujours triſte & pénible, de renverſer ce qu'il avoit élevé. Il mourut; & Menzicoff, encore en poſſeſſion de toutes ſes places, & ſe trouvant à la mort de Pierre-le-Grand, l'homme le plus puiſſant de la Ruſſie, fut à portée de reconnoître les obligations qu'il avoit à la Czarine. Pierre n'avoit point pris de meſures pour aſſurer la ſucceſſion au Trône Impérial. Il y avoit un parti pour le Grand-Duc, fils de l'infortuné Pétrowitz, que Pierre avoit fait mourir. Le crédit & l'activité de Menzicoff porterent Catherine ſur le Trône.

Sa qualité de premier Sénateur lui donnoit une grande influence dans le Sénat, qui même s'étoit rassemblé chez lui. Comme Feld-Maréchal, il étoit à la tête des Troupes. Il parla contre un Prince enfant, en faveur de Catherine, dont le mérite étoit connu, & que Pierre lui-même sembloit avoir désignée pour lui succéder, en l'associant à l'Empire. La Chambre du Conseil étoit, par ses ordres, entourée de Soldats. Les principaux Officiers se montrerent au moment convenu, & tous crierent: *Vive l'Impératrice Catherine !* Le Senat, qui avoit d'abord balancé, sentit que toutes les mesures étoient prises, & que la résistance étoit inutile. Menzicoff s'étoit même expliqué avec une hauteur menaçante, qui annonçoit un homme sûr de ses forces. Tous les avis se rangerent au sien, & Catherine fut universellement reconnue. Elle commença par faire Menzicoff Généralissime, ce qui l'élevoit au-dessus des Feld-Maréchaux, & voulut créer son fils Duc de Courlande, ce qui pourtant n'eut pas lieu.

On croira facilement qu'un homme auſſi fier que Menzicoff, dont l'orgueil n'avoit plié qu'à peine devant le Czar, put faire ſentir un peu trop ſes avantages & ſes droits à une femme qu'il regardoit comme ſon ouvrage. D'un autre côté, il étoit très-poſſible que la veuve de Pierre-le-Grand portât avec répugnance le poids des obligations qu'elle avoit à un homme auparavant ſon protégé. De cette double diſpoſition, ſi naturelle de part & d'autre, naquit une défiance réciproque. Catherine, en ménageant Menzicoff par décence & par politique, cherchoit en ſecret à ſecouer le joug d'un Miniſtre trop puiſſant; & Menzicoff travailloit à ſe faire un appui contre celle qu'il avoit élevée, dans le parti même qu'il avoit abattu. Il négocioit à la Cour de Vienne, pour aſſurer le Trône, après la mort de la Czarine, au Petit-Fils de Pierre-le-Grand, neveu, par ſa mere, de l'Impératrice femme de Charles VI. Ce Traité venoit d'être ſigné par Menzicoff, & le Comte de Rabutin, Miniſtre de l'Em-

pereur à la Cour de Ruſſie, quand la Czarine mourut, après deux ans de regne. La haine, qui n'a pas même beſoin de vraiſemblance pour ſuppoſer des crimes, & la crédulité populaire, qui ſe repaît d'accuſations atroces, ne manquerent pas d'imputer à Menzicoff une mort qui venoit ſi à propos pour ſes deſſeins : les mêmes bruits avoient couru ſur celle du Czar Pierre ; mais la juſtice de l'hiſtoire doit rejeter ces imputations odieuſes, haſardées ſans aucune preuve. L'on n'eſt que trop porté à croire généralement que l'on commet dans les Cours tous les crimes que l'on a intérêt de commettre, & que l'ambition & la puiſſance n'ont ni frein ni ſcrupule. Si cet affreux principe étoit vrai, il n'y a point de Famille Souveraine qui ne fût ſouillée de forfaits ; mais heureuſement il en coûte plus pour les exécuter, que pour les imaginer. Il y a encore loin des injuſtices & des rapines qui ſuivent l'abus du pouvoir, au degré de ſcélérateſſe où il faut ſe porter pour attenter aux jours de

son Impératrice & de son Bienfaiteur ; & Menzicoff n'a jamais rien fait qui supposât une ame atroce & basse. Ceux qui jouent les premiers rôles sur le théâtre du monde, devroient être d'autant moins en butte à la calomnie, que leurs fautes réelles sont plus en évidence, & que le plus souvent on n'a pas besoin de leur en chercher d'imaginaires.

Voilà donc Menzicoff maître d'un troisieme Regne, & d'autant *plus absolu qu'il* avoit à gouverner un Empereur de 12 ans, qui lui devoit tout. Il sembloit que sa puissance fût moins exposée que jamais aux révolutions : tout trembloit devant lui, à commencer par le jeune Czar, qui *le re*gardoit comme le protecteur de son enfance, & le vengeur de ses droits. L'habile & impérieux Ministre, déjà sûr d'un Éleve qui lui étoit attaché par la reconnoissance, l'enchaînoit encore par la terreur. Dans une Cour troublée par tant d'orages, l'esprit encore plein des malheurs de son Pere, & des périls qui avoient

affiégé ses premieres années, Pierre Second n'avoit l'ame que trop ouverte aux alarmes continuelles que Menzicoff s'efforçoit d'y répandre. Il se croyoit environné d'ennemis & de conspirateurs ; & sur ce prétexte, Menzicoff avoit écarté, par l'exil, tout ce qui pouvoit lui être suspect. Personne, sans sa permission, n'osoit approcher de l'Empereur, & l'Empereur lui-même n'osoit parler à personne. Menzicoff ne craignant plus ni obstacle ni concurrence, lui proposa, comme le seul moyen d'affermir l'Autorité Impériale, de le créer Vicaire-Général de l'Empire. Les Patentes étoient toutes prêtes, & l'Empereur n'eut qu'à les signer. Bientôt il fut question du mariage projeté entre Pierre Second & la Fille aînée de Menzicoff : c'étoit une des conditions secrettes du Traité conclu avec le Ministre de Charles VI ; & Pierre, en s'y soumettant, pouvoit croire qu'il ne faisoit que remplir le vœu de sa Famille, & de ceux qui s'étoient réunis pour lui assurer la Couronne. Les fiançailles furent

célébrées publiquement, en présence du Sénat & des grands Officiers. Personne n'osa murmurer; tous les mécontens qui pouvoient être à craindre, ou s'étoient retirés, ou avoient été éloignés. Tout se passa sans opposition; mais on *remarqua* que la cérémonie n'avoit eu qu'*une pompe* morne & un extérieur sinistre; & qu'au lieu de la joie ordinaire à ces solemnités, on n'y avoit vu que ce *que la* tyrannie peut obtenir, quand rien ne *lui résiste plus*, le silence & la tristesse.

Menzicoff se voyoit parvenu plus haut que n'étoit jamais monté aucun Sujet; il n'attendoit plus que le moment du mariage de sa Fille; & alors pere de l'Impératrice, & beau-pere de l'Empereur, n'étoit-il pas en effet possesseur d'un Trône dont ses petits-enfans devoient être les héritiers? Il croyoit n'avoir plus qu'un pas à faire pour être au faîte des grandeurs: il étoit au moment de sa ruine.

Deux ennemis cachés, & d'autant plus dangereux, avoient échappé à ses ven-

geances & à ses soupçons, le Prince d'Olgorouki & le Comte Osterman. Tous deux avoient autrefois éprouvé ses hauteurs & ses violences : mais, assez politiques pour céder au temps, ils l'avoient désarmé & même rassuré par leurs soumissions apparentes; & soit qu'il les crût dévoués à sa fortune par leur propre intérêt, ou intimidés par ses menaces; soit qu'il les oubliât & les confondît facilement dans la foule de ceux qu'il avoit outragés, & qu'il ne craignoit pas, quoi qu'il en soit, il n'en prenoit aucun ombrage, & leur conduite ne pouvoit lui en donner aucun. Sa sécurité le fit tomber dans le piege; il ne fit pas réflexion que, d'après la connoissance du cœur humain & les mœurs des Cours, s'il faut le plus souvent avoir l'air d'oublier le mal qu'on nous a fait, il ne faut jamais oublier celui qu'on a fait soi-même; que, quelles que soient les apparences, ceux qui dissimulent le plus sont ceux qui pardonnent le moins.

Quelque temps après les fiançailles de

Pierre Second, Menzicoff fut attaqué d'une maladie dangereuse. Il falloit bien confier à quelqu'un la Personne de l'Empereur : il le remit entre les mains du Prince d'Olgorouki, précisément parce qu'il ne le redoutoit pas. Celui-ci saisit le moment qu'il avoit attendu, & sçut le rendre décisif. Il se joignit à Osterman, pour perdre leur ennemi commun. Le jeune d'Olgorouki, fils du Prince de ce nom, & à peu près de l'âge du Czar, fut l'instrument le plus utile de la révolution que l'on tramoit. La jeune Elisabeth Pétrowna, fille de Pierre-le-Grand, & tante de l'Empereur régnant, entra dans le complot. Admis dans la société intime de Pierre Second, que l'on avoit gardé jusqu'alors sous la tutelle la plus févere, ils lui inspirerent bientôt le goût d'une vie plus libre & plus agréable, suivant le plan du Prince d'Olgourouki, qui vouloit lui faire sentir le dégoût de la contrainte austere où il avoit été retenu. Ce contraste produisit son effet ; & les plaisirs & les amusemens qu'on lui procuroit chaque jour, lui firent

regarder le joug de Menzicoff comme une tyrannie insupportable. Menzicoff, quand sa santé fut rétablie, s'apperçut avec chagrin de ce changement. Il vit qu'il falloit user de quelque condescendance; & quoiqu'il éloignât, autant qu'il le pouvoit, la Princesse Elisabeth, plus à craindre que tout autre par l'autorité naturelle qu'elle devoit avoir sur son neveu, il ne crut pas devoir contrarier le goût de l'Empereur pour le jeune d'Olgorouki, ne se défiant pas d'un enfant, & voulant d'ailleurs se faire un mérite de sa complaisance. C'est dans les mêmes vues qu'il consentit à mener le Czar à Pétershoff, maison de plaisance à quelques lieues de Pétersbourg, & dont les jardins ont été tracés sur ceux de Versailles. Le Czar devoit y goûter pendant quelques jours le plaisir de la chasse, qui étoit nouveau pour lui. Ce Voyage fut une époque fatale pour Menzicoff: Osterman l'envisagea comme une occasion favorable pour l'exécution des projets qui l'occupoient. Il se promit bien d'employer dans

la Capitale les momens que le Ministre perdoit à Pétershoff. De concert avec d'Olgorouki, qui se flattoit, dit-on, de faire épouser sa fille au Czar, si l'on parvenoit à le tirer des mains de Menzicoff, il alla trouver les premiers Sénateurs & les premiers Officiers de la garde; & leur communiquant ses desseins, il leur fit voir que le moment étoit venu, s'ils le vouloient, d'abattre la puissance tyrannique de Menzicoff, & d'en délivrer le Czar & la Russie. Il n'eut pas de peine à les persuader, en leur offrant l'espérance & les moyens d'une révolution qu'ils désiroient tous. Les mesures furent prises, & les heures marquées. Les Officiers répondirent de leurs soldats: les Sénateurs devoient se trouver, sous différens prétextes, auprès de Pétershoff, pour y recevoir l'Empereur, qui devoit se remettre entre leurs mains. C'étoit-là le point capital; & le jeune d'Olgorouki, qui avoit reçu les instructions de son pere, se chargea de déterminer Pierre Second à cette démarche décisive. Il couchoit dans

la chambre de ce Prince. Au milieu de la nuit, il se leve, le réveille, & lui propose de s'affranchir, par la fuite, de l'esclavage où le retenoit Menzicoff. Il lui représente qu'il ne régnera que du moment où il sera loin de ce Ministre, dans les murs de Pétersbourg, & au milieu du Sénat. Le Czar déjà préparé, sans doute, à cette résolution, ne balance pas un instant, sort par une fenêtre basse avec d'Olgorouki, traverse les jardins sans être apperçu par la garde qui étoit aux portes de son appartement, &, un moment après, se trouve entouré des Sénateurs & d'un grand nombre de Seigneurs de sa Cour. On marche droit à la Capitale, & l'on arrive avant que le jour paroisse.

L'évasion du Czar ne pouvoit être long-temps secrette dans Pétershoff. Menzicoff, réveillé par le bruit, & apprenant cette funeste nouvelle, est frappé comme d'un coup de foudre. Cependant il ne désespere pas encore de sa fortune. Il court à Pétersbourg, respirant peut-être la vengeance;

mais, en arrivant, tout ce qu'il voit lui confirme ſon malheur. La garde étoit changée, & la garniſon ſous les armes. Il s'adreſſe à quelques Officiers, qui répondent qu'ils ont reçu l'ordre de l'Empereur. Incertain du parti qu'il doit prendre, il tourne vers ſon Palais. Au lieu de cette foule de Courtiſans, qui le rempliſſoit d'ordinaire, il n'y voit que la ſolitude de la diſgrace : tout avoit fui au bruit de l'orage. C'eſt alors qu'il ſentit la faute qu'il avoit faite de diſperſer dans des quartiers éloignés le Régiment d'Ingermanland, dont il étoit Colonel, & qui avoit coutume de camper dans l'Iſle de Waſily-Oſtrow, ſur la Néva, dans le voiſinage de ſon Palais. Ce Régiment, composé de ſes Créatures, lui étoit entiérement dévoué, & auroit pu, dans ce premier moment, en impoſer à ſes ennemis, qui mirent à profit cette négligence.

A peine eſt-il entré chez lui, que ſon Palais eſt entouré de Grenadiers. Un Officier entre à la tête d'un détachement, &

lui ordonne les arrêts de la part du Czar. Il demande à voir l'Empereur; cette permiſſion lui eſt refuſée. On a remarqué que, dans de pareilles circonſtances, cette demande eſt toujours celle des Favoris diſgraciés, ſéduits encore par la perſuaſion que le pouvoir qu'ils ont eu ſur leur Maître, ne ſçauroit être entiérement détruit. C'eſt la derniere illuſion de la faveur : ils devroient ſonger que le Souverain ne ſe réſout guere à voir celui qu'il a condamné avec juſtice ou non, ſoit qu'il ne croye plus digne de ſa préſence le ſujet qu'il punit, ſoit qu'il craigne l'aſpect de celui qui peut le faire rougir.

Après avoir paſſé par tous les degrés de la fortune, *Menzicoff* devoit paſſer par tous ceux de la diſgrace. Il eut ordre d'abord de ſe rendre dans ſes terres, à Oranienbourg. Cet arrêt lui parut celui de ſa perte. On a écrit que, dans le premier mouvement de ſa douleur, il s'écria : *J'ai commis de grands crimes ; mais étoit-ce au Czar à m'en punir ?* Il eſt difficile de croire qu'il

ait proféré des paroles d'une si terrible conséquence, & sans doute elles ont été altérées ou exagérées. Il n'en étoit pas alors au moment de s'accuser ainsi lui-même avec tant de sévérité. On le ménageoit encore : il eut permission d'emporter ses effets les plus précieux, & d'emmener tous ses domestiques ; on continuoit à le traiter avec égard & même avec honneur. Ses ennemis ne sçavoient pas bien jusqu'où ils pousseroient leur victoire & leur vengeance. Son ancienne fortune en imposoit à la haine & à l'autorité. Le Czar ne donnoit contre lui que les ordres qu'on lui demandoit ; & l'on n'osoit pas demander tous ceux qu'on auroit voulu obtenir.

On lui avoit accordé le reste du jour & la nuit suivante pour les apprêts de son départ ; il s'en occupa avec une liberté d'esprit, qui, de ce moment, ne se démentit plus, & qui parut le rendre supérieur à lui-même. Malheureusement il affecta de paroître aussi, même dans son malheur, supérieur à ses ennemis, & de les

les braver par l'oſtentation & le faſte, au lieu de leur oppoſer une conſtance modeſte & tranquille : ce fut ſa derniere faute. « Il partit de ſon Palais en plein jour....
» Sa marche étoit compoſée de ſes carroſſes » les plus magnifiques ; il étoit avec ſa fa» mille dans le plus brillant de ſes équi» pages ; ſes gens, ſes chevaux & ſon » bagage, formoient une ſuite ſi nom» breuſe, qu'au milieu de ce cortege, il » avoit plus l'air d'un guerrier triompha» teur, que d'un criminel que l'on con» duiſoit en exil. Dans ce pompeux appa» reil il traverſa Pétersbourg ; il ſaluoit » poliment, à droite & à gauche, tous » ceux qu'il reconnoiſſoit aux fenêtres ; & » ſi, au milieu des flots du peuple qui » s'étoit amaſſé en affluence, il démêloit » quelqu'un qu'il connût plus particulié» rement, il l'appelloit par ſon nom, & » lui faiſoit ſes adieux. »

Il eſt naturel de penſer que ſes ennemis tirerent avantage de ce faſte imprudent, & le repréſenterent comme une eſpece

d'insulte au Souverain qui punissoit. Mais, de quelque maniere qu'il se fût conduit, l'auroit-on épargné ? N'étoit-on pas résolu à lui porter les derniers coups ? « Il n'avoit » pas fait deux lieues, qu'il fut joint par » un second détachement : l'Officier qui le » commandoit étoit chargé de lui reprendre » les Ordres de Russie, & tous ceux dont » il avoit été honoré par les Puissances » Etrangeres. *Les voici*, dit-il sans émo- » tion ; *reprenez ces témoins de ma folle* » *vanité. Je les ai tous rassemblés dans ce* » *coffre, parce que je ne doutois pas qu'on* » *ne commençât par m'en dépouiller ; mais* » *je devrois les avoir sur moi pour plus* » *d'humiliation.* »

Il faut avouer que, si sa sortie de Pétersbourg étoit superbe, ce langage étoit humble : mais si l'orgueil dans l'infortune irrite la haine, l'humilité ne la désarme pas. « En arrivant à Twver, ville située » sur la route qui mene de Pétersbourg » à Moscow, il apprit qu'on avoit donné » ordre de saisir ses effets, & de le réduire

» au simple nécessaire. Sa garde fut dou-
» blée, & il fut observé de plus près. Le
» dernier Officier, qui étoit arrivé avec
» une commission plus étendue que ceux
» qui l'avoient précédé, lui déclara qu'il
» falloit descendre de carrosse, & monter,
» avec sa femme & ses enfans, sur des
» chariots qu'on avoit amenés. *Je suis*
» *préparé à tout*, répondit-il froidement.
» *Faites votre charge; plus vous m'ôterez,*
» *moins vous me laisserez d'inquiétude. Je ne*
» *plains que ceux qui vont profiter de mes*
» *dépouilles.* En même temps il mit pied
» à terre, & monta sur un petit chariot
» avec un air de tranquillité qui étonna
» l'Officier, & attendrit toute sa troupe. »

Peut-être, après tout, cette espèce d'i-
différence qui porte à mépriser tou... un
que l'on a tout perdu, n'est ... Menzicoff
très-difficile usage. No... cruelles. « On
à des épreuves ... route de Pétersbourg à
» fit re...ages & à ses domestiques, qui
» ...ent congédiés, & il continua celle

» qu'on lui avoit fait prendre. Sa femme » & ses enfans furent mis séparément sur » des chariots semblables à celui qui le » portoit. Il ne les voyoit que par hasard, » & n'avoit pas la consolation de s'entre- » tenir avec eux; mais dès qu'il pouvoit » saisir une occasion de leur parler, il en » profitoit pour les exhorter à céder à » l'orage, sans se laisser abattre. »

Ce fut ainsi qu'il arriva à *Oranienbourg*, petite ville de sa dépendance, entre la Province de Cazan & celle d'Ukraine, à deux cent cinquante lieues de Pétersbourg: mais il n'y fut pas long-temps. Ses ennemis, qui le redoutoient toujours, tout abattu qu'il étoit, le crurent encore trop près d'eux, & il falloit que Menzicoff fût un exemple

...ce dernier degré de misere & d'abaisquan... peut tomber une grande fortune, rouki & O... une fois renversée. D'Olgo- absolue, firent non... dont l'autorité étoit pour lui faire son procès ... Commissaires On envoya des Mémoires ...enbourg.

...ion

contre lui, & il fut condamné à finir ses jours en Sibérie, à Beréſow, dans le déſert d'Iakouſtk, ſur la riviere de Léna, à quinze cents lieues de Moſcow. « On le » fit auſſitôt partir avec huit domeſtiques, » qu'on lui permit d'emmener. Avant ſon » départ, on le dépouilla des habits diſ- » tingués qu'il avoit gardés juſqu'alors, & » on lui en fit prendre de ſemblables à » ceux que portent les payſans Moſco- » vites. Sa femme & ſes enfans ne furent » pas plus ménagés : on les revêtit tous » du même uniforme ; c'étoient des robes » de bure, recouvertes de peliſſes groſ- » ſieres, & des bonnets faits de peau de » mouton. »

Cet affreux exil pouvoit n'être pas une punition trop ſévere pour l'abus de la puiſſance ; mais on s'étonnera ſans doute de voir une famille innocente, une femme que l'on n'accuſoit d'aucun crime, des enfans qui n'étoient pas même en âge d'en commettre, confondus avec le coupable, & livrés au même châtiment. C'eſt que

Pierre-le-Grand, qui avoit donné un grand reſſort à ſa Nation, n'en avoit pas encore adouci les mœurs. On ſuivoit la coutume barbare de la plupart des Cours d'Orient & des pays deſpotiques, où la famille d'un homme condamné eſt le plus ſouvent proſcrite avec lui. On doit dire, à la gloire du Gouvernement actuel de Ruſſie, que non-ſeulement on n'y voit plus d'exemple d'une pareille injuſtice, mais même que l'exil en Sibérie eſt devenu très-rare, & qu'on en a tempéré la rigueur.

La Princeſſe Menzicoff, déjà frappée par tant de ſecouſſes ſi multipliées & ſi rapides, ne put réſiſter aux fatigues & aux horreurs du voyage: elle perdit la vue à force de verſer des larmes, & mourut auprès de Caſan: elle expira dans les bras de ſon époux. Il devoit à peine avoir la force de ſoutenir ce ſpectacle: il eut celui de l'exhorter à la mort. De tant de pertes qu'il avoit faites, cette derniere, dans la ſituation où il étoit, dut être la plus douloureuſe. « Il voyoit échapper la plus douce de ſes

» consolations au moment où elle lui de-
» venoit le plus nécessaire. Il perdoit une
» femme d'un mérite rare, distinguée par
» sa naissance & par sa beauté, & dont
» la vertu ne s'étoit jamais démentie dans
» l'éclat de la jeunesse & de la plus haute
» fortune. Sa mémoire est restée en véné-
» ration à la Cour de Russie, pour sa dou-
» ceur, sa piété & sa charité envers les
» misérables. Menzicoff l'enterra lui-même,
» & eut à peine le temps de lui donner
» des pleurs : il fallut continuer sa route
» par eau jusqu'à Tobols, Capitale de la
» Sibérie. »

Le bruit de sa disgrace l'y avoit précédé. On peut se figurer avec quelle curiosité impatiente on y attendoit cet Homme fameux, qui avoit si long-temps fait trembler la Russie entiere, & qui arrivoit dans un état à faire pitié même à l'envie. La multitude, toujours avide de ces sortes de révolutions, qui rapprochent les Grands de la derniere classe des humains, s'étoit rassemblée autour de lui au moment où

il descendoit de sa barque. Deux Seigneurs Russes, rélégués à Tobols, sous son Ministere, percerent la foule, & l'accablerent d'injures pendant qu'il marchoit du port à la prison : il les souffrit sans donner la plus légere marque d'impatience, & se contenta de répondre à l'un des deux, qu'il ne l'avoit éloigné que parce qu'il le craignoit ; & à l'autre, qu'il ignoroit même son exil, & que sans doute on avoit surpris un ordre pour le perdre : il ajouta qu'ils pouvoient continuer leurs injures, si cette vengeance les satisfaisoit. Un troisieme, plus violent & plus emporté, poussa la fureur jusqu'à couvrir de boue le visage du jeune Menzicoff & de ses deux sœurs. « *Eh c'est à* » *moi*, cria ce malheureux pere, *c'est à* » *moi qu'il faut la jeter, & non à ces enfans* » *qui ne t'ont rien fait.* » Il faut laisser les cœurs sensibles se dire à eux-mêmes, en lisant un pareil trait, tout ce qu'il a de beau & de touchant.

Le Vice-Roi de Sibérie lui envoya, dans la prison de Tobols, cinq cents roubles,

par ordre de Pierre II., pour sa subsistance & pour celle de sa famille. Il les employa sagement à se pourvoir de tout ce qui pouvoit lui être nécessaire pour combattre la misere & le besoin, dans un désert où il étoit menacé de manquer de tout. Il se fournit de scies, de coignées, d'instrumens de labourage, de graines de toute espece, de filets pour la pêche, & de viandes salées, dont il prévoyoit qu'il seroit forcé de subsister, jusqu'à ce que l'habitation qu'il méditoit de former dans le lieu de son exil, fût en état de le nourrir. Ces soins sont remarquables : ils sont d'une tête calme & robuste, qui ne connoît point de situation désespérée, & qui se sent capable de tout faire & de tout supporter : c'est le vrai courage de l'homme, s'il est vrai qu'il soit né pour combattre & pour souffrir.

Après avoir fait toutes ses provisions, il distribua aux pauvres ce qui lui restoit des cinq cents roubles qu'on lui avoit remis. Il partit de Tobols, toujours escorté & gardé à vue, sur un chariot découvert,

traîné par un seul cheval, & quelquefois par des chiens. Il mit cinq mois à traverser l'immense Sibérie, depuis Tobols jusqu'à Beréśow, exposé à toutes les intempéries de l'air, dans le climat le plus sauvage & le plus rigoureux; cependant sa santé, ni celle de ses enfans n'en fut point affoiblie.

Cette longue & pénible route ne fut marquée que par sa patience inaltérable, & par une rencontre très-singuliere. « Il » étoit descendu avec sa famille dans la » cabane d'un paysan Sibérien : ils y virent » entrer un Officier Russe, qu'il reconnut, » & qui revenoit de Kamschatka, où il » avoit été envoyé sous le Regne de Pierre-» le-Grand, avec une commission relative » aux découvertes que le Capitaine Béring » étoit chargé de faire sur la mer d'Amur. » Cet Officier avoit servi sous les ordres » de Menzicoff, qui se le rappella d'abord, » & le salua par son nom. L'Officier, qui » étoit revenu par Lakoustk, étonné de » s'entendre nommer dans un pays si éloi-» gné, lui demanda par quel hasard il étoit

» connu de lui, & qui il étoit lui-même.
» *Je suis Alexandre*, lui répondit-il: *J'étois*,
» *il n'y a pas long-temps*, *le Prince Menzicoff*. L'Officier l'avoit laissé à la Cour
» de Russie, dans une fortune si élevée
» & si brillante, qu'il lui paroissoit hors
» de toute vraisemblance que ce fût lui
» qu'il rencontrât dans cet état d'abjection.
» Il lui parut plus naturel de croire que
» c'étoit un paysan qui avoit l'esprit égaré.
» Menzicoff, pour le désabuser, le tira
» auprès d'une lucarne qui laissoit entrer
» un peu de jour dans la cabane. L'Officier
» le considéra quelque temps avec une
» attention mêlée d'étonnement; & croyant
» enfin le reconnoître: *Ah! mon Prince*,
» s'écria-t-il tout hors de lui, *par quelle*
» *suite de malheurs ton Altesse est-elle tombée*
» *dans l'état déplorable où je la vois? Supprimons les titres*, interrompit Menzicoff:
» *Je t'ai déjà dit que mon nom étoit Alexandre*.
» L'Officier, encore incertain, apperçut
» alors dans un coin un jeune paysan qui
rattachoit avec des cordes la semelle de

» ses bottes. *Quel est*, lui dit-il à voix » basse, & lui montrant Menzicoff, *cet » homme extraordinaire ? C'est Alexandre, » mon pere*, répondit tout haut le jeune » homme. *Dois-tu nous méconnoître dans » notre malheur, toi qui nous as tant d'obli- » gations ?* Menzicoff fut fâché d'entendre » son fils répondre avec tant de fierté : il » le fit taire. *Pardonne*, dit-il, *à ce jeune » infortuné, la rudesse de son humeur : c'est » mon fils ; c'est lui que, dans son enfance, » tu daignois caresser & faire jouer entre tes » bras : voilà ses sœurs, voilà mes filles ;* » & en disant ces mots, il lui montra » deux jeunes personnes vêtues en paysan- » nes, couchées par terre, & qui trem- » poient dans une jatte de bois, remplie » de lait, des croûtes d'un pain noir & » massif. *Celle-ci*, ajouta-t-il, *a eu l'hon- » neur d'être fiancée à Pierre II, notre Em- » pereur.* »

Ce discours & ce spectacle étoient sans doute un assez grand sujet d'étonnement pour l'Officier qui écoutoit ; mais ce nom

de Pierre II lui causa une nouvelle surprise. Séparé de la Russie, depuis près de quatre ans, par des espaces immenses, il étoit dans l'ignorance la plus absolue de tous les événemens qui avoient changé la face de l'Empire. Menzicoff lui raconta tout, en commençant son récit par la mort de Pierre-le-Grand, & s'arrêtant à l'époque de son exil. Il lui annonça qu'il trouveroit d'Olgorouki & Osterman à la tête du Gouvernement. *Tu peux leur dire*, ajouta-t-il, *dans quel état tu m'as rencontré : leur haine en pourra être flattée ; mais assure-les que mon ame est plus libre & plus tranquille qu'elle ne l'a jamais été dans le temps de ma prospérité.*

Peut-être ne disoit-il rien qui ne fût vrai, & du moins son extérieur ne le démentoit pas. L'Officier ne put le voir & l'entendre sans attendrissement : il arrosa de larmes les mains de son ancien Général, qui en fut touché, mais qui n'en versa point. Il vit Menzicoff remonter dans son triste chariot, de l'air le plus délibéré : il le

ſuivit long-temps des yeux, ne ſçachant s'il lui devoit plus de pitié que d'admiration.

Arrivé au lieu de ſa réſidence, Menzicoff s'occupa du ſoin d'adoucir pour ſes enfans l'horreur de ſon ſéjour, & d'en tirer toutes les reſſources que l'induſtrie pouvoit lui offrir. Il commença par défricher un terrain aſſez ſpacieux pour fournir à tous ſes beſoins; il y ſema des grains & des légumes. Son logement étoit *incommode* & étroit: il eſſaya d'en *bâtir un autre*, avec l'aide de ſes huit domeſtiques ou ſerfs. On abattit des bois, & l'on parvint à conſtruire une demeure habitable, compoſée d'une eſpece de veſtibule & de quatre chambres; la premiere, pour lui & pour ſon fils; la ſeconde, pour ſes filles; la troiſieme, pour ſes domeſtiques, & la derniere, pour les proviſions. « Chacun » de ſes enfans eut un département aſſigné » dans l'intérieur de la maiſon. La fille » aînée, celle qui avoit été fiancée à l'Em- » pereur, fut chargée de la cuiſine; ſa » ſœur, de blanchir le linge & de raccom-

» moder les habits. Deux domestiques les
» aidoient dans la tâche la plus grossiere
» & la plus fatigante. »

A peine étoit-il à Berésow, qu'il reçut de Tobols un secours aussi utile qu'inattendu. On lui envoya un taureau, quatre vaches pleines, un bélier, plusieurs brebis, & quantité de volailles : c'étoit un magnifique présent, & une richesse réelle. Il ne put jamais découvrir à quelle main il étoit redevable de ce bienfait.

La Religion, dernier asile où se réfugie la grandeur détruite & la conscience alarmée, parut être le soutien de Menzicoff dans sa solitude, & sa principale occupation. Il se construisit lui-même un Oratoire, & sa maison prit la forme d'un Cloître ; tout le monde assistoit chaque jour à la priere commune; on s'assembloit dans l'Oratoire le matin, à midi, le soir & à minuit.

Il y avoit à peine six mois qu'il vivoit dans son désert, quand sa fille aînée fut attaquée de la petite vérole. Il fut obligé

de faire auprès d'elle l'office de garde & de médecin ; mais tous les remedes & tous les soins furent inutiles. Il la vit mourir, comme il avoit vu mourir sa femme, & récita auprès d'elle les prieres du Rit Grec pour l'Office des Morts. Elle fut inhumée dans son Oratoire, & il marqua la place où il vouloit être enterré auprès d'elle, & qu'il ne tarda pas à occuper. La maladie qui avoit emporté sa fille, *s'étoit communiquée* à ses deux autres enfans. *Il* eut le bonheur de voir leur guérison; mais il n'en jouit pas long-temps. Les sollicitudes paternelles, plus pénibles que toutes les fatigues, épuiserent ses forces, dont il tâchoit en vain de dissimuler l'affoiblissement. Une fievre lente le conduisit à sa fin : il la vit approcher en implorant le Dieu qui pardonne au repentir. Heureux, disoit-il à sa derniere heure, s'il n'avoit eu à lui rendre compte que du temps de son exil ! Il mourut au mois de Novembre 1729, dans les bras de ses enfans, en les exhortant à se souvenir de ses fautes, & à ne pas les imiter.

L'Officier proposé à sa garde fit passer aussitôt à Pétersbourg la nouvelle de sa mort, & il crut pouvoir donner un peu peu plus de liberté à ses enfans. Un jour que la jeune Princesse Menzicoff revenoit de l'*Eglise* de Berésow, elle fut étonnée de s'entendre appeller par son nom, & de voir un homme qui, passant sa tête hors de la lucarne d'une hutte couverte de neige, lui faisoit des signes, & l'invitoit à s'approcher. Quelle fut sa surprise en reconnoissant d'Olgorouki, le plus grand ennemi de son pere, & l'auteur de tous les maux de sa famille, autre exemple, lui-même, de l'instabilité des choses humaines ! Tout avoit encore changé de face à la Cour. Pierre II étoit mort : *d'Olgorouki* étoit venu à bout de porter au Trône la Princesse Anne, niece de Pierre Premier, au préjudice d'Elisabeth Pétrowna, fille de ce Grand Homme, & *qui* régna depuis. L'Impératrice Anne, importunée des obligations qu'elle lui avoit, & livrée à des Etrangers qui s'étoient emparés des affaires, avoit relégué d'Olgorouki,

avec toute sa famille, dans ces mêmes déserts de Sibérie, où Menzicoff avoit fini ses jours. Il avoit été traité, lui & les siens, avec encore plus de rigueur que Menzicoff lui-même; sa femme étoit morte, & l'une de ses filles étoit mourante. Il fit ce *récit* à la jeune Princesse; & n'étant pas maître de sa douleur & de ses ressentimens, il finit par vomir les plus horribles imprécations contre l'Impératrice & ses Favoris. La Princesse effrayée *s'éloigna*, & *conta* cette aventure à son frere, en plaignant d'autant plus le sort de d'Olgorouki, qu'il paroissoit avoir moins de courage pour le supporter. Son frere, moins sensible à la pitié, & plus animé par la vengeance, *lui* reprocha sa compassion pour leur ennemi: *il falloit*, dit-il, *lui cracher au visage*. L'Officier qui les gardoit, présent à cet entretien, réprimanda sévérement le jeune homme d'un emportement si déplacé, & le menaça de lui ôter la liberté de sortir, s'il ne promettoit de ne point outrager d'Olgorouki dans l'infortune, & de suivre mieux

l'exemple de son pere. Il profita de cette leçon, & promit de se contenir. Peu de temps après les Ministres de l'Impératrice Anne, instruits de la mort de Menzicoff, & ne craignant pas ses enfans, consentirent à *leur* retour, mais plus par intérêt que par humanité. On s'étoit emparé de tous les biens de leur pere ; & dans l'inventaire de ses effets, on vit qu'il avoit placé des sommes considérables sur la banque d'Amsterdam & celle de Venise. On en avoit sollicité le remboursement ; mais les Directeurs avoient toujours répondu que, suivant leur usage, ils ne se dessaisiroient de rien qu'entre les mains des héritiers naturels de Menzicoff, & avec des preuves légales qu'ils avoient l'entiere disposition de leurs biens. L'Impératrice voulant faire la fortune de Biren, frere du Comte de ce nom, son Chambellan & son Favori, qu'elle fit depuis Duc de Courlande, imagina de lui donner en mariage la fille de Menzicoff, qui lui apporteroit en dot les sommes placées sur Amsterdam & Venise,

qui montoient à près de trois millions, sans les intérêts. L'ordre du rappel de cette malheureuse famille fut donc expédié, & on leur dépêcha un Officier, qui eut ordre de mener avec lui des voitures plus douces & plus commodes que celles qui les avoient transportés dans leur exil. A cette nouvelle inopinée, le frere & la sœur, dans l'effusion de la joie & de la reconnoissance, allerent d'abord rendre graces à Dieu dans l'Eglise de Berésow. Ils passerent près de la cabane de d'Olgorouki; & le jeune Menzicoff se souvenant de la leçon qu'il avoit reçue, lui parla avec une douceur & une compassion qui, peut-être alors, lui coûtoient d'autant moins, qu'il faisoit sentir à son ennemi la différence de leur fortune. Il lui dit que sa sœur & lui étoient libres, & qu'on les rappelloit à la Cour. A ces mots de Cour & de liberté, d'Olgorouki soupira profondément, & conjura les enfans de Menzicoff d'oublier leur ancienne inimitié, & de s'intéresser pour lui à la Cour de Pétersbourg. « Ressouvenez-vous quel-

» quefois, leur dit-il, des malheureux que » vous laiſſez dans ces déſerts; nous ſommes » prêts à ſuccomber ſous le poids de la » miſere: de grace, paſſez la tête par cette » lucarne, & voyez ma fille & ma bru, » accablées par la maladie, couchées ſur » ce banc, & n'attendant que la mort: » elles n'ont pas la force de ſe lever; mais » ne leur refuſez pas la triſte conſolation » de recevoir vos adieux. »

Ce ſpectacle émut juſqu'au fond de l'ame le jeune Menzicoff & ſa ſœur: « Nous ne » te promettons pas, dit le Prince, de » parler pour toi à la Cour; il y auroit du » danger pour nous à nous intéreſſer à un » proſcrit; mais tu es le maître de diſpoſer » de l'habitation que nous quittons: elle » eſt pourvue de toutes les choſes néceſ» ſaires à la vie. En attendant une meil» leure fortune, reçois ce préſent d'auſſi » bon cœur que nous te le faiſons. »

Ils partirent dès le lendemain, après avoir été revoir encore leur Oratoire, & pleurer ſur le tombeau de leur pere. Ils

arriverent à Moscow en beaucoup moins de temps qu'ils n'en avoient mis pour venir à Lakoustk. Ils furent très-bien reçus à la Cour, où ils portoient cette modestie & cette réserve dont l'infortune est la meilleure leçon. L'Impératrice donna au frere le grade de Capitaine dans le Régiment des Gardes, & maria la sœur à Biren. On assure que Madame de Biren conserva toujours, à l'insçu de son mari, l'habit de paysanne qu'elle avoit eu dans son exil. Elle le tenoit caché dans un coin de son appartement, & se plaisoit à le revoir. Elle pratiqua, toute sa vie, les vertus que son pere n'avoit montrées que dans le temps de sa disgrace. On a vu qu'il prétendoit n'avoir jamais été plus heureux que dans son exil. Ce qui est incontestable, c'est que jamais il ne fut plus grand.

Au reste, la famille entiere des d'Olgorouki eut une destinée affreuse. Par une suite de révolutions qu'il seroit hors de propos de rapporter ici, tous périrent du dernier supplice, sous le Regne de l'Im-

pératrice Anne. Osterman mourut dans la disgrace.

On peut voir, par ce Précis, quel usage j'ai fait de l'histoire dans la Tragédie de Menzicoff. Les caracteres des principaux personnages, & les faits de l'avant-scène, qui fondent l'action, sont conformes à la vérité historique. La fermeté de Menzicoff dans la disgrace, la bouillante impétuosité de son fils, la tendresse généreuse de son épouse Arsénioff, (que je nomme Arzénie) sont fidellement retracées: les mœurs sont fidellement peintes; tout le reste est d'invention. Le divorce de Menzicoff, & son projet d'épouser Catherine, n'ont rien que de vraisemblable, puisque le bruit se répandit pendant quelque temps en Russie, que ce mariage devoit avoir lieu; & dans les premiers momens du Regne de Catherine, le prodigieux crédit de Menzicoff, & les obligations qu'elle lui avoit, pouvoient rendre cette opinion probable. Le personnage de Vodemar est entiérement fictif. Il produit le nœud & la catastrophe

dont j'avois beſoin ; & comme le dénouement eſt un crime atroce, emprunté d'une autre hiſtoire, je n'ai pas cru qu'il fût permis de l'imputer, ſur-tout dans un ſujet moderne, à un perſonnage réel & *connu*; mais j'ai cru que, dans un *pareil éloignement* des lieux, on pouvoit attribuer une vengeance horrible à quelqu'un des Exilés que Menzicoff avoit ſacrifiés à ſa politique; & j'ajouterai que ce degré d'atrocité a pu ſe rencontrer, ſur-tout *dans un homme* relégué depuis ſeize ans dans les déſerts de Sibérie; car on ſçait qu'un long malheur exalte les vertus & les vices, ſuivant le caractere de l'homme qui ſouffre, & peut en faire un Héros ou un monſtre : *l'un* & l'autre appartiennent également à la Tragédie.

Par M. DE LA HARPE.



PRÉCIS

PRÉCIS HISTORIQUE
SUR COLOMB.

C'EST l'objet d'une méditation bien triste ; que la destinée de presque tous les Grands Hommes, bienfaiteurs de l'humanité ; il *semble que l'infortune* vienne s'emparer d'eux à leur naissance, & les défier à une lutte éternelle, pour que leur gloire ne soit qu'un bien douloureux. A Sparte, à Rome, à Carthage, de nos jours, & dans *l'antiquité*, je ne vois que des trophées sur des échafauds, la Vertu payée par l'ingratitude, & souvent par le crime. Aristide est banni d'Athenes ; L'Hôpital & Fénelon subissent l'exil dans leur Patrie ; Séneque ne se peint à la mémoire qu'au milieu de son *bain* sanglant, & Bélisaire avec les yeux arrachés. Un Jugement inique doit précipiter Miltiade dans le Barathre ; il expire

dans les fers, & le droit de l'enſevelir ne s'accorde pas même à ſon fils : il faut qu'un fils achete le cadavre de ſon pere ; & lui-même, après avoir encore ſignalé ſon courage, eſt payé par le banniſſement. Là, Camille, indigné, s'impoſe un *exil volontaire* ; & Catinat conſole ainſi ſa diſgrace. Germanicus eſt empoiſonné, Agricola eſt empoiſonné, Agis étranglé par l'ordre d'un Ephore. Le Pere de la Patrie, Ciceron, livre ſa tête à Popilius *dont il a ſauvé la* vie. Un peuple forcené inſulte aux cendres de Colbert, & le Vainqueur d'Annibal eſt réduit à ſe juſtifier. Le Taſſe eſt proſcrit à neuf ans, & ce premier tribut d'infortune ne l'acquitte pas envers les *hommes*. Magellan fuit ſa Patrie ingrate : Galilée abjure ſa gloire dans les fers de *l'inquiſition*. Le Camoens, exilé trois fois, expire dans la miſere ; Dryden expire dans la miſere. La ciguë termine les jours de Socrate & de Phocion. Voltaire eſt ſans ſépulture, &..... Mais où s'arrêter, ſi on rappelloit chaque Nom célebre, qui

réveille l'idée d'une grande injuſtice ? Hélas ! il en eſt peu qui n'accuſent un tyran, ſouvent même un peuple entier ; & le cœur ſenſible, qui ſe pénetre de leur ſouvenir, ne peut qu'à la fois admirer & s'indigner.

On verra que les malheurs de Colomb doivent l'aſſocier à ces illuſtres Perſécutés. Gênes & Plaiſance ſe diſputent l'honneur de lui avoir donné le jour ; mais cette premiere Ville eſt conſtamment regardée comme ſon berceau. Ce qu'il a fait, diſpenſeroit de parler de ſon origine, ſi l'envie & l'amour n'avoient trop entrepris de l'abaiſſer. Colomb n'étoit point d'une famille d'artiſans, comme on l'a prétendu : ſes connoiſſances, celles de ſon frere déjà célebre à Lisbonne par des Cartes Marines, annoncent une éducation cultivée, que, dans le quinzieme ſiecle, les hommes, que l'injuſte mépris nomme le peuple, n'avoient pas la facilité de ſe procurer.

Né d'une famille honnête, mais réduit à la pauvreté par les guerres de Lombardie, Colomb prouva de bonne heure qu'avec

des talens & du courage, on est toujours supérieur à la fortune. Son premier vœu fut de servir sa Patrie. Les Turcs & les Vénitiens alliés lui faisoient la guerre : il suivit avec transport un célebre *Armateur* de son nom, redoutable à ces deux *Puissances* par son audace & ses succès. Témoin de plusieurs combats, il se signala dans un abordage, où son vaisseau & celui de l'ennemi s'enflammerent & sauterent ensemble. Une rame lui servit d'asile & de soutien sur les flots. Quel spectacle que celui de Colomb au milieu des mers, luttant contre la mort, & sauvé à seize ans, *par sa destinée*, pour opérer la plus étonnante révolution que le Globe ait jamais éprouvée ! Il semble que, malgré *trois siecles* écoulés, l'imagination soit encore effrayée de son danger. Conduit en Portugal, il ne tarda pas à s'y établir.

Un fameux Navigateur (*), auquel on doit la découverte de Madere & de Porto-

(*) Barthelemi de Pereftrello.

Santo, ſçut diſtinguer les talens de Colomb, & lui donna ſa fille. Les récits de ſon beau-pere, & les Mémoires qu'il reçut de ſa veuve, lui perſuaderent de nouveau qu'on pouvoit égaler, à l'Occident, les ſuccès obtenus ſur mer au Midi. Dans une Iſle des Açores, on avoit trouvé ſur la plage une Statue équeſtre : le piédeſtal offroit des inſcriptions d'un caractere inconnu ; mais le Cavalier, vêtu dans le coſtume des Sauvages, avoit un bras étendu vers le couchant, & sembloit indiquer cette route à l'audace des Navigateurs. Les vents avoient pouſſé, dans ces parages, deux cadavres dont les traits ne reſſembloient pas à ceux des hommes connus.

L'autorité des Anciens, & ſur-tout la forme de la terre ; confirmoient Colomb dans ſes eſpérances déjà réaliſées par les Carthaginois. On ſçait qu'un navire de cette Nation avoit pénétré dans une Iſle déſerte, couverte de bois, très-ſpacieuſe, & coupée par de grandes rivieres ; la beauté du climat décida même une partie de l'équipage à

s'y établir ; mais le Sénat de Carthage, instruit de ce secret, qui lui parut dangereux, fit périr tous ceux qui pouvoient le répandre, & voulut que les autres, abandonnés dans l'Isle, y fussent à jamais oubliés ; sévérité profonde & remarquable, & qui servit presque de solution à ce problême tant de fois agité : « Si la possession » d'un nouveau Monde a été plus utile que » funeste au genre humain ? »

Quoi qu'il en soit, Colomb, impatient, brûloit d'ajouter l'autorité de l'expérience à de simples conjectures : mais quel supplice de sentir en soi des germes de gloire, sans pouvoir les développer ! Quand son génie reculoit les bornes du Monde, l'indigence l'arrêtoit en esclave. Il fallut céder, &, parmi les Puissances d'Europe, se ménager un appui généreux.

Ce sentiment commun à tous les hommes, l'amour de la Patrie, ne s'étoit point affoibli dans son cœur : il désiroit avec transport associer Gênes à son audace, lui consacrer sa gloire, & l'enrichir de ses travaux. Le

Sénat fut instruit : on regarda son dessein comme le songe d'un insensé, & sa premiere tentative n'obtint qu'un refus.

Les nœuds qu'il avoit formés en Portugal, l'attachoient à ce Royaume : adopté par son cœur, il crut qu'il avoit des droits à ses services ; & l'éclat que Jean II donnoit à sa Marine, décida son premier penchant. Le Roi parut l'accueillir avec intérêt : (*que de biens feroient souvent les Rois sans leurs Ministres !*) Mais ce projet fut soumis à l'examen d'un Evêque, & de deux Médecins Juifs. Ces trois hommes joignoient, à la jalousie de l'ignorance, toute *celle* de la prétention aveugle. Arracher à Colomb son secret, profiter de ses *connoissances, lui ravir* & s'approprier sa gloire, fut le noble dessein qu'ils conçurent. Mille prétextes retarderent le jugement *qu'il* attendoit ; &, pendant ces délais, qui se prolongeoient sans cesse, on fit partir un vaisseau qui devoit suivre la route indiquée : mais il falloit le génie de Colomb pour réaliser ce qu'il avoit conçu.

Le Pilote, choiſi par les Miniſtres, étoit, comme eux, ſans énergie : le premier coup de vent l'effraya. Chaſſé dans le Port de Lisbonne, il décria ſon entrepriſe; & ce qu'un lâche ignorant ne put exécuter à ſon premier eſſai, on s'empreſſa *de le dé-clarer* impoſſible à l'obſtination du courage éclairé. Révolté de cette perfidie, Colomb quitta le Portugal, & chercha quelque Nation plus digne de le *ſeconder*.

La France, encore effrayée des *cruautés* de Louis XI, reſpiroit à peine ſous la minorité de Charles VIII. Ce Prince enfant, dont toute la gloire eſt de paroître un Intermédiaire tranquille entre le Tibere François & le Pere du peuple, ne pouvoit offrir à Colomb les reſſources qu'il exigeoit.

L'Eſpagne fixa ſes regards & ſon choix. L'eſprit d'Héroïſme, dont cette Nation ſembloit animée, ſes conquêtes ſur les Maures, l'alliance d'Iſabelle & de Ferdinand, les forces réunies de Caſtille & d'Arragon, lui donnoient un éclat dont l'Europe étoit occupée. Colomb en fut

ébloui : mais l'épreuve qu'il venoit de faire, ne lui prouvoit que trop combien les vastes projets étoient mal écoutés dans les Cours. Il crut donc utile d'envoyer en même temps en Angleterre ; & son frere Barthelemi fut y proposer un Plan que Henri VII étoit digne d'apprécier.

Ce n'étoit pas sans raison que Colomb se défioit de l'accueil qui l'attendoit en Espagne. Les projets élevés n'étoient pas sans quelque charme pour Isabelle : mais, sombre & soupçonneux, Ferdinand ne sçavoit que se défier de ce qu'il ne pouvoit concevoir ; & la déférence que la Reine affectoit pour son Epoux, la rapprochoit aussi de son caractere. Cependant les heureuses qualités de Colomb lui mériterent des Amis : leurs soins fixerent l'attention sur ses offres ; on consentit à les examiner. Mais la destinée de Colomb étoit d'avoir sans cesse à rougir de ses Juges : le Confesseur de la Reine fut celui qu'on nomma. L'infortuné Génois eut combattre toutes les absurdités des préjugés les plus barbares : l'entreprise n'étoit

pas sans danger. L'inquisition étoit au moment de sa naissance; &, dans le cours d'une année, deux mille victimes venoient d'expirer dans les flammes. Les actions, les discours, la pensée même, rien n'échappoit à ce Tribunal de sang; & *quoiqu'étranger*, plus d'une fois Colomb eut à frémir. Enfin, après cinq années de dégoûts, & d'une patience que l'amour de la gloire pouvoit seul entretenir, *son projet fut reçu* d'une maniere défavorable. Ferdinand déclara qu'il ne pouvoit s'occuper d'aucune entreprise, tant qu'il seroit en guerre avec les Maures.

L'homme qui naît avec le génie des grandes choses, porte aussi dans son ame le courage qui dompte les obstacles. Rebuté par le Souverain, Colomb ne balança pas de s'adresser à des Sujets puissans; mais ce n'est pas dans ce siecle, que des Sujets pouvoient entreprendre ce que leur Maître avoit rejetté.

A la douleur amere de ne point trouver d'ame sensible qui entendît la sienne, une

cruelle incertitude vint s'unir encore pour alarmer. Colomb Celui de ses freres, qui devoit se rendre en Angleterre, n'y étoit point arrivé. On sçut, depuis, que des pirates avoient enlevé son vaisseau; que, *réduit* à *l'esclavage*, il avoit enfin brisé ses fers, & que, malgré son indigence, il s'étoit procuré les moyens de retourner à Londres. Il y avoit vécu de ses talens : le Roi même commençoit à l'écouter favorablement, lorsque Colomb inquiet voulut s'éclairer sur son sort. Il se disposoit à partir; Juan Parès, que, pendant son absence, il voulut charger de ses enfans, le supplia de suspendre son voyage. Soit intérêt, soit curiosité, ce Religieux, de concert avec un *Médecin habile*, voulut approfondir le systême de Colomb; & l'examen en prouva la solidité. Certain du succès d'une si vaste entreprise, il crut devoir inviter Isabelle à ne pas laisser échapper la gloire de la soutenir.

Les représentations du vertueux Parès firent impression sur la Reine, qui le ref-

pectoit; & bientôt un léger secours accompagna l'invitation que reçut Colomb de se rendre près d'elle au Camp de Sainte-Foi. Cette marque de faveur lui ramena des Amis qui s'occuperent de le protéger. Les progrès du siege de Grenade & l'*assurance* de cette conquête les secondoient *fortement* : mais la défiance de Ferdinand l'emporta de nouveau sur les bontés d'Isabelle; Colomb fut soumis au même Juge, & le même Arrêt fut prononcé.

Il s'éloignoit à jamais de l'Espagne, & portoit à Londres son indignation & ses projets, quand la prise de Grenade & l'enthousiasme de son triomphe dissiperent l'incertitude d'Isabelle. On s'alarma du départ de Colomb : Un Courrier l'atteignit, & le ramena. Les égards, les honneurs l'accablerent : Amiral en espérance, Vice-Roi d'une terre inconnue, les titres les plus pompeux lui furent prodigués dans des Patentes conditionnelles; &, ce qui n'est pas indigne de remarque, ce Traité de Colomb avec les Rois fut signé dans ce même

Camp de Sainte-Foi, où la ruine des Maures venoit de se consommer. Joindre un Nouveau Monde à ce nouvel Empire, fut presque l'ouvrage du même jour : jamais Souverain n'avoit, à la fois, fait d'aussi vastes conquêtes; aussi l'impatience d'Isabelle étoit-elle sans bornes. Dans la disette & le besoin d'argent où elle se trouvoit, elle engagea ses diamans, pour subvenir aux frais d'une si glorieuse entreprise. Un de ses Sujets eut *l'honneur ou* la vanité de venir à son secours : Saint-Angel fit les avances nécessaires; & la dépense de cet armement si différé, qui procura tant de richesses à l'Espagne, & tant de malheurs à Colomb, coûta quatre-vingt-dix mille livres de notre monnoie. *Suivi* de trois freres nommés *Pinson*, *de* quatre-vingt-sept matelots, il partit du port de Palos; & le 3 Août 1492, fut le jour mémorable qui nous ouvrit la route inconnue d'un nouvel Univers. A peine Colomb fut en mer, que le gouvernail d'un de ses vaisseaux rompit; la superstition, qui régnoit dans son équipage, ne manqua

pas de tirer, de cet événement, les plus sombres pronostics, & bientôt il eut moins de peine à dompter les élémens, que l'esprit pusillanime de ses Compagnons. Mais quand la boussole ne fut plus un guide assuré, que l'aiguille aimantée *fut moins* exacte à chercher le Nord, & que sa direction s'altéra, la terreur fut universelle; ils se croyoient entraînés par des flots qui ne permettroient plus de *retour*, & *que l'ordre* de la nature étoit bouleversé. L'*Amiral* profita de ce phénomene : il assura que sa cause tenoit à l'approche de la terre, & présageoit un terme à ses voyages. L'ignorance fut, un instant, docile : mais Colomb essayoit en vain de déguiser l'énorme distance qu'il avoit parcourue; celle du temps, qui n'amenoit aucune découverte, ne pouvoit échapper à des hommes uniquement soutenus par l'avarice & le désir des nouveautés. Colomb eut à souffrir les propos les plus injurieux : ce n'étoit plus qu'un Aventurier présomptueux, entêté d'une chimere, & dont l'orgueil aveugle les con-

duisoit à la mort. La sienne fut résolue : Le précipiter dans les flots, imputer ce crime au hasard, & s'efforcer de regagner l'Espagne, fut le projet sinistre qui se formoit autour de lui. Déjà l'équipage en tumulte s'étoit assemblé sur le pont, & redemandoit l'Espagne à grands cris. La menace, les gestes violens annoncerent à Colomb un pressant danger : il fallut céder, ou du moins le paroître, & faire encore ce sacrifice à la gloire : mais, à force d'instances, il obtint, comme une grace, que, trois jours seulement, on suivroit encore l'entreprise. Le premier fut sans découverte ; mais le second ramena l'espérance. Des oiseaux étrangers, & rassemblés en troupes, un roseau poussé par les vagues, & dont la tige paroissoit fraîchement coupée, des branches d'arbrisseaux, que la mer agitée n'avoit pas encore dépouillés de leurs fruits, des planches, des débris flottans, où le travail de l'homme ne pouvoit se méconnoître, l'inconstance & la variété des vents, les nuages même, différemment groupés

& nuancés autour du soleil, persuaderent tellement à Colomb qu'il étoit voisin de la terre, que sa crainte alors fut d'être brisé, pendant la nuit, contre une côte inconnue. Toutes les voiles furent pliées, & la plus exacte vigilance ordonnée à l'*équipage. Le* sommeil étoit loin de tous les yeux, & les regards avides s'attachoient au sombre horizon, où la terre si désirée devoit enfin se découvrir. A *dix heures*, Colomb apperçut une lumiere errante, & *la* fit observer à Guttiere: Salcédo fut appellé; chacun la remarqua, chacun suivit ses mouvemens. Enfin, du léger navire qui devançoit les autres, de *la Pinta*, on entendit, vers le minuit, terre! terre! à cris redoublés: mais ce bonheur n'avoit tant de fois été qu'une vaine espérance, qu'en le possédant même, on ne pouvoit y croire. La nuit devenoit un supplice; un désir curieux, la crainte, la gloire, la cupidité, tous ces sentimens confondus augmentoient l'impatience du jour. Il parut, & bannit toute incertitude. L'équipage fut

d'abord frappé d'une muette extase; &, par un mouvement général & rapide, mille cris s'éleverent à la fois. Quel moment pour Colomb ! la joie, le repentir, arrachoient des larmes; on étoit à ses pieds, on l'élevoit à triomphe, on s'embrassoit, *on osoit partager sa gloire.* Cet étranger, cet ennemi, qu'un instant plutôt on vouloit massacrer, étoit l'objet unique de l'enthousiasme, du respect, & d'un culte universel. Ce *n'étoit plus* un homme; *c'étoit un Dieu qui venoit d'enchérir sur le courage de tous les siecles.*

Au lever du soleil, déjà les chaloupes des trois vaisseaux étoient à la mer; on se pressoit d'y descendre; on se précipitoit. Le *tumulte* de *la joie*, des chants guerriers, les sons bruyans d'une musique militaire, accompagnoient leur marche rapide. A peine la barque, qui portoit Colomb, eut touché le rivage, que, jaloux de fouler le premier la terre d'un nouveau Monde, on le vit s'élancer avec transport, &, comme un signe de conquête, y planter, au nom

d'Isabelle, l'étendard de Castille. A son exemple, chaque Espagnol embrassa la terre après laquelle il soupiroit. On le salue des titres pompeux, dont il n'avoit emporté d'Espagne que l'espérance; & simple *Pilote* à Palos, Colomb, à Sansalvador, *devint* presque l'égal des Rois. Il reconnut en partie cette chaîne d'Isles, désignées par le nom de *Lucajes*; mais la Conception, Fernandine & l'Isle Longue, *furent les seules* où il débarqua. Ses recherches le conduisirent bientôt à une contrée si vaste, qu'il fut tenté de la croire un continent: c'étoit l'Isle de Cuba; il y descendit pour faire caréner ses vaisseaux. Pendant son séjour, des matelots s'avancerent à soixante milles du rivage, & revinrent bientôt enchantés de leur découverte: ils avoient reçus les plus grandes marques de respect dans un Village où ils étoient parvenus. Ces malheureux Insulaires se prosternoient à leur aspect, & leur baisoient les pieds: ils trembloient que les Espagnols ne fussent une Race Divine, qu'une ancienne terreur leur

avoit annoncée. Depuis long-temps, leurs Prêtres, car les Sauvages même avoient des Prêtres, les alarmoient de cette prédiction, &, dans ce moment, ils la croyoient accomplie. Mais ce qui frappa le plus les Eſpagnols, ce furent les plaques d'or que ces Sauvages employoient ſur eux comme une parure. Pluſieurs de ces malheureux furent amenés vers Colomb : on les força de ſervir de guides aux Eſpagnols, qui s'empreſſoient d'aller fouiller la terre : mais leur avidité ſe fatigua d'inutiles travaux ; la richeſſe de cette contrée n'étoit point de l'or. Heureux d'ignorer ſa valeur, les Indiens livrerent ce qu'ils en poſſédoient, & ſçurent indiquer, par leurs geſtes, une Iſle aſſez voiſine, où ce métal ſe trouvoit en abondance. Ce premier eſpoir fut le ſignal de la perfidie. Jaloux de s'emparer ſeul des tréſors que promettoit la terre d'Hayti, un des Pinſons voulut y pénétrer le premier : il partit avec le vaiſſeau qu'il commandoit ; &, malgré les ſignaux prodigués pour l'arrêter, on le perdit bientôt de vue.

Colomb, contrarié par les vents, n'arriva que long-temps après cette séparation. La côte où il descendit étoit sous la domination du Cacique Guacanahari. On lui députa quelques Officiers intelligens : il parut charmé de leur présence ; & sur le rapport qu'on fit de sa douceur à l'Amiral, il résolut de se rendre à l'invitation qu'il en reçut d'aller le visiter.

Tout étoit disposé pour ce voyage, quand, au milieu de la nuit, son vaisseau même, emporté par des courans, se brisa contre des rochers, & se perdit sans ressource. Témoins de ce malheur, les Indiens, animés par leur Prince, accouroient en foule sur le rivage : la douleur se peignoit dans leurs cris, & n'en étoit pas moins active. Les uns, à la nage, les autres, dans leurs canots, furent bientôt au secours du navire, & sauverent ainsi leurs oppresseurs. Les provisions, les débris même furent transportés à terre ; rien ne fut enlevé. Un Indien, placé par le Prince, eut ordre d'y veiller, & les défendit avec

ſcrupule, même de la curioſité des Inſulaires.

Pinſon ne reparoiſſoit pas; & Colomb, alarmé de ſon abſence, lui ſoupçonnoit l'intention de le devancer en Europe. Cette crainte hâta ſon départ; mais l'unique vaiſſeau qui lui reſtoit, étoit préciſément le moins conſidérable des trois, & ne pouvoit ſuffire à ramener les malheureux échappés au naufrage.

Colomb ſe décida donc à ſolliciter l'aveu du Chef Indien, pour former un établiſſement dans l'Iſle. L'imprudent Cacique reçut la demande avec tranſport : il ſe dépouilla de la Couronne d'or qu'il portoit, & vint, en ſigne de joie, la dépoſer ſur le front de l'*Amiral*. Le malheureux Cacique étoit loin de ſentir la vérité de ces hommages, & les dangers d'un conſentement funeſte, qui n'étoit vraiement qu'une abdication. Colomb ne s'occupa plus que de conſtruire un aſile à ſa Troupe; & dès que le Fort de Navidad fut en état de la recevoir, il ſuivit, ſans retard, l'attrait

qui le rappelloit en Eſpagne. Après deux jours de marche, il eut le bonheur de retrouver Pinſon, &, conſolé par cette rencontre, feignit d'adopter les raiſons que le perfide inventa de ſon abſence.

Pendant cinq cents lieues, Colomb avoit eu les vents les plus favorables; mais il devoit ſubir la plus terrible épreuve, & connoître le ſeul danger qui dût l'épouvanter; celui de voir ſes travaux perdus pour l'Univers, & ſes *ſuccès ignorés.* L'orage le plus violent, qui jamais ait troublé les mers, vint l'aſſaillir en un inſtant: les reſſources de ſon art, celles du courage, étoient vaines pour ſon ſalut, & ſa longue expérience ne ſervoit en ce moment qu'à lui montrer ſa perte plus certaine. Eloigné de toute terre, le bonheur de ſon premier naufrage ne pouvoit même s'eſpérer. L'Infortuné ſe croyoit déjà flétri dans l'avenir; le nom d'Aventurier lui ſembloit s'attacher à ſa mémoire. L'effroi de périr inconnu, la perte de ſa gloire, ne lui permettoient pas même de ſonger à ſon

dernier inſtant : mais ſes deux fils occuperent encore ſon ame, & mettoient le comble à ſa douleur ; il ſe les repréſentoit abandonnés dans un College de Cordoüe, orphelins dès leur enfance, ſans ſecours, ſans appui, dans un Royaume étranger, où, loin de reconnoître les ſervices de leur pere, on l'accuſeroit peut-être d'avoir ſéduit des Citoyens, pour les rendre victimes de ſon imprudence.

Colomb étoit immobile ſous le poids de ces idées cruelles & de ces regrets dévorans : mais quand elle ſemble abattue, une ame forte eſt encore loin de ſuccomber. C'eſt dans les criſes les plus violentes qu'elle ſe réveille, & trouve en elle encore plus d'énergie. Au milieu du déſordre, du bruit des vents, du fracas des voiles déchirées & des mâts abattus, malgré les cris de l'équipage, le choc des vagues, & les ſecouſſes d'un vaiſſeau prêt à s'ouvrir, le calme eſt dans l'ame de Colomb. Conſerver ſa gloire, eſt l'unique ſentiment qui l'anime. Il s'enferme ; & le récit de ſon

Voyage, là route qu'il a suivie, les pays qu'il a découverts, leur situation, les particularités du climat, le lieu qu'habite sa Colonie; tout se retrace avec ordre dans un Ecrit qu'il envoye au Souverain d'*Espagne*. Les détails, les précautions, dont le sang froid s'occupe dans la plus grande sécurité, rien ne lui échappe à l'instant d'être englouti. Sa Relation est enveloppée d'une toile goudronnée: un mastic de cire la recouvre encore, & *le tonneau qui la* renferme est jetté à la mer sous ses yeux. L'Océan devient dépositaire d'un secret si précieux au Monde, & le hasard seul doit le conserver.

Enfin, le calme reparut, & les vents respecterent ce Grand Homme. Poussé jusqu'aux Açores, il y relâcha, & fit mettre à terre quelques-uns de ses gens, pour chercher du secours & se réparer. Les Portugais, persuadés que l'Amiral étoit du nombre des débarqués, les arrêterent tous, quoique les deux Nations ne fussent pas en guerre. Colomb réclama contre cette violence;

violence; & ses forces, qu'il fit connoître, ainsi que la menace d'une prompte vengeance, lui procurerent d'abord quelques égards. Bientôt, après une mûre délibération, on lui rendit ses matelots, & il obtint même des rafraîchissemens du Gouverneur de Sainte-Marie. Mais il se vit encore séparé de Pinson; & la double crainte du naufrage de son Compagnon, ou de son arrivée en Espagne, vint le tourmenter de nouveau. Cette idée le pressa de suivre sa route. Il voyoit presque la côte, quand une nouvelle tempête, qu'il combattit deux jours & deux nuits, l'obligea de chercher un asile dans le Tage, malgré les dangers qu'il devoit y courir. A peine y fut-il arrivé, que le Commandant du Port lui fit ordonner de venir rendre compte de son Voyage. Colomb montra sa Patente du Roi d'Espagne, & observa de ne point quitter son bord. Alors, loin de lui faire violence, le Roi le fit inviter de venir à sa Cour, avec promesse qu'on lui rendroit les honneurs qu'exigeoit sa qualité.

Colomb n'ignoroit pas qu'à ſon départ de Palos, Jean II avoit armé trois vaiſſeaux pour l'enlever : il ſe ſouvenoit encore mieux des refus outrageans dont furent payées ſes offres ; & le plaiſir d'annoncer un ſuccès dont ce Prince avoit douté, l'emporta ſur ſes craintes. Il crut devoir ſe fier à la parole d'un Roi. Il en reçut effectivement les traitemens les plus diſtingués : mais le Monarque ne l'écouta qu'avec *jalouſie ;* &, ſans la crainte de l'Eſpagne dont Colomb étoit protégé, peut-être eût-on ſuivi le projet de quelques ſcélérats, qui propoſerent de l'aſſaſſiner ſecrétement, & de ſaiſir tous ſes papiers, ainſi que les Inſulaires qu'il avoit amenés du Nouveau Monde. Colomb ne reſta que cinq jours à Lisbonne ; &, le 15 de Mars, il deſcendit à Palos, le même Port d'où, ſept mois & douze jours auparavant, on l'avoit vu partir, ſans eſpérer de le revoir. A peine eut-on reconnu ſon vaiſſeau, que la nouvelle de ſon retour devint à l'inſtant générale. Tous les Habitans furent dans l'ivreſſe : une foule

innombrable couvroit déjà le rivage, avant qu'on pût même l'appercevoir. Le son des cloches, le bruit du canon, donnerent le signal d'un bonheur public. Ce tumulte, à la fois religieux & guerrier, se mêloit sans interruption aux acclamations de tout un peuple étonné. La mer étoit couverte de barques: chacun voloit au-devant de l'Amiral, ou d'un Frere, ou d'un Ami, & vouloit sçavoir le premier des nouvelles de son entreprise : mais quand la chaloupe de Colomb eut touché le rivage, que ses Compagnons vanterent ses succès, que le Peuple eut contemplé des hommes nouveaux, des fruits, des animaux inconnus, & qu'il eut entendu des récits plus prodigieux encore, l'explosion du délire fut sans bornes. Comme dans les Fêtes solemnelles, les boutiques furent fermées, les travaux interrompus; & Colomb obtint avec joie, de l'enthousiasme & de la reconnoissance, tous les honneurs qu'on prodigue tristement aux Rois par devoir. Le soir même, l'arrivée de Pinson mit le

comble à ſon bonheur; d'autres prétendent que ce Compagnon perfide, ayant pris terre à Bayonne, fit demander audience aux Rois, & que la douleur profonde que lui cauſa leur refus, le conduiſit en peu de jours au tombeau.

Quoi qu'il en ſoit, le premier ſoin de l'Amiral fut d'inſtruire Iſabelle & Ferdinand de ſon retour. Il reçut bientôt une *réponſe* honorable, & l'ordre *flatteur* de *ſe rendre* auprès d'eux.

Il prit donc ſans délai le chemin de Barcelonne: ſon Voyage ne fut pour lui qu'une fête continuelle. Une foule immenſe l'accompagna depuis Palos: les chemins retentiſſoient des chants, des cris, des louanges des peuples qui s'empreſſoient à ſon approche, & quittoient tout pour ſe retrouver à ſon paſſage. Précédé & ſuivi d'une ſi nombreuſe eſcorte, Colomb approchoit de la Capitale. La Ville entiere, les Courtiſans même, allerent fort loin à ſa rencontre: un d'eux fut chargé de le complimenter au nom d'Iſabelle & de Ferdinand.

Devant lui marchoient, à quelque diſtance, les Sauvages qu'il avoit amenés : on traînoit à ſa ſuite des balles de coton, des coffres pleins de racines précieuſes. A ſes côtés, des lames d'or, des lingots énormes étoient portés en ſigne de conquête, & des roſeaux, d'une hauteur inouie, ſoutenoient des oiſeaux de mille couleurs. Colomb traverſa la Ville dans ce noble appareil, & parut en triomphe à la Cour des Rois. Sous un dais magnifique, Iſabelle & Ferdinand, revêtus de la Majeſté Royale, le reçurent en dehors du Palais : ils ſe leverent à ſon approche ; &, loin de ſouffrir qu'il ſe proſternât, ſuivant l'uſage, pour leur baiſer la main, tous deux le releverent enſemble, &, devant l'Eſpagne entiere, ils montrerent Colomb aſſis à leurs côtés. Le récit modeſte qu'il fit de ſon Voyage, l'étonnement qu'inſpira ſon audace, & la joie de ſes ſuccès, calmerent un inſtant l'envie & même l'orgueil Eſpagnol. On ſupporta les honneurs qu'obtenoit un Etranger qui, célebre par lui-même,

ne devoit rien de sa gloire à l'antiquité de ses Aïeux : mais la vanité, prompte à se flatter elle-même, voulut suppléer à ce qu'elle appelloit manquer à ce Grand Homme. On lui donna des Lettres de Noblesse ; &, comme si la gloire avoit besoin de Titres ; les Rois crurent de bonne foi qu'eux seuls venoient d'ennoblir un Héros.

En retraçant les Tableaux consacrés par l'Histoire, il en est de si révoltans pour la raison & l'humanité, que les *détails même* de leur atrocité ou de leur folie semblent attacher le doute à leur existence. Comment ajouter foi à la foiblesse d'un Souverain qui, dans l'éclat de ses victoires, & dans l'instant le plus brillant de son Regne, s'abaisse à solliciter de son Sujet la liberté de garder ses conquêtes ? & comment croire à la puissance d'un tel Sujet, d'un prêtre sacrilege, profanant à la fois le Sacerdoce & la Nature, pere de cinq enfans, amant de sa fille & son ravisseur, assassin de son époux, &, dans ce commerce infame, rival incestueux de ses

propres fils? Ces crimes & cet excès d'opprobre ne sont pourtant que des vérités dans la Vie de Ferdinand & d'Alexandre VI, de ce Borgia, qui, né & déshonoré en Espagne, vint acheter la Tiare à Rome, & s'en fit un asile contre les Loix, s'unit à tous les Souverains, les trompa tous, fut le Chef de l'Eglise, l'Allié des Turcs, donna retraite au Frere d'un Sultan & vendit ses jours, ignora les remords, osa prétendre à *la gloire*, en obtint malgré ses forfaits, souilla le Saint Siege par le meurtre, le poison, l'adultere & l'inceste, & fonda, par sa scélératesse même, la grandeur temporelle de la Papauté. Dès que Ferdinand & Isabelle eurent obtenu du Souverain Pontife l'humiliante donation des Pays que leur Amiral venoit de découvrir, & même découvriroit encore, on lui renouvella les Titres pompeux, & les Priviléges que son premier Voyage lui avoit déjà mérités. Il faut lire ces Patentes incroyables, pour les comparer aux traitemens que reçut Colomb dans la suite; & jugez, par ce con-

traſte, comme l'on doit compter ſur la parole des Rois.

On arma, ſans délai, une flotte plus conſidérable que la premiere, & il n'y eut plus d'obſtacle à ſon départ. Un de ſes freres, Diégue, le ſuivit dans ce nouveau Voyage. Son empreſſement à revoir la Colonie qu'il avoit laiſſée à la Nativité, l'éloignoit des différentes Iſles qu'il rencontra ſur ſa route. Il ne deſcendit qu'à la Deſirade, pour ſatisfaire ſon équipage, & *laiſſa* derriere lui la Martinique, la Guadeloupe, Antigoa, Portorico, & pluſieurs autres: mais quelle fut ſa douleur, lorſqu'en arrivant à la Nouvelle Eſpagne, il ne vit point ſes Compagnons accourir ſur le rivage, & célébrer, par des cris de joie, le bonheur de ſe réunir! La Plage étoit déſerte, & le Fort détruit: des lambeaux d'habillemens, les débris de quelques armes, des oſſemens épars, lui donnerent les renſeignemens les plus ſiniſtres. Il ſçut bientôt le funeſte ſort que les Eſpagnols avoient mérité. Des crimes de toute eſpece, des

cruautés d'un genre inconnu, avoient soulevé les Habitans de cette contrée. Leur nombre & leur fureur avoient sçu rendre inutile l'industrie meurtriere des Européens. Le Cacique Guacanahari, que l'atrocité des Espagnols n'avoit pu détacher d'eux, s'étoit armé pour leur défense; &, victime de l'hospitalité, il souffroit encore d'une blessure aussi cruelle que dangereuse.

Colomb, après avoir choisi une situation plus favorable encore que la précédente, bâtit la premiere Ville que le Nouveau Monde ait vu s'élever, & lui donna le nom d'*Isabelle.* La plupart de ses Compagnons étoient persuadés qu'en le suivant dans ses Voyages, il suffiroit d'aborder ces Isles fortunées, pour y trouver des richesses faciles, & qu'ils n'auroient que l'embarras de les transporter; mais lorsqu'il fallut se soumettre à des travaux pénibles, la révolte ne tarda pas à éclater. Colomb fut obligé de punir & de renvoyer, même en Espagne, un grand nombre de Séditieux.

Il falloit occuper l'oisiveté des Troupes

qui lui restoient : il s'en servit à protéger ses recherches sur la nature & les productions du Pays. Les richesses que le district de Cibao lui offrit, ramenerent bientôt le calme dans la Colonie. Dès qu'on eut achevé, sous ses ordres, un nouveau Fort, qui reçut le nom de *Saint-Thomas*, il profita de la tranquillité des Espagnols, pour se rembarquer & continuer ses découvertes.

La Jamaïque fut le prix de ce *Voyage* ; mais avant d'y parvenir, & *après l'avoir* quittée, il se vit exposé, pendant cinq mois de navigation, à tous les dangers que le courage humain peut affronter : l'épuisement de toute provision ne fut pas même le plus cruel. Dans cette disette absolue de vivres, & livré à toutes les horreurs de la faim, on rapporte que deux *oiseaux* vinrent s'abattre sur son navire, & qu'un Matelot s'étant saisi de l'un d'eux, l'offrit à l'Amiral, & le supplia d'en soulager le besoin qui le pressoit. Colomb, attendri, ne put se résoudre à accepter un secours que ses Compagnons ne partageroient pas

avec lui ; & voyant qu'il ne pouvoit suffire à tant de malheureux, loin d'en profiter seul, il rendit à l'oiseau sa liberté, le vit avec joie rejoindre sa compagne, & goûta quelques plaisirs, au milieu de sa détresse, à voir au moins, sous ses yeux, un être exister sans souffrir. Ce fait est de peu d'importance, près du grand intérêt que réveille le souvenir des travaux de Colomb ; mais, dans la Vie d'un Héros, il est doux de reposer son admiration, en s'occupant de ce qui le fait aimer. Ce ne fut pas l'effet que sa conduite produisit sur son équipage : on renouvella bientôt contre lui toutes les menaces du premier Voyage. Environné d'écueils, jouet des vents, assailli de continuelles tempêtes, obligé même de se préserver des hommes dont il s'occupoit sans cesse à sauver les jours, l'Infortuné ne pouvoit se livrer un instant au sommeil. La fievre la plus violente fut la suite d'une si longue fatigue, & d'une tension d'esprit non interrompue. Une léthargie profonde s'empara de tous ses sens. Privé de la

mémoire & de tout sentiment, son état fut long-temps désespéré : mais la joie de retrouver à Isabelle, où il retourna, ce Frere chéri qu'il avoit envoyé à Londres, la révolution de ce bonheur inattendu le rappella bientôt à la vie.

Depuis treize ans tous deux, inquiets de leur sort, n'avoient pu se réunir ; *mais*, en revenant d'Angleterre, Barthelemi voulut traverser la France, & s'arrêter *à la* Cour de Charles VIII. Les *honneurs qu'il* y reçut, l'avertirent du succès de son Frere : le Roi lui-même lui en donna l'assurance. Ce Prince regretta de n'avoir pu soutenir une si belle entreprise ; &, sans se borner à des louanges stériles, il fit compter une somme considérable à Barthelemi, en le pressant de rejoindre Colomb, & de s'associer à ses travaux. L'espoir d'accompagner l'Amiral fit voler son Frere en Espagne ; mais il arriva trop tard. Isabelle & Ferdinand le reçurent avec les égards que leur inspiroient encore les premiers momens de l'enthousiasme, & le chargerent

même de conduire trois vaisseaux à leur nouvelle possession.

Ce second Frere étoit nécessaire à Colomb, pour fortifier son ame contre toutes les peines qui la dévoroient. Vaincu par la *famine*, occupé sans cesse à concilier les Colons qu'il avoit transportés, il falloit encore soutenir la guerre contre les Indiens. Deux cents hommes, vingt chevaux & trente chiens, eurent à combattre cent *mille hommes*, & en furent vainqueurs.

Colomb dut gémir, sans doute, des droits que donna cette victoire sur un Peuple sans défense. L'Indien, soumis, fut imposé à une taxe en or ou en coton, qu'on le força de payer tous les trois mois. Cette rigueur n'étoit pas dans l'ame de *Colomb*, & s'éloignoit de ses principes de clémence; mais les mutins qu'il avoit envoyés en Espagne, Margarita, le Pere Boyl, étoient des ennemis dont il falloit triompher. On l'accusoit de tous les crimes, pour venir les commettre à sa place. Un Archidiacre de Séville, Fonséca, aussi hai-

neux, aussi vain qu'ignorant, étoit chargé des affaires de l'Inde, & ne pardonnoit à personne la supériorité que tout le monde avoit sur lui. Colomb ne se connoissoit qu'un défenseur à la Cour, l'avarice du Souverain : la satisfaire, étoit prouver son innocence. Il tenta ce moyen, & ramassa, pour Ferdinand, une immense quantité d'or.

L'Infortuné n'avoit que trop bien prévu les injustices qu'on lui préparoit à la Cour. Un Commissaire étoit *déjà nommé pour* aller s'instruire de sa conduite, le juger dans ce Monde nouveau, dont l'Espagne lui devoit la possession ; & ce fut à un Valet-de-Chambre du Roi, que cette mission fut confiée. Une haine active pour Colomb devoit, sans doute, mériter cette place : aussi Aguado, doué de l'audace d'un Parvenu, ne s'occupa qu'à animer les Espagnols & les Indiens contre leur Chef. L'Amiral sentit vivement l'outrage, mais sçut le dévorer ; & pour abréger sa honte, il résolut d'aller chercher un Juge plus convenable auprès de Ferdinand. Barthelemi

fut chargé, pendant son absence, de gouverner la Colonie : il associa Roldan à son autorité ; confiance dangereuse, & qui devint la source de tant de malheurs.

L'expérience n'avoit pas encore calculé ce qu'il falloit de temps & de provisions pour ces nouveaux trajets d'Amérique en Espagne ; aussi l'épuisement des vivres étoit presque toujours un inconvénient de ces Voyages. Celui-ci n'en fut pas exempt : il fallut se réduire à six onces de pain par jour, & l'Amiral en donna l'exemple le premier : mais on s'étoit tellement accoutumé à regarder les Indiens comme un bétail, que tout l'équipage vouloit que, sans différer, on mangeât ceux qui étoient à bord. Les jeter au moins à la mer, pour épargner les vivres, étoit le parti modéré où s'arrêtoient le peu d'Espagnols qui se piquoient d'humanité. C'est alors que celle de Colomb se fit connoître : il ne balança pas d'exprimer l'horreur qu'un pareil dessein lui inspiroit ; & l'autorité, dont il craignoit d'user pour ce qui l'intéressoit

lui-même, il ſçut l'employer à réprimer ces idées féroces, qu'il faut s'empreſſer d'attribuer au déſeſpoir.

Son retour précipité déconcerta ſes ennemis; mais lui-même fut étonné de ne point trouver les Rois à Burgos. Ferdinand faiſoit la guerre aux François dans le Rouſſillon. L'hymen malheureux de l'Archiduc Philippe & de l'Infante alloit ſe terminer en Flandre, & les préparatifs du *Voyage* de ſa Fille occupoient *Iſabelle à Loredo:* elle devoit y reſter juſqu'au départ de l'infortunée Jeanne, ſi connue dans l'Hiſtoire par les malheurs de ſon amour pour un Epoux trop indifférent. C'eſt elle qui, née près du Trône, ſçut aimer juſqu'à la démence. Quoi de plus touchant par ſa cauſe, que l'égarement même de ſon eſprit? *Les* ſuccès de Philippe en Eſpagne, ſa prompte abſence, que la jalouſie de Ferdinand ſçut ménager, ſa bonne foi en Italie, ſa grandeur d'ame en France, ſon retour glorieux dans ſes Etats, où Louis XII le fit conduire avec honneur; tant de qualités brillantes

ſervoient d'aliment à la paſſion d'une Epouſe; mais les obſtacles qu'on oppoſoit ſans ceſſe à ſon juſte déſir de rejoindre l'Archiduc en Flandre, la plongerent dans un chagrin violent, & déciderent ſon infortune. Elle réſolut, à peine relevée de couches, & dans la ſaiſon la plus rigoureuſe, de deſcendre à Gand, ſans ſuite, ſans déguiſement, & d'entreprendre, à pied, ce pénible Voyage. Dans ſon délire, elle s'efforçoit, en plein jour, de ſortir de la Fortereſſe de *Medina del campo.* Rien ne pouvoit la retenir : il fallut, après avoir épuiſé toutes les remontrances, lever le pont qui fermoit la Citadelle. Alors on ne put la décider à rentrer dans ſon appartement : expoſée aux injures de l'air, elle prenoit, près du foſſé qui l'arrêtoit, le peu de nourriture qu'à force d'inſtances on l'engageoit d'accepter. L'état cruel de ſa Mere, dont la fin approchoit, ne pouvoit même la diſtraire: ſans ceſſe inondée de larmes, le nom de ſon Epoux étoit le ſeul qu'elle ſçût prononcer; &, pour obtenir de le rejoindre,

elle s'abaiſſoit aux plus humbles prieres. On y céda, mais trop tard : le coup étoit porté ; &, de retour dans ſes Etats avec l'Archiduc, il fut contraint de la réléguer au Château de Mucientès.

Là, ſa démence avoit le caractere d'un profond abattement ; mais, lorſque les jours de Philippe furent menacés, elle ſortit de ſa langueur, & lui prodigua tous les ſoins de l'amour : l'effroi rappella ſa raiſon. Pendant les ſix jours qui terminerent la vie de ſon Epoux, aucun prétexte ne put l'en ſéparer un moment. A peine fut-il expiré, les accès devinrent terribles : elle s'attachoit à ſon corps, & long-temps on eſſaya vainement de l'en arracher. Quoiqu'enceinte, on ne put la réſoudre aux ménagemens qu'exigeoit ſon état. Elle ne ſortit de l'eſpèce de tombeau où elle s'étoit reléguée, que pour aller à la Chartreuſe de Mira-Flore implorer Dieu pour l'Archiduc. Un drap noir, des plus groſſiers, uniquement retenu par une ceinture, la couvroit de la tête aux pieds. Elle faiſoit ouvrir la tombe

de ſon Epoux; & ſans proférer une parole, réduite même à l'impoſſibilité de verſer une larme, ſon bonheur étoit de contempler une cendre inanimée.

Elle prit en horreur la ville de Burgos, où venoit d'expirer l'Archiduc, & déclara qu'elle ne vouloit plus l'habiter. Son départ sembloit une fuite; &, dans le déſordre du déſeſpoir, elle ignoroit elle-même où elle vouloit aller. L'unique objet de ſes ſoins fut le cercueil de Philippe: elle le fit enlever. Entourée de flambeaux, la litiere qui le renfermoit, s'avançoit à pas lents devant elle, & ſon Voyage étoit une pompe funebre. Elle marcha juſqu'à ce que la nature exigeât un repos. A la pointe du jour, on s'arrêta près d'un Monaſtere: on ſe préparoit à y dépoſer ces précieux reſtes: elle ſçut que des femmes l'habitoient; ce voiſinage lui parut une profanation, la mort même n'avoit pas ſuſpendu ſa jalouſie. Il fallut camper, & marcher juſqu'à l'Egliſe de Torquemada.

Les douleurs de l'enfantement l'obligerent

de s'arrêter dans ce malheureux Bourg. La Cour, le Conſeil, s'y établirent; & dénuée de tout ſecours, elle accoucha d'une Princeſſe qui penſa lui coûter la vie. Ni les incommodités de toute eſpece, ni les dangers d'une épidémie dévorante, ne purent l'éloigner de ce lugubre ſéjour. Bientôt l'Egliſe de Torquemada ayant été endommagée par les flammes, l'infortunée *Jeanne* ne voulut s'en rapporter qu'à *elle* du ſoin aſſidu de garder l'ombre de *ſon Epoux : il* fallut tranſporter le cercueil dans la chambre même qu'elle habitoit, &, juſqu'à ſa mort, cet aſpect mélancolique entretint ſa ſa douleur & ſa folie attendriſſante. C'eſt elle que les malheurs de Colomb auroient intéreſſée, ſi l'amour de Philippe eut conſervé ſa raiſon. Quelle Souveraine, ſi le bonheur eut été l'objet de ſa vive ſenſibilité !

Dès qu'Iſabelle eut achevé les préparatifs de ce triſte hyménée, ou plutôt de ce ſacrifice, elle fut bientôt de retour à Burgos. Ferdinand ne tarda pas à l'y joindre:

les revers dans le Rouſſillon, &, ſur-tout, des projets communs de conquête venoient de le réconcilier avec ſon ennemi. Il ſe diſpoſoit à partager avec lui le Royaume de Naples, quand la mort inattendue de Charles VIII ſuſpendit les négociations & les hoſtilités, & ramena Ferdinand auprès d'Iſabelle.

Colomb ſe rendit à la Cour, avec la confiance d'un homme irréprochable, & cette tranquillité modeſte, heureux partage de la vertu. Les richeſſes qui l'accompagnoient, l'or, les perles qu'il offrit, juſtifierent pleinement ſa conduite; & ſur les preuves qu'il donna de pouvoir, tous les ans, renouveller ces tributs, Ferdinand & Iſabelle le traiterent d'une maniere ſi diſtinguée, que ſes ennemis confus ſe virent contraints au ſilence. Mais la haine ſourde n'en eſt pas moins active : elle parvint à perſuader aux Rois que les pouvoirs accordés à Colomb, dans ſon Nouveau Monde, étoient immodérés. On commença, dès-lors, à les affoiblir : on ſupprima pluſieurs de ſes

droits, que l'on voulut remplacer par des titres : celui de Marquis fut offert à Colomb, & en fut rejetté.

L'eſpoir d'un troiſieme armement lui tenoit lieu de récompenſe; mais, aux lenteurs Eſpagnoles, ſe joignoit encore l'animoſité du Miniſtre de l'Inde, de l'Archidiacre Fonſéca. Son aveugle induſtrie s'appliquoit toute entiere à traverſer Colomb dans ſes entrepriſes. *L'Amiral prévoyoit* à quels délais il devoit s'attendre : il ſupplia, du moins, qu'on envoyât des ſecours à ſa Colonie; une année entiere ſe paſſa ſans les obtenir.

On ſentit, pendant cet intervalle, qu'il falloit, avant tout, donner un modele de gouvernement aux nouveaux Etabliſſemens qu'on fonderoit dans la ſuite; & pour rendre ſolide celui qu'on avoit déja formé, les Rois ordonnerent que l'on y tranſportât des Artiſans de différens métiers, & de leurs Sujets de tous les ordres, Médecins, Charpentiers, Laboureurs, Muſiciens, Moines même. Le Nouveau Monde fut ouvert à

tous les états : mais l'Edit des Rois exceptoit formellement les Procureurs & les Avocats, de crainte, je ne fais que rapporter ſes termes, « de crainte que la chicane ne » s'introduisît avec eux dans ces Pays éloi- » gnés, où elle n'avoit pas été connue » juſque-là. »

Deux ans s'écoulerent avant que la petite eſcadre, que devoit commander l'Amiral, fût en état de le tranſporter ; & peut-être ne l'eût-elle jamais été, ſi Fonſéca n'avoit obtenu l'Evêché de Badajos, & quitté, pour ce nouveau Poſte, le département de l'Inde qu'il occupoit. Il fut heureuſement confié à l'un des Compagnons du Vice-Roi ; & l'armement ne fut plus retardé. Colomb eut cependant l'amertume de ſe revoir, avant ſon départ, dans la dépendance de ſon ennemi : Fonſéca venoit de reprendre ſa place ; mais, enfin, avec ſix vaiſſeaux, l'Amiral entreprit un troiſieme Voyage.

La moitié de ſa modique flotte ſe rendit en droiture à l'Eſpagnole : lui, des Iſles

du Cap-Verd, s'avança vers le Sud, & chercha les vents invariables qui soufflent entre les tropiques. Cette marche le conduisit à cinq degrés de la ligne; mais les violentes chaleurs de ces parages jeterent l'épouvante parmi les Espagnols; ils se persuadoient que leurs vaisseaux alloient s'enflammer. Leurs craintes, & les tourmens d'une goutte obstinée, déciderent Colomb à regagner le Nord. Il s'approcha des Isles Caraïbes; & le cri de terre se fit *bientôt* entendre : On reconnut la Trinité. L'étonnement fut extrême de trouver l'eau douce au milieu de ces mers : ce léger prodige avoit une cause naturelle dans les courans impétueux de l'Orénoque. L'étendue de cette riviere & sa rapidité firent conjecturer à Colomb qu'elle devoit prendre sa source dans une terre immense. Cette juste observation ne lui permit plus de douter qu'il touchoit à l'heureux moment de voir le premier de ses vœux accompli. Il suivit la Côte, descendit à plusieurs Golfes, & le Continent fut enfin découvert.

Son

Son imagination exaltée s'enivroit de ce nouveau triomphe : il croyoit avoir pénétré jusqu'aux bornes du Monde. La beauté de ce climat, le calme, la richesse de cette terre inculte, le jetoient sans cesse en extase. Dans l'excès de sa joie, il s'obstinoit à reconnoître en ces lieux le Paradis Terrestre, & se persuadoit qu'on devoit à son courage de l'avoir reconquis : mais les flots devinrent si bruyans par le combat de l'Orénoque & de la marée, ses vaisseaux furent tellement engagés dans des rochers sans nombre, que son pressant danger dissipa toute illusion, & le ramena bientôt à la vérité. Le naufrage dont il s'étoit vu menacé lui fit, par un excès contraire, donner à ce Golfe rempli d'écueils le nom de *Gueule du Dragon*, qu'il conserve encore. Il s'arrêta dans quelques Isles voisines, que la pêche des perles rendoit intéressantes : la plus considérable fut nommée *la Marguerite*. Il eût désiré profiter de cette nouvelle source de fortune ; mais le mauvais état de ses vaisseaux ne lui permit pas un

plus long ſéjour, & le contraignit de regagner l'Eſpagnole.

La Colonie avoit tranſporté ſon Etabliſſement à la côte du ſud. Une Ville nouvelle étonna Colomb à ſon retour. De toutes celles que ces climats ont vues s'élever, il n'en eſt pas une qui ne doive ſon origine à l'injuſte droit du plus fort; *celle-ci*, peut-être, eſt la ſeule qui ne préſente pas une propriété criminelle. *Saint-Domingue*, dont l'Iſle entiere a *pris le nom, doit* ſa naiſſance au libre hommage de l'Amour.

Un jeune Aragonois, que la loi de l'honneur avoit rendu coupable de la mort d'un Ami, vivement troublé de ce meurtre, s'étoit enfoncé dans l'épaiſſeur des bois: là, marchant ſans deſſein, égaré par ſa douleur, un ſentier qu'il ſuivit au haſard, le conduiſit à la mer. Il côtoyoit triſtement ſes bords, quand il ſe vit arrêté par l'embouchure de l'Ozama. La rive du fleuve étoit habitée par une Bourgade Indienne; une femme y commandoit. Elle reçut l'Eſpagnol avec bonté; ſa triſteſſe, ſon jeune



âge, l'intéresserent à son sort; elle s'empressa de le retenir auprès d'elle. Cette affection, qu'un premier moment fit naître, ne tarda pas à devenir plus vive; &, malgré les horreurs dont ses pareils s'étoient rendus coupables, tout fut oublié pour l'Amour. Le jeune Européen fit aimer sa Nation entiere. Elle le pressa d'engager les Espagnols à s'établir dans cette contrée, & ne voulut que la main de son Amant pour prix des terres immenses qu'elle possédoit. Cette offre devoit être acceptée sans peine. Barthelemi fut instruit, & se rendit auprès de la généreuse Indienne. L'accueil le plus honorable confirma ce qu'il en attendoit. Il reconnut aisément l'avantage de cette position: un ciel pur, une terre féconde, un *Port* sûr & commode, & sur-tout le voisinage des mines, déciderent bientôt le frere de l'Amiral. Le plan de la Ville fut tracé; & Saint-Domingue reçut, en peu de temps, presque tous les Habitans d'Isabelle.

Colomb, en débarquant, alla chercher

son frere dans cette nouvelle & vaste Habitation : mais, loin d'y rencontrer la joie que devoit causer cette conquête pacifique, il trouva les Espagnols en guerre ouverte, & son frere prêt à combattre Roldan. Deux fois ce Chef de la Justice avoit conçu le projet d'assassiner Barthelemi. Meurtre, empoisonnement, tous les crimes sembloient déjà naturalisés dans ce Nouveau Monde : aussi, le temps que l'*Amiral* destinoit à poursuivre ses découvertes, *il fallut* l'employer à de fausses réconciliations. Colomb s'efforça de ramener Roldan par la douceur, lui rendit sa place pour y parvenir, & calma les esprits, en distribuant des terres. Les Indiens furent classés, par districts, & forcés de cultiver les possessions de leurs nouveaux Maîtres. Ce fut par cette oppression, qu'il fallut payer aux Espagnols même, & leur concorde, & leur tranquillité pour la cimenter. Colomb s'assura des plus mutins, & les fit passer en Espagne. Au Journal de son Voyage, il joignit le détail des troubles de la Colonie, & nomma

leurs différens auteurs ; mais Roldan, effrayé de son crime, se hâta d'accuser Colomb pour se justifier ; &, ce qu'on ne voudroit pas croire, ce fut à l'apologie du coupable que toute confiance fut accordée.

C'étoit peu que la haine & l'envie s'occupassent à détruire Colomb à la Cour des Rois : l'Univers devint complice de leur ingratitude. La gloire d'avoir enrichi la terre d'un Nouveau Monde lui fut disputée : on reconnut, pour son Rival, un simple Compagnon de cet Ojeda, qui, lui-même, n'approcha de Saint-Domingue qu'au troisieme Voyage de l'Amiral, & n'y descendit que pour s'en faire honteusement chasser. Uniquement guidé par les Cartes de Colomb, & son propre Journal, que le perfide Ministre des Armemens avoit livré, ce Florentin, qui n'avoit suivi que la route du hardi Génois, & n'avoit abordé qu'aux mêmes terres, osa publier à son retour une Relation de ses Voyages, qu'il donna pour des découvertes. Son Ouvrage fut lu, & persuada.

C'eſt à cette preuve de l'empire des Lettres, qu'il faut reconnoître combien elles ſont néceſſaires à la puiſſance, puiſque la gloire même a beſoin de leur ſecours. Elles ſeules ont enfin remis le fourbe à ſa place; mais alors, plus connu par ſon Livre, que Colomb par ſes travaux, Améric parvint, un inſtant, à l'éclipſer: aujourd'hui même encore l'habitude d'une *injuſtice* a prévalu contre la *vérité*. *Le nom de* l'impoſteur eſt reſté ſeul au Nouveau Monde; & la petite Iſle de Saint-Chriſtophe, obſcurément honorée de celui de Colomb, eſt l'unique monument qui rappelle ſon ſouvenir. Mais les Mutins que l'Amiral avoit renvoyés en Eſpagne, loin d'y ſubir le châtiment qu'ils méritoient, ſoulevoient toutes les Puiſſances contre lui, & le pourſuivoient avec rage. Cinquante des plus acharnés ſe rendirent à Grenade, où la Cour ſe trouvoit alors: là, ſous les dehors d'une miſere affectée, ils intéreſſoient la crédule pitié du peuple, accuſoient Colomb du refus de leur paye, &

peignoient leur détresse comme la moindre de ses cruautés. La rumeur étoit générale, & la présence des Rois ne pouvoit la calmer. Dès qu'Isabelle ou Ferdinand paroissoient en public, ces Forcénés entouroient leurs voitures, les accabloient de Mémoires de plaintes, de cris; & les fils de l'Amiral, qui les accompagnoient, étoient sans protection contre leurs insultes.

« Les voilà, s'écrioient-ils, les voilà les » *fils* de ce Traître qui a découvert des » terres nouvelles, pour y faire périr toute » la Noblesse de Castille. » L'indigne Archidiacre animoit ces sourdes menées; & la gloire que l'Espagne devoit à Colomb, ne le défendoit qu'à peine dans l'ame intéressée de Ferdinand. Les soins que l'Amiral avoit dû prendre pour pacifier la Colonie, l'avoient uniquement occupé: il n'avoit pu faire passer à ce Prince autant de richesses que sa cupidité en attendoit; son ressentiment fut sans bornes. La Reine elle-même ne résista plus: Isabelle, qui s'étoit indignée qu'on eût permis à ses Sujets d'amener

quelques Sauvages en Espagne ; & qui nommoit ce consentement un attentat au premier bien de l'homme, un outrage à la liberté, Isabelle osa, dans ce consentement seul, trouver un prétexte atroce pour attenter elle-même à la liberté de son Bienfaiteur. Qu'il est foible dans les Cours, le Grand Homme absent, qui n'a pour lui que sa vertu ! Colomb fut bientôt condamné.

Bovadilla partit pour *Saint-Domingue*, avec ordre d'examiner la conduite de l'Amiral, & de prendre sa place, si les reproches qu'on lui faisoit étoient fondés. Hélas ! son crime existoit dans l'intérêt de l'en convaincre : aussi des scélérats chargés de chaînes, & déjà condamnés, revirent le jour pour déposer. Leur grace fut le prix du parjure ; &, par une révolution inouie, des Accusés convaincus devinrent témoins contre leur Juge. L'apparente régularité de cette Procédure fut le dernier excès de l'infâmie. Quelle honte que ce respect supposé pour la Justice, qui ne s'appuie de

ſon nom que pour la profaner, n'emprunte d'elle que l'obſcurité de ſes formes, pour l'outrager dans les ténebres, l'aſſocier au crime, & donner à la vengeance les loix pour complices! Ah! quand le pouvoir ne rend pas vertueux, il eſt moins lâche d'être injuſte à force ouverte : c'eſt ainſi, du moins, que Bovadilla ſçut commencer.

Colomb étoit abſent: la ſuite des troubles dont la Conception étoit le centre, l'avoit appellé dans cette Ville, & Diegue, en ce moment, commandoit à Saint-Domingue. Dès qu'il fut inſtruit de l'approche de deux caravelles, qui, par un gros temps, s'efforçoient de gagner le Port, ſa joie fut extrême : il ſe perſuada qu'elles amenoient à l'Amiral celui de ſes deux fils qu'il avoit demandé, & ne différa pas d'aller au-devant d'elles avec un Pilote qui ſçût les conduire. Ses cris répétés appelloient le jeune Colomb; ſes regards cherchoient ſon neveu: il frémit de ne trouver qu'un Juge. Bovadilla voulut, ſans s'expliquer, paſſer la nuit à ſon bord. Au point du jour, il

en descendit, & somma Dom Diegue de lui rendre la Citadelle. Sur son refus, il en força les portes, le fit arrêter, publia ses Patentes, ouvrit les prisons, &, sans autres formes, s'empara de la maison de l'Amiral, saisit ses papiers, le peu de richesses qu'il trouva, le traitant d'avance comme un criminel déjà condamné. Ce fut après cet excès qu'il songea seulement à s'appuyer de l'information *la plus inique*, cita Colomb à son Tribunal, & lui fit porter l'ordre signé des Rois. A leurs noms, Colomb, indigné, n'hésita point à se soumettre : il conçut aisément ce qu'une telle injustice ajoutoit à sa gloire, & mit sa grandeur à se livrer lui-même. Le caractere impétueux de Barthelemi lui étoit connu; il sçavoit ce qu'un esprit emporté hasarderoit de démarches violentes. Il résolut de se priver de cette ressource; &, dans une lettre aussi noble que touchante, il supplia son frere, au nom de l'amitié, d'imiter sa modération, &, comme lui, de se fier à son innocence. De retour à

Saint-Domingue, l'Amiral voulut se présenter devant son Juge: mais, sans daigner l'entendre, sans le voir seulement, Bovadilla le fit charger de fers, & traîner au fond d'un navire, sous la garde d'Alonzo de Valejo. Colomb soutint ce revers avec la fermeté de toute sa vie. Ses deux freres eurent le même sort: tous trois se virent livrés aux outrages de la plus vile populace, & bientôt un arrêt de mort fut prononcé contr'eux. Mais la haine manqua d'audace; elle frémit du crime, & n'osa l'exécuter. Ainsi jugés, on se contenta de les envoyer en Espagne; & par un raffinement de cruauté bien rare, on les enferma sur trois vaisseaux différens. Que la Vertu est incorruptible, puisqu'au milieu de tant de scélérats, le cœur d'un Homme juste a pu la conserver sans crainte! Noble Alonzo, Nom chéri, qu'il faut bénir & révérer, des larmes sont le premier hommage que ta conduite sçait m'arracher! C'est à lui que fut remis le plus illustre des Captifs. A peine eut-il levé l'ancre,

qu'avec respect il s'approcha de l'Amiral, & voulut briser ses fers : « Non, s'écria » Colomb, j'irai, jusqu'aux pieds des Rois, » montrer les fers que je porte : c'est eux » qui m'en ont fait charger, ils ne tom-» beront qu'en leur présence. »

Un temps toujours favorable rendit la traversée très-courte. Le peuple, instruit du retour de Colomb, le nommoit encore le *Génie tutélaire de l'Espagne*, & s'empressoit à sa rencontre. On le tira de son vaisseau : il parut, mais courbé sous le poids des chaînes. Un soulevement général, des cris, des larmes, un profond silence, un bruyant murmure, tous les signes de l'indignation se succéderent à son aspect; & les premiers mouvemens du peuple servirent de vengeance à Colomb, & de leçon à ses Tyrans.

Mais ce châtiment intérieur, auquel on ne sçauroit échapper, saisit bientôt Isabelle & Ferdinand. Tous deux furent pénétrés de honte, autant que les Flatteurs laissent la honte approcher des Rois ; tous deux

s'efforcerent de réparer, auprès de Colomb, les cruautés de leur ingratitude : mais l'ingratitude est irréparable ; l'ame sensible, qu'elle a déchirée, ne guérit plus de ses blessures. La vengeance même ne fait point oublier ses torts ; le plaisir de les pardonner n'en soulage qu'à peine, & les ingrats seuls peuvent s'en consoler. Sa vie entiere fut empoisonnée de ce souvenir : l'aspect de ses chaînes le nourrissoit sans cesse, il ne vouloit plus s'en séparer. Par-tout on les voyoit suspendues dans la chambre qu'il habitoit, & sa derniere volonté fut qu'on les enfermât avec lui dans sa tombe.

Mais le besoin de gloire, dont son ame étoit tourmentée, ne pouvoit permettre à Colomb de se livrer au repos. L'inaction lui donnoit le temps de sentir ses peines ; & de toutes celles qui l'affligeoient, elle étoit la plus vive & la plus réelle. Il regardoit les Rois avec cette pitié qu'on a pour la foiblesse ; & loin de se laisser abattre par leur injustice, il ne vit plus en elle que le trop simple effet du Poste dangereux

où le sort les avoit placés. Il les jugeoit moins coupables qu'à plaindre, & l'infortune de leur puissance lui paroissoit aussi sacrée que le plus grand malheur. Pénétré de ces sentimens, Colomb ne songea plus qu'à ce qu'il se devoit à lui-même : la générosité fut sa loi. Il offrit encore de s'exposer, pour ces ingrats, aux dangers d'un quatrieme Voyage, de retourner au *Continent*, & de chercher, *par quelque détroit* qui conduisît à la mer *du Sud*, à pénétrer, en moins de temps que les Portugais, aux riches contrées des Indes Orientales.

En l'opprimant, on eut la bassesse d'accepter ses services; on lui promit d'accepter ses secours; & quoiqu'il ne dût cet espoir qu'au désir pressant de l'éloigner, il ne parvint qu'après mille obstacles à compléter l'armement de quatre vaisseaux, que le seul intérêt des Rois lui avoit fait obtenir.

Les cruautés dont Bovadilla se rendit coupable à Saint-Domingue, le firent bientôt rappeller. C'étoit le moment de rétablir

Colomb dans ses droits ; les Rois l'avoient promis : Ovando lui fut préféré. Mais, dans la crainte que l'Amiral, indigné, n'abandonnât des projets dont les Rois sentoient l'importance, on lui fit entendre que les provisions du nouveau Gouverneur n'étoient accordées que pour deux ans ; &, par une fausseté dont Ferdinand étoit capable, ce Prince, dans une lettre écrite de sa main, s'empressa de lui renouveller, pour l'avenir, ces anciennes promesses qu'il violoit à l'instant même. Ovando partoit revêtu des honneurs qu'il ravissoit à l'Amiral. Colomb, satisfait de sa propre estime, se hâta de consacrer ses travaux à la gloire des Rois, & de leur donner, par de nouveaux succès, de nouveaux moyens d'injustice. Il s'approcha de la Côte d'Afrique, offrit ses secours aux Portugais contre les Maures, reconnut la grande Canarie, & fut bientôt à la Martinique.

Ce fût dans les bois de cette Isle, qu'attiré par un bruit confus de chants & de cris, il pénétra dans une cabane assez vaste,

où des Sauvages, rassemblés en foule, étoient prosternés devant une Figure informe. Le *Cémi*, c'est le nom de l'Idole, s'exprimoit dans la Langue du Pays, & d'une voix courroucée. Ce phénomene, effrayant pour les Sauvages, ne parut aux Espagnols qu'une supercherie coupable. Indignés de l'imposture, & curieux de *la* découvrir, tous à la fois s'arment d'audace, & le grossier Simulacre *est brisé sur* l'Autel. Alors on apperçut *un long tuyau*, qui, de l'intérieur de l'Idole, s'étendoit sous la terre en dehors de la cabane. Par ce conduit, un Indien, caché sous des feuillages, faisoit, à son gré, parler le Dieu son complice; & les menaces du Prêtre exigeoient de ces Infortunés les tributs les plus onéreux. C'est ainsi que l'avarice religieuse a devancé par-tout, & retardé la civilisation. On livra le fourbe aux Insulaires qu'il trompoit; & satisfait du premier hommage que la Vérité venoit d'obtenir sur ces bords, Colomb ne tarda pas à se rembarquer.

Dès qu'il fut en mer, il s'apperçut, avec douleur, qu'un de ses vaisseaux étoit fortement endommagé : la proximité de Saint-Domingue devoit, sans doute, le rassurer; il se hâta d'y chercher des secours : mais, dans cette Ville soumise encore à son pouvoir, où celui d'Ovando n'étoit que passager, où la promesse des Souverains devoit le rétablir dans ses droits; dans cette Isle, qu'on devoit regarder comme sa création, que lui seul avoit peuplée d'Espagnols, il éprouva de leurs cruautés ce que jamais il n'eût craint des Sauvages qui l'habitoient. C'est à Colomb qu'on osa défendre d'en approcher : voisin du naufrage, il n'obtint pas même l'asile qu'en temps de guerre on accorde à son ennemi. On lui refusa l'entrée du Port.

Colomb ne répondit à cette atrocité, que par la vengeance des Ames nobles, par un bienfait. Sa longue expérience lui faisoit connoître, à des signes certains, que des tempêtes violentes alloient régner sur ces mers. Une flotte considérable, & chargée

de richesses immenses, partoit à l'instant pour l'Espagne : il instruisit Ovando de ses remarques, du danger qui menaçoit la flotte, & lui conseilla de ne la point laisser appareiller. On reçut avec mépris sa généreuse prédiction ; mais bientôt on la vit se justifier. Vingt-un vaisseaux furent engloutis : hommes, richesses, tout disparut. Ce que les Loix auroient dû faire, un prompt naufrage l'exécuta. *Bovadilla*, *Roldan*, les persécuteurs de Colomb, tous ses ennemis périrent. On avoit, de dessein prémédité, chargé les débris de sa fortune sur le plus foible & le plus délabré des navires : il fut respecté de la tempête ; & cette justice du sort ne peut que se comparer au bonheur fabuleux de Simonide.

Colomb avoit gagné la Jamaïque : on fut un an, sans être instruit de son sort. Dès que ses premiers soins l'eurent mis à l'abri des tempêtes qu'il avoit sçu prévoir, il s'efforça de réparer ses vaisseaux, & s'exposa, malgré leur désordre, à poursuivre ses découvertes. L'Isle de Guanaïa

la premiere terre qu'il apperçut. Douze ꞉ues le séparoient encore du Continent, ꞉rsque, dans un canot, on distingua des ꞉uvages: il s'en empara. Leurs gestes ex-꞉iterent l'Amiral à continuer ses recher-꞉hes, & bientôt il se trouva dans le Golfe de Honduras.

Faut-il donc que, dans les plus hautes entreprises, on reconnoisse toujours ce qu'un funeste hasard a d'influence, & qu'aux plus foibles circonstances soit attaché le succès des plus grands événemens! Quel regrets pour Colomb, si jamais il eût pu sçavoir de quel Pays il approcha, & de quelle route il osa s'éloigner! S'il eût tourné vers l'Ouest, la riche côte d'Yucatan le conduisoit au Mexique, & lui seul eût encore devancé la gloire éternelle de Cortès: mais ce passage, qu'il vouloit s'ouvrir dans la mer du Sud, ce détroit qu'il s'obstinoit à chercher, l'égara sans retour, & le priva pour jamais d'un avantage dont il fut le maître un instant. Il descendit à l'Est, &, depuis le Cap de *Gracias-a-Dios*, il côtoya le Continent

jusqu'à *Porto - Bello*. De tous les Peuples qu'avoit fréquentés l'Amiral, ceux de ces contrées étoient les plus aguerris : les Arts même ne leur sembloient pas étrangers. L'étonnement fut extrême à l'aspect d'un Palais de bois, couvert de cannes, & d'une immense étendue. Plusieurs tombeaux s'élevoient dans l'intérieur : on y trouva des corps desséchés, & enveloppés d'une toile de coton très-fine; mais, sur-tout, on remarqua l'un d'eux, entouré de parfums, d'une gomme semblable à la myrrhe, & & parfaitement embaumé. Une espece de peinture, qui devoit être le portrait du Mort, étoit au-dessus de lui, suspendue contre le mur. Des caracteres inconnus environnoient la tête; des figures d'animaux sauvages remplissoient le fond du Tableau, & le cadre étoit enrichi d'or, de pierreries, & d'autres matieres précieuses.

Pour mieux observer le Pays, ses productions, & les mœurs de ses Habitans, Colomb s'avança dans les terres. Le site

lui parut si beau, qu'il osa former le projet d'y laisser un Etablissement. Son équipage refusa d'abord de le seconder; mais l'abondance des mines qui se trouverent dans le *Véragua*, & la quantité d'or que, pour la moindre bagatelle, on recevoit des Sauvages, ramenerent les Espagnols à l'obéissance. La rive du *Betléem*, dont les eaux communiquent à la mer, parut à l'Amiral une position heureuse : il choisit cet emplacement, & chargea Barthelemi de commencer les travaux. Quatre-vingts hommes furent destinés à fonder cette Colonie. Colomb se défit d'un vaisseau en leur faveur, & ne songea plus qu'à porter en Espagne la nouvelle de sa découverte.

Mais les Indiens du Continent n'étoient pas aussi faciles que ceux de Saint-Domingue; ils n'attendoient que le départ de la flotte, pour attaquer ces Etrangers. Barthelemi fut instruit, & les prévint : le combat fut sanglant. Il s'empara de leur Chef; mais le Cacique parvint à s'échapper; & suivi d'un peuple innombrable, il tomba de nouveau

ſur les Eſpagnols, ruina leurs ouvrages; & ſecondé du ſecret terrible de lancer des fleches enflammées, il brûla leur Habitation naiſſante.

La fin la plus ſiniſtre menacoit Barthelemi. Trop foible contre ces Sauvages, la fuite même n'étoit plus poſſible; ſon navire s'étoit briſé dans la riviere. Les orages continuels, qui régnoient ſur ces bords, avoient ſubmergés un ſecond vaiſſeau de l'Amiral; & forcé de ſe tenir au large, depuis dix jours il ne ſçavoit quel ſort éprouvoit ſon frere. En vain il avoit eſſayé de faire paſſer à terre une de ſes chaloupes, les Indiens l'avoient priſe, & avoient *maſſacrés* les matelots qui la conduiſoient. Toute communication ſe trouvoit interrompue. Un Eſpagnol eut la fermeté de ſe jeter à la nage, & de gagner ainſi le Continent, & revint effrayer Colomb des dangers de Barthelemi. La mer devint plus calme, on tenta de nouveau de renvoyer des chaloupes mieux armées; elles ramenerent, enfin, le peu d'Eſpagnols qui, par un

courage ſans exemple, avoient échappés aux Barbares.

Les deux navires qui reſtoient à Colomb, étoient ſi délabrés, que, loin de ſonger à retourner en Eſpagne, il s'eſtima très-heureux de pouvoir gagner Saint-Domingue: mais un nouvel orage vint l'aſſaillir à la hauteur de Cuba; ſes vaiſſeaux, qu'il ne pouvoit plus gouverner, ſe heurterent ſi vivement, & furent tellement endommagés, que le ſeul parti qui lui reſta pour ne pas périr, fut de s'échouer lui-même à la Jamaïque.

Jamais Colomb ne s'étoit vu réduit à cet excès d'infortune. Après un an de fatigues, de dangers & de maladies, avoir échappé vingt fois au naufrage, & tremblé de voir ſon frere égorgé; quand la Nature, dont ſon courage avoit épuiſé toutes les reſſources, ne lui laiſſoit de forces que pour chercher du repos, il fallut rentrer dans une carriere nouvelle & de miſeres & de trahiſons. Il étoit jeté dans une Iſle encore ſauvage, ſans vivres, ſans ſecours,

& dans l'impossibilité d'en demander à la seule Colonie dont il pût en attendre. On venoit aisément de Saint-Domingue à la Jamaïque; mais, de cette Isle à Saint-Domingue, on avoit à combattre des vents continuels, qui, dans une foible chaloupe, rendoient le passage impossible. Cependant la même intrépidité qui se dévoua pour Colomb à la *Véragua*, s'offrit encore à le servir, & voulut braver tout obstacle. *Les* Indiens de cette Isle *étoient plus doux; ils* fournirent des canots, & deux Espagnols entreprirent le Voyage. L'un d'eux devoit instruire Ovando de la détresse de Colomb, & solliciter un vaisseau qui le délivrât: l'autre avoit ordre de se rendre de Saint-Domingue en Espagne, & reçut, pour les Rois, une lettre pour l'Amiral. *Elle* contenoit le détail de sa situation; il imploroit leur justice, & leur mandoit « qu'après » vingt ans de dangers essuyés pour leur » service, & tels que personne encore » n'en pouvoit citer de pareils, il ignoroit » s'il possédoit une obole au monde, s'il avoit

» avoit une maiſon qui pût lui ſervir d'aſile, » & qu'il ne ſe connoiſſoit d'aſſuré que les » chaînes qu'il avoit portées, & l'infamie » dont elles avoient couvert ſon front. »

Suivis de quelques Indiens, les deux Eſpagnols étoient partis ſéparément. Le ſuccès couronna leur audace, & les réunit à Saint-Domingue. Le Gouverneur étoit abſent : le plus horrible maſſacre occupoit ſa cruauté dans le diſtrict de *Xeragua* ; des milliers de Sauvages, attirés ſans armes par le faux appareil d'une Fête, y périſſoient ſous ſes yeux ; les uns égorgés par ſes Satellites, les autres brûlés, par ſon ordre, au milieu d'un feſtin, dans la maiſon qui les raſſembloit. Caciques, Femmes, Enfans, Vieillards, nul n'étoit épargné : les flammes & le fer avoient dépouillé cette Province, quand Mendès & Fieſchi vinrent y joindre Ovando. L'homme, endurci par tant de meurtres, devoit ſe montrer peu ſenſible au malheur de Colomb : il feignit de croire que ce récit n'étoit qu'une ruſe pour obtenir la liberté de revenir à Saint-Domingue, &

retint les deux Espagnols auprès de lui. Pendant huit mois, aucun secours ne partit pour la Jamaïque.

Ce délai barbare livra les Compagnons de Colomb à la derniere extrémité : les Indiens s'étoient lassés de fournir des vivres, & bientôt on passa du désespoir à la fureur. Colomb, à qui rien n'échappoit, avoit calculé que, dans peu, la lune alloit éprouver une éclipse totale. On *sçait avec quelle* adresse il annonça ce phénomene *aux Sauvages*, les menaça de l'absence éternelle de cet astre, & profita de ce moyen pour les effrayer. Tous embrasserent ses genoux, & se hâterent, par de prompts secours, d'appaiser ces Etrangers, qu'ils croyoient en commerce avec les Cieux. Mais quand la discorde eut séparé les Castillans, armé leurs bras contre eux-mêmes, & que leur imprudence eut montré qu'ils pouvoient mourir; quand les Sauvages contemplerent, étendus sur la terre, ces hommes *qu'ils* croyoient immortels, le respect disparut, & la violence qu'ils éprouvoient sans cesse,

les éloigna sans retour. La faim, dans toute son horreur, assiégea les Espagnols.

C'est alors que l'infortuné Colomb eut à répondre à une Troupe effrénée de tous les maux dont il souffroit lui-même. Il étoit mourant, & couché dans les débris de son navire, où la mer le gagnoit de toutes parts. C'est-là qu'un de ses Compagnons, que Pozzas, sans pitié de ses douleurs, vint l'accabler de reproches, & s'avança pour le frapper. Barthelemi n'eut que le temps de se jetter entre son frere & ce furieux. Les mutins, qui le suivoient, excitoient son audace : ils vouloient, sans vaisseaux, sans moyen de leur en procurer, qu'on les conduisît en Castille : ce nom de *Castille* étoit leur cri de fureur. Colomb essaya plusieurs fois de se soulever & d'y répondre; il commençoit à peine, qu'il retomba sans pouvoir achever : la rage & le délire étoient au comble. Enfin, les Rebelles consentirent à s'éloigner : retirés dans l'Isle, ils tomberent sur les Sauvages, & leur enleverent quelques canots. Saint-Domingue étoit

l'objet de leurs vœux : ils tenterent de s'y rendre ; mais des efforts timides ne leur procurerent que la honte de se rejetter au rivage.

Cependant un désir curieux & féroce pressoit Ovando de s'assurer du sort de l'Amiral. Il fit passer à la Jamaique un homme affidé, dont les crimes lui répondoient ; & pour mieux insulter au *malheur* de Colomb, il chargea *de ce message* un complice de Roldan, condamné *jadis à un* supplice infame. Escobar arriva la nuit, vit, un instant, l'Amiral, disparut comme une ombre, & ne laissa qu'une lettre, dans laquelle Ovando s'étoit contenté de *lui* donner des espérances.

Loin de calmer les Espagnols, cette apparition subite, ce prompt départ, anima leur fureur : ils s'écrioient que l'Amiral, exilé par les Rois, devoit périr dans cette Isle, & qu'on les réduisoit à partager son sort. Ils se persuaderent que le meurtre de Colomb hâteroit leur délivrance ; & sans vouloir se charger du crime, ils animoient

les Sauvages à le commettre. Enfin, les Castillans s'y déciderent, & furent bientôt en guerre ouverte. Barthelemi s'avança contre les Rebelles, chercha Porras, le combattit, & le fit prisonnier. Sa défaite décida la soumission de son parti.

Le calme commençoit à renaître, quand le brave Espagnol, qui, depuis dix mois, étoit retenu par Ovando, parut enfin avec deux navires, & délivra ses Compagnons. L'Amiral fut bientôt à Saint-Domingue: on le combla d'honneurs en apparence; mais tant d'égards n'étoient qu'un moyen caché de le veiller de plus près. Le Gouverneur osa l'accuser de trop de rigueur envers Porras, lui disputa ses droits sur l'Officier qu'il commandoit, le força de remettre ce Coupable entre ses mains; &, sous les yeux de son Chef, le Rebelle fut mis en liberté.

Dans ces lieux, témoins de son ancienne puissance, un tel affront parut plus sensible à Colomb, & l'affecta comme s'il ne l'eût pas prévu. Il versa des larmes sur cette

terre malheureuse, que tant de sang avoit inondée. Il sçavoit à quel abominable excès les Espagnols y poussoient la férocité : il s'accusa de tous leurs crimes ; il maudit sa gloire, & ne songea qu'à s'éloigner.

A la vue de Saint-Domingue, un ouragan nouveau brisa les mâts de son navire ; mais la mort lui parut moins affreuse que les secours funestes d'Ovando. Il quitta *son* bâtiment, le renvoya *dans l'Isle*, & *se* fit porter sur le vaisseau de son *frere*. *En peu* de temps, il descendit au port de *San-Lucar*. Son premier soin fut de se rendre à Séville. Un nouveau malheur devoit y marquer son retour : il apprit la mort d'Isabelle. Ce dernier coup l'accabla, non que la Reine lui parût un bien sûr appui ; mais la *haine*, au moins, n'entroit pas dans ses injustices ; & sa vive émotion trahit assez ses remords, dans la derniere entrevue qu'en avoit obtenu l'Amiral. Il parut devant Ferdinand, & le somma d'accomplir ses promesses. Des réponses vagues amenerent des propositions humiliantes ; & bientôt

on lui fit assez connoître qu'on amusoit sa crédulité.

L'infortunée Jeanne, devenue Reine de Castille, arrivoit dans ses Etats avec l'Archiduc son époux. Colomb osa penser que la Fille d'Isabelle se feroit un devoir de réparer les torts de sa Mere. Barthelemi fut député vers elle. On lui permit l'espérance; mais Colomb ne fut pas même instruit du foible succès de ce Voyage.

Blessé jusqu'au fond de l'ame, il ne pouvoit exister avec ses chagrins; il ne revit plus son frere, & la mort, à cinquante-neuf ans, termina sa pénible carriere. Dans cet unique instant, Ferdinand parut se rappeller ses services: il voulut que le corps de l'Amiral fût, avec pompe, transporté de Valladolid à la grande Eglise de Séville; &, sur le marbre de sa Tombe, il ordonna, sans rougir, que l'on gravât ce terrible aveu: « Christophe Colomb donna un » Nouveau Monde aux Royaumes de Cas» tille & de Léon. » Ces mots accusateurs étoient le Titre sacré qui devoit aux enfans

les graces promises à leur pere ; mais Ferdinand ne se souvint que dans une Inscription, des bienfaits du malheureux Génois. Le Duc de Tolede se chargea seul d'acquitter la reconnoissance de son Pays ; & frere du puissant Duc d'Albe, il s'honora de donner sa fille au fils aîné de l'Amiral. Diegue-Colomb n'avoit pas craint déjà de s'adresser au Conseil du Prince, & de réclamer sa justice contre Ferdinand. Le Sujet, à ce Tribunal même, *avoit triomphé* du Souverain : mais de quelle force étoit un Arrêt que le Roi étoit le maître d'exécuter ? Le Duc d'Albe rendit tout facile : on ne put refuser au crédit du Favori ce qu'on dénioit au droit d'un Bienfaiteur. Diegue, un instant, fut rétabli dans tous ses Titres : l'intrigue avoit servi *l'équité* ; mais cette grace ne subsista que le temps nécessaire pour chercher à la rendre inutile, & constater le motif honteux qui l'avoit obtenue. Ferdinand devoit à son caractere d'être parjure à l'amitié même, ou, du moins, à son apparence. La gloire d'un

Sujet avoit toujours aigri son ame : il suivit sa haine ; & pour éluder sa promesse, la place de Vice-Roi fut supprimée. Sous le simple titre de Gouverneur, on permit au jeune Colomb de se rendre à Saint-Domingue. L'envie l'y persécuta comme son pere : on l'accusa de la mort de Nicuessa, qui périt au Continent, & que ses Compagnons avoient livré, dans une barque, à la merci des flots.

Ferdinand saisit avec joie ce prétexte de plaintes : cependant il se contenta d'abord d'envoyer Barthelemi diriger le nouveau Gouverneur, & lui porter des reproches : mais Rodrigue Albuquerque le suivit de près ; & l'autorité dont il fut revêtu, força Colomb à quitter Saint-Domingue. Son oncle y reçut ses adieux ; ils furent éternels : Barthelemi mourut bientôt à l'Isle Espagnole. On venoit de lui concéder quelques terres ; Ferdinand eut l'infamie de les reprendre. Enfin, pour le bonheur du Monde, la mort de ce Tyran termina ses injustices. C'est de lui que disoit un Prince

d'Italie : « Avant de compter sur ses pro» messes, je voudrois qu'il jurât par un » Dieu auquel il crût. » Ce mot est l'histoire de son ame & de sa vie.

Charles-Quint parut d'abord honorer la mémoire de Colomb, & daigna même appeller son fils au touchant Plaidoyer de *Las-Casas*. Jamais cause plus belle n'avoit invoqué la sensibilité d'une grande ame ; jamais un plus sublime Emploi n'avoit été commis à un Mortel : *un seul homme établi* défenseur de la liberté d'une moitié du Globe.

Diegue appuya, le premier, cette effrayante réclamation. Lui-même fut rétabli dans une partie de ses droits, mais avec un pouvoir encore plus limité que sous Ferdinand. Il repartit pour Saint-*Domingue*, & fut bientôt rappellé. Sans cesse accusé, jamais coupable, toujours forcé de se justifier, la grace de prouver son innocence lui fut à peine accordée. Deux ans s'écoulerent avant que les Juges, qu'il venoit enfin d'obtenir, eussent prononcé sur sa

conduite. Elle fut honorée, mais trop tard; il ne put jouir, ni du témoignage public qu'il en attendoit, ni de la nouvelle qu'on reçut en Espagne de la mort de Passamonte, le seul auteur des vexations dont il eut à gémir. Les soins où l'entraîna le Jugement qu'il poursuivoit, avoient épuisé ses forces; &, chaque jour, une langueur mortelle amenoit son dernier moment. Il s'efforça de se rendre, en litiere, à la Cour de Charles-Quint: mais le Voyage augmenta sa foiblesse; & contraint de s'arrêter en route, il mourut, vingt ans après son pere, dans la Ville de Montalvan.

Deux filles & trois fils étoient nés de son mariage avec la Duchesse de Tolede. Sa veuve & ses enfans le pleurerent à Saint-Domingue, où ils étoient restés. L'aîné, qui n'avoit, au plus, que six ans, fut revêtu du vain Titre de son pere, & n'hérita que de son infortune. A dix-huit ans, il revint en Espagne se livrer, sans expérience, à la fourberie d'une Cour ingrate, & solliciter les graces qu'on devoit à son

Aïeul. On profita de sa jeunesse, pour l'amener à un Traité qui le dépouilla sans ressource. A peine il fut signé, que la mort, qui venoit d'enlever ses deux freres & sa sœur, le frappa lui-même à son tour. Il ne resta de ce Nom célebre, que la jeune Isabelle, mariée, depuis deux ans, à Dom George de Portugal.

Le foible espace de soixante-treize ans vit briller & s'anéantir cette Race entiere, qui, malgré la persécution, *& son origine* presqu'inconnue, mérita, par l'éclat d'un seul Homme, de s'élever à l'alliance des Rois. Cette Famille illustre s'est éteinte dans une branche de la Maison de Bragance, & n'a laissé d'elle, sur la terre, que le souvenir d'une grande gloire, & d'une plus grande injustice.



CONVERSATION

DU MARÉCHAL D'HOQUINCOURT AVEC LE P. CANAYE.

COMME je dînois un jour chez M. le Maréchal d'Hoquincourt, le Pere Canaye, qui y dînoit aussi, fit tomber le discours insensiblement sur la soumission d'esprit que la Religion exige de nous ; & après nous avoir conté plusieurs miracles nouveaux & quelques révélations modernes, il conclut qu'il falloit éviter plus que la peste ces Esprits forts, qui veulent examiner toutes choses par la raison.

« A qui parlez-vous des Esprits forts, » dit M. le Maréchal, & qui les a connus » mieux que moi ? Bardouville & Saint-» Ibal ont été les meilleurs de mes amis. » Ce furent eux qui m'engagerent dans le

» parti de M. le Comte, contre le Car-
» dinal de Richelieu. Si j'ai connu les Es-
» prits forts ? je ferois un livre de tout ce
» qu'ils ont dit. Bardouville mort, & Saint-
» Ibal retiré en Hollande, je fis amitié
» avec Lafrette & Sauvebœuf. Ce n'étoient
» pas des esprits, mais de braves gens.
» Lafrette étoit un brave homme, & fort
» mon ami. Je pense avoir assez témoigné
» que j'étois le sien dans la maladie dont
» il mourut. Je le *voyois mourir d'une*
» petite fievre, comme auroit pu faire une
» femme; & j'enrageois de voir Lafrette,
» ce Lafrette qui s'étoit battu contre Bou-
» teville, s'éteindre ni plus ni moins qu'une
» chandelle. Nous étions en peine, Sauve-
» bœuf & moi, de sauver l'honneur à
» notre Ami; ce qui me fit *prendre la*
» résolution de le tuer d'un coup de pis-
» tolet, pour le faire périr en homme de
» cœur. Je lui appuyois le pistolet à la
» tête, quand un b.... de Jésuite, qui
» étoit dans la chambre, me poussa le bras,
» & détourna le coup. Céla me mit en

» si grande colere contre lui, que je me » fis Janséniste. »

Remarquez-vous, Monseigneur, dit le Pere Canaye, *remarquez-vous comme Satan est toujours aux aguets :* Circuit, quærens quem devoret ? *Vous concevez un petit dépit contre nos Peres : il se sert de l'occasion pour vous surprendre, pour vous dévorer ; pis que dévorer, pour vous faire Janséniste.* Vigilate, vigilate : *on ne sçauroit être trop sur ses gardes contre l'ennemi du genre humain.*

« Le Pere a raison, *dit le Maréchal* ; » j'ai oüi dire que le Diable ne dort jamais. » Il faut faire de même ; bonne garde, » bon pied, bon œil ; mais quittons le » Diable, & parlons de mes amitiés. J'ai » aimé la guerre devant toutes choses ; » Madame de Montbazon après la guerre ; » & tel que vous me voyez, la Philosophie » après Madame de Montbazon. » *Vous avez raison*, reprit le Pere, *d'aimer la guerre, Monseigneur ; la guerre vous aime bien aussi ; elle vous a comblé d'honneur.*

Sçavez-vous que je suis homme de guerre

aussi, moi ? Le Roi m'a donné la direction de l'Hôpital de son armée en Flandre : n'est-ce pas être homme de guerre ? Qui eût jamais cru que le Pere Canaye eût dû devenir soldat ? Je le suis, Monseigneur, & ne rends pas moins de service à Dieu, que je lui en rendrois au College de Clermont. Vous pouvez donc aimer la guerre innocemment : aller à la guerre & servir son Prince, est servir Dieu. Mais pour ce qui regarde Madame de Montbazon, si vous l'avez convoitée, vous me permettrez de vous dire que vos désirs étoient criminels. Vous ne la convoitiez pas, Monseigneur ; vous l'aimiez d'une amitié innocente !

« Quoi ! mon Pere, vous voudriez que » j'aimasse comme un sot ? Le Maréchal » d'Hoquincourt n'a pas appris dans les » ruelles à ne faire que soupirer. Je vou- » lois, mon Pere, je voulois : vous m'en- » tendez bien. » *Quels* je voulois ! *en vérité, Monseigneur, vous raillez de bonne grace. Nos Peres de S. Louis seroient bien étonnés de ces* je voulois. *Quand on a été long-temps*

dans les armées, on a appris à tout écouter. Passons, passons : vous dites cela, Monseigneur, pour vous divertir.

« Il n'y a point là de divertissement, » mon Pere : sçavez-vous à quel point je » l'aimois ? « *Usque ad aras, Monseigneur?* « Point d'*aras*, mon Pere. Voyez-vous, » *dit le Maréchal, en prenant un couteau* » *dont il serroit le manche ?* voyez-vous ? » Si elle m'avoit commandé de vous tuer, » je vous aurois enfoncé le couteau dans » le cœur. » Le Pere, surpris du discours, & plus effrayé du transport, eut recours à l'Oraison Mentale, & pria Dieu secrétement qu'il le délivrât du danger où il se trouvoit : mais ne se fiant pas tout-à-fait à la Priere, il s'éloignoit insensiblement du Maréchal par un mouvement de fesse imperceptible. Le Maréchal le suivoit par une autre tout semblable ; & à lui voir le couteau toujours levé, on eût dit qu'il alloit mettre son ordre en exécution. La malignité de la nature me fit prendre plaisir quelque temps aux frayeurs de la Révé-

rence : mais craignant, à la fin, que le Maréchal, dans son transport, ne rendît funeste ce qui n'avoit été que plaisant, je le fis souvenir que Madame de Montbazon étoit morte, & lui dis qu'heureusement le Pere Canaye n'avoit rien à craindre d'une personne qui n'étoit plus.

« Dieu fait tout pour le mieux, *reprit* » *le Maréchal ;* la plus belle du monde » commençoit à me lanterner, lorsqu'elle » mourut. Il y avoit toujours auprès d'elle » un certain Abbé de Rancé, un petit Jan-» séniste qui lui parloit de la Grace devant » le monde, & l'entretenoit de toute autre » chose en particulier. Cela me *fit* quitter » le parti des Jansénistes ; auparavant je » ne perdois pas un sermon du Pere Des-» marez, & je ne jurois que par MM. de » Port-Royal. J'ai toujours été à confesse » aux Jésuites depuis ce temps-là ; & si » mon fils a jamais des enfans, je veux » qu'ils étudient au College de Clermont, » sur peine d'être déshérités. »

Ah ! que les voies de Dieu sont admirables !

s'écria le Pere Canaye; *que le ſecret de ſa juſtice eſt profond ! Un petit coquet de Janſéniſte pourſuit une Dame, à qui Monſeigneur vouloit du bien. Le Seigneur miſéricordieux ſe ſert de la jalouſie, pour mettre la conſcience de Monſeigneur entre nos mains.* Mirabilia judicia tua, Domine !

Après que le bon Pere eut fini ſes pieuſes réflexions, je crus qu'il m'étoit permis d'entrer en diſcours, & je demandai à M. le Maréchal, ſi l'amour de la Philoſophie n'avoit pas ſuccédé à la paſſion qu'il avoit eue pour Madame de Montbazon.

« Je ne l'ai que trop aimée, la Philo-
» ſophie, *dit le Maréchal*, je ne l'ai que
» trop aimée; mais j'en ſuis revenu, &
» je n'y retourne pas. Un diable de Phi-
» loſophe m'avoit tellement brouillé la cer-
» velle de *premiers parens*, de *pommes*, de
» *ſerpent*, de *Paradis terreſtre* & de *Ché-*
» *rubins*, que j'étois ſur le point de ne
» rien croire. Le Diable m'emporte, ſi je
» croyois rien. Depuis ce temps-là, je me
» ferois crucifier pour la Religion. Ce n'eſt

» pas que j'y voie plus de raiſon ; au contraire, moins que jamais : mais je ne » ſçaurois que vous dire, je me ferois » crucifier ſans ſçavoir pourquoi. »

Tant mieux, *Monſeigneur*, reprit le Pere d'un ton de nez fort dévot, *tant mieux : ce ne ſont point mouvemens humains ; cela vient de Dieu.* Point de raiſon ! *c'eſt la vraie Religion, cela.* Point de raiſon ! *que Dieu vous a fait, Monſeigneur, une belle grace !* Eſtote ſicut infantes : *Soyez comme des enfans. Les enfans ont encore leur innocence, & pourquoi ? parce qu'ils n'ont point de raiſon.* Beati pauperes ſpiritu : *Bienheureux les pauvres d'eſprit ; ils ne péchent point. La raiſon ? c'eſt qu'ils n'ont point de raiſon.* Point de raiſon.... je ne ſçaurois que vous dire.... je ne ſçais pourquoi.... *Les beaux mots ! ils devroient être écrits en lettres d'or.* Ce n'eſt pas que j'y voie plus de raiſon ; au contraire, moins que jamais. *En vérité cela eſt divin pour ceux qui ont le goût des choſes du Ciel.* Point de raiſon ! *que Dieu vous a fait, Monſeigneur, une belle grace !*

Le Pere eût poussé plus loin la sainte haine qu'il avoit contre la raison ; mais on apporta des lettres de la Cour à M. le Maréchal ; ce qui rompit un si pieux entretien. Le Maréchal les lut tout bas ; & après les avoir lues, il voulut bien dire à la compagnie ce qu'elles contenoient.

« Si je voulois faire le politique, comme » les autres, je me retirerois dans mon » Cabinet pour lire les dépêches de la » Cour ; mais j'agis, & je parle toujours » à cœur ouvert. M. le Cardinal me mande » que Stenai est pris ; que la Cour sera ici » dans huit jours, & qu'on me donne le » commandement de l'armée qui a fait le » siege, pour aller secourir Arras avec » Turenne & Laferté. Je me souviens bien » que Turenne me laissa battre par M. le » Prince, lorsque la Cour étoit à Gien : » peut-être que je trouverai l'occasion de » lui rendre la pareille. Si Arras étoit » sauvé, & Turenne battu, je serois con- » tent : j'y ferai ce que je pourrai ; je n'en » dis pas davantage. »

Il nous eût conté toutes les particularités de son combat, & le sujet de plainte qu'il pensoit avoir contre M. de Turenne; mais on nous avertit que le convoi étoit dejà assez loin de la Ville; ce qui nous fit prendre congé plutôt que nous n'aurions fait.

Le Pere Canaye, qui se trouvoit sans monture, en demanda une qui le pût porter au camp. « Et quel cheval voulez-vous, » mon Pere ? » dit le Maréchal. *Je vous répondrai, Monseigneur, ce que répondit le bon Pere Suarez au Duc de Medina Sidonia dans une pareille rencontre :* Qualem me decet esse, mansuetum; *tel qu'il faut que je sois, doux, paisible.*

« *Qualem me decet esse, mansuetum*; j'en» tends un peu le latin, dit le Maréchal; » *mansuetum* seroit meilleur pour des brebis » que pour des chevaux. Qu'on donne mon » cheval au Pere, j'aime son ordre, je » suis son ami, qu'on lui donne mon bon » cheval. »

J'allai dépêcher mes affaires, & ne de-

meurai pas long-temps sans rejoindre le convoi. Nous passâmes heureusement ; mais ce ne fut pas sans fatigue pour le pauvre pere Canaye. Je le rencontrai dans la marche sur le bon cheval de M. d'Hoquincourt : c'étoit un cheval entier, ardent, inquiet, toujours en action ; il mâchoit éternellement sans mords, alloit toujours de côté, hennissoit de moment en moment ; & , ce qui choquoit fort la modestie du Pere, il prenoit indécemment tous les chevaux qui approchoient de lui pour des cavales.

« Et que vois-je, mon Pere, *lui dis-je* » *en l'abordant ;* quel cheval vous a-t-on » donné-là ? Où est la monture du bon » Pere Suarez, que vous avez tant de- » mandée ? « *Ah ! Monsieur, je n'en puis plus, je suis roué....* Il alloit continuer ses plaintes, lorsqu'il part un lievre : cent Cavaliers se débandent pour courir après, & on entend plus de coups de pistolets qu'à une escarmouche. Le cheval du Pere, accoutumé au feu sous le Maréchal, em-

porte son homme, & lui fait passer, en moins de rien, tous ces débandés. C'étoit une chose plaisante de voir le Jésuite à la tête de tous, malgré lui. Heureusement le lievre fut tué, & je trouvai le Pere au milieu de trente Cavaliers qui lui donnoient l'honneur d'une chasse qu'on eût pû nommer une occasion. Le Pere recevoit la louange avec une modestie apparente; mais, en son ame, il méprisoit fort le *mansuetum* du bon Pere Suarez, & se sçavoit le meilleur gré du monde des merveilles qu'il pensoit avoir faites sur le Barbe de M. le Maréchal. Il ne fut pas long temps sans se souvenir du beau dit de Salomon: *Vanitas vanitatum, & omnia vanitas.* A mesure qu'il se refroidissoit, il sentit un mal que la chaleur lui avoit rendu insensible; & la fausse gloire cédant à de véritables douleurs, il regrettoit le repos de la Société, & la douceur de la vie paisible qu'il avoit quittée; mais toutes ses réflexions ne servoient de rien. Il falloit aller au camp; & il étoit si fatigué du cheval,
que

que je le vis tout prêt d'abandonner Bucéphale, pour marcher à pied à la tête des Fantaſſins.

Je le conſolai de ſa premiere peine, & l'exemptai de la ſeconde, en lui donnant la monture la plus douce qu'il auroit pu ſouhaiter. Il me remercia mille fois, & fut ſi ſenſible à ma courtoiſie, qu'oubliant tous les égards de ſa Profeſſion, il me parla moins en Jéſuite réſervé, qu'en homme libre & ſincere. Je lui demandai quel ſentiment il avoit de M. d'Hoquincourt : *C'eſt un bon Seigneur*, me dit-il, *c'eſt une bonne ame ; il a quitté les Janſéniſtes : nos Peres lui ſont fort obligés ; mais pour mon particulier, je ne me trouverai jamais á table auprès de lui, & ne lui emprunterai jamais de cheval.*

Content de cette premiere franchiſe, je voulois m'en attirer encore une autre. « D'où vient, *continuai-je*, la grande ani» moſité qu'on voit entre les Janſéniſtes » & vos Peres ? Vient-elle de la diverſité » des ſentimens ſur la doctrine de la grace ? »

Quelle folie ! quelle folie, me dit-il, *de croire que nous nous haïssons, pour ne penser pas la même chose sur la grace ! Ce n'est ni la grace, ni les cinq propositions qui nous ont mis mal ensemble : la jalousie de gouverner les consciences a tout fait. Les Jansénistes nous ont trouvé en possession du gouvernement, & ils ont voulu nous en tirer. Pour parvenir à leurs fins, ils se sont servis de moyens tout contraires aux nôtres. Nous employons la douceur & l'indulgence, ils affectent l'austérité & la rigueur ; nous consolons* les *ames par des exemples de la miséricorde de Dieu, ils effrayent par ceux de sa justice. Ils portent la crainte où nous portons l'espérance, & veulent s'assujettir ceux que nous voulons nous attirer. Ce n'est pas que les uns & les autres n'ayent dessein de sauver les hommes ; mais chacun veut se donner du crédit en les sauvant ; & à vous parler franchement, l'intérêt du Directeur va presque toujours devant le salut de celui qui est sous la direction. Je vous parle tout autrement que je ne parlois à M. le Maréchal ; j'étois purement Jésuite

avec lui, & j'ai la franchise d'un homme de guerre avec vous. Je le louai fort du nouvel esprit que sa derniere Profession lui avoit fait prendre; & il me sembloit que la louange lui plaisoit assez: je l'eusse continuée plus long-temps; mais, comme la nuit approchoit, il fallut nous séparer l'un de l'autre, le Pere aussi content de mon procédé, que je l'étois de sa confidence.



LES VOYAGES
DE SCARMENTADO,
ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

JE naquis dans la ville de Candie en 1600; mon pere en étoit Gouverneur; *& je me* souviens qu'un Poëte médiocre, qui n'étoit pas médiocrement dur, nommé *Iro*, fit de mauvais Vers à ma louange, dans lesquels il me faisoit descendre de Minos en droite ligne : mais mon pere ayant été disgracié, il fit d'autres Vers, où je ne descendois plus que de Pasiphaé & de son Amant. C'étoit un bien méchant homme que cet Iro, & le plus ennuyeux coquin qui fût dans l'Isle.

Mon pere m'envoya, à l'âge de 15 ans, étudier à Rome. J'arrivai dans l'espérance d'apprendre toutes les vérités; car, jusque-là,

on m'avoit enſeigné tout le contraire, ſelon l'uſage de ce bas-Monde, depuis la Chine juſqu'aux Alpes. Monſignor *Profondo*, à qui j'étois recommandé, étoit un homme ſingulier, & un des plus terribles Sçavans qu'il y eût au Monde. Il voulut m'apprendre les catégories d'Ariſtote, & fut ſur le point de me mettre dans la catégorie de ſes Mignons : je l'échappai belle. Je vis des Proceſſions, des Exorciſmes & quelques rapines. On diſoit, mais très-fauſſement, que la Signora Olimpia, perſonne d'une grande prudence, vendoit beaucoup de choſes qu'on ne doit point vendre. J'étois dans un âge où tout cela me paroiſſoit fort plaiſant. Une jeune Dame, de mœurs très-douces, nommée *la Signora Fatelo*, s'aviſa de m'aimer. Elle étoit courtiſée par le Révérend Pere *Poignardini* & par le Révérend Pere *Aconiti*, jeunes Profès d'un Ordre qui ne ſubſiſte plus. Elle les mit d'accord, en me donnant ſes bonnes graces ; mais, en même temps, je courus riſque d'être excommunié & empoiſonné. Je

partis très-content de l'architecture de St. Pierre.

Je voyageai en France ; c'étoit le temps du Regne de Louis-le-Juste. La premiere chose qu'on me demanda, ce fut si je voulois, à mon déjeûner, un petit morceau du Maréchal d'Ancre, dont le peuple avoit fait rôtir la chair, & qu'on distribuoit à fort bon compte à ceux qui en vouloient.

Cet Etat étoit continuellement en proie aux guerres civiles, quelquefois pour une place au Conseil, quelquefois pour deux pages de controverse. Il y avoit plus de soixante ans que ce feu, tantôt couvert, & tantôt soufflé avec violence, désoloit ces beaux climats. C'étoit-là les libertés de l'Eglise Gallicane. Hélas ! dis-je, ce peuple est pourtant né doux. Qui peut l'avoir ainsi tiré de son caractere ? Il plaisante, il fait des Saint-Barthelemi ! Heureux le temps où il ne fera que plaisanter !

Je passai en Angleterre : les mêmes querelles y excitoient les mêmes fureurs. De saints Catholiques avoient résolu, pour le

bien de l'Eglise, de faire sauter en l'air, avec de la poudre, le Roi, la Famille Royale & tout le Parlement, & de délivrer l'Angleterre de ces Hérétiques. On me montra la place où la bienheureuse Marie, fille de Henri VIII, avoit fait brûler plus de cinq cents de ses Sujets. Un Prêtre Irlandois m'assura que c'étoit une très-bonne action; premiérement, parce que ceux qu'on avoit fait brûler étoient Anglois; en second lieu, parce qu'ils ne prenoient jamais d'Eau bénite, & qu'ils ne croyoient pas au trou de St. Patrice. Il s'étonnoit, sur-tout, que la Reine Marie ne fût pas encore canonisée; mais il espéroit qu'elle le seroit bientôt, quand le Cardinal Neveu auroit un peu de loisir.

J'allai en Hollande, où j'espérois trouver plus de tranquillité chez des Peuples plus phlegmatiques. On coupoit la tête à un Vieillard vénérable, lorsque j'arrivai à la Haye. C'étoit la tête chauve du premier Ministre Barneweldt, l'homme qui avoit le mieux mérité de la République. Touché

de pitié, je demandois quel étoit son crime; & s'il avoit trahi l'Etat? Il a fait bien pis, me répondit un Prédicant à manteau noir; c'est un homme qui croit que l'on peut se sauver par les bonnes œuvres, aussi bien que par la Foi. Vous sentez bien que si de telles opinions s'établissoient, une République ne pourroit subsister, & qu'il faut des Loix séveres pour réprimer de si scandaleuses erreurs. Un profond Politique du Pays me dit en soupirant: Hélas! *Monsieur*, ce bon temps ne durera pas toujours. Ce n'est que par hasard que ce Peuple est si zélé: le fond de son caractere est porté au dogme abominable de la tolérance. Un jour il y viendra; cela fait frémir. Pour moi, en attendant que ce temps funeste de la modération & de l'indulgence fût arrivé, je quittai bien vîte un Pays où la sévérité n'étoit adoucie par aucun agrément, & je m'embarquai pour l'Espagne.

La Cour étoit à Séville; les galions étoient arrivés. Tout respiroit l'abondance & la joie dans la plus belle saison de l'année.

Je vis, au bout d'une allée d'orangers & de citronniers, une espece de Lice immense, entourée de gradins couverts d'étoffes précieuses. Le Roi, la Reine, les Infans, les Infantes étoient sous un dais superbe. Vis-à-vis de cette auguste Famille, étoit un autre Trône, mais plus élevé. Je dis à un de mes Compagnons de Voyage : à moins que ce Trône ne soit réservé pour Dieu, je ne vois pas à quoi il peut servir. Ces indiscretes paroles furent entendues d'un grave Espagnol, & me coûterent cher. Cependant je m'imaginois que nous allions voir quelque carrousel ou quelque fête de taureaux, lorsque le grand Inquisiteur parut sur ce Trône, d'où il bénit le Roi & le Peuple.

Ensuite vint une armée de Moines défilant deux à deux, blancs, noirs, gris, chaussés, déchaussés, avec barbe, sans barbe, avec capuchon pointu, & sans capuchon. Puis marchoit le Bourreau : puis on voyoit, au milieu des Alguazils & des Grands, environ quarante Personnes cou-

vertes de sacs, sur lesquels on avoit peint des diables & des flammes. C'étoit des Juifs qui n'avoient pas voulu absolument renoncer à Moyse; c'étoit des Chrétiens qui avoient épousé leurs Commeres, ou qui n'avoient pas adoré Notre-Dame d'Atocha, ou qui n'avoient pas voulu se défaire de leur argent comptant en faveur des Freres Hyéronimites. On chanta dévotement de très-belles prieres; après quoi, on brûla, à petit feu, *tous les Coupables*, de quoi toute la Famille Royale parut extrêmement édifiée.

Le soir, dans le temps que j'allois me mettre au lit, arriverent chez moi deux Familiers de l'Inquisition, avec la Sainte Hermandad. Ils m'embrasserent tendrement; & me menerent, sans me dire un *seul* mot, dans un cachot très-frais, meublé d'un lit de natte & d'un beau Crucifix. Je restai-là six semaines, au bout desquelles le Révérend Pere Inquisiteur m'envoya prier de venir lui parler. Il me serra quelque temps entre ses bras avec une tendresse

paternelle : il me dit qu'il étoit sincérement affligé d'avoir appris que je fusse si mal logé, mais que tous les appartemens de la maison étoient remplis, & qu'une autre fois il espéroit que je serois plus à mon aise. Ensuite il me demanda cordialement si je ne sçavois pas pourquoi j'étois-là. Je dis au Révérend Pere que c'étoit apparemment pour mes péchés. Eh bien ! mon cher Enfant, pour quel péché ? Parlez-moi avec confiance. J'eus beau imaginer, je ne devinois point : il me mit charitablement sur les voies.

Enfin, je me souvins de mes indiscretes paroles. J'en fus quitte pour la discipline, & une amende de trente mille réales. On me mena faire la révérence au grand Inquisiteur : c'étoit un homme poli, qui me demanda comment j'avois trouvé sa petite Fête. Je lui dis que cela étoit délicieux, j'allai presser mes Compagnons de Voyage de quitter ce Pays, tout beau qu'il est. Ils avoient eu le temps de s'instruire de toutes les grandes choses que les Espagnols avoient

faites pour la Religion. Ils avoient lu les Mémoires du fameux Evêque de Chiapa, par lesquels il paroît qu'on avoit égorgé, brûlé ou noyé dix millions d'Infideles en Amérique, pour les convertir. Je crus que cet Evêque exagéroit : mais, quand on réduiroit ces sacrifices à cinq millions de victimes, cela seroit admirable.

Le désir de voyager me pressoit toujours : j'avois compté finir mon tour d'Europe par la Turquie ; nous *en prîmes la* route. Je me proposai bien de ne plus dire mon avis sur les Fêtes que je verrois. Ces Turcs, dis-je à mes Compagnons, sont des mécréans qui n'ont point été baptisés, & qui, par conséquent, seront bien plus cruels que les Révérends Peres Inquisiteurs. Gardons le silence, quand nous serons chez les Mahométans.

J'allai donc chez eux. Je fus étrangement surpris de voir en Turquie beaucoup plus d'Eglises chrétiennes qu'il n'y en avoit dans Candie. J'y vis jusqu'à des troupes nombreuses de Moines qu'on laissoit prier la

Vierge Marie librement, & maudire Mahomet; ceux-ci en grec, ceux-là en latin, quelques autres en arménien. Les bonnes gens que les Turcs, m'écriai-je! Les Chrétiens Grecs & les Chrétiens Latins étoient ennemis mortels dans Conſtantinople : ces eſclaves ſe perſécutoient les uns les autres, comme des chiens qui ſe mordent dans la rue, & à qui leurs maîtres donnent des coups de bâton pour les ſéparer. Le Grand Vizir protégeoit alors les Grecs. Le Patriarche Grec m'accuſa d'avoir ſoupé chez le Patriarche Latin, & je fus condamné, en plein Divan, à cent coups de late ſous la plante des pieds, rachetables par cinq cents ſequins. Le lendemain, le Grand Vizir fut étranglé : le ſurlendemain, ſon Succeſſeur, qui étoit pour le parti des Latins, & qui ne fut étranglé qu'un mois après, me condamna à la même amende, pour avoir ſoupé chez le Patriarche Grec. Je fus dans la triſte néceſſité de ne plus fréquenter ni l'Egliſe Grecque, ni l'Egliſe Latine. Pour m'en conſoler, je pris à loyer

une belle Circassienne, qui étoit la personne la plus tendre dans le tête-à-tête, & la plus dévote dans la Mosquée. Une nuit, dans les doux transports de son amour, elle s'écria, en m'embrassant : *Allah, illa, 'Allah.* Ce sont les paroles sacramentelles des Turcs : je crus que c'étoit celles de l'amour. Je m'écriai aussi fort tendrement : *'Allah, illa, Allah.* Ah ! me dit-elle, Dieu soit loué, vous êtes Turc : je lui dis que je le bénissois de m'en avoir *donné la* force, & je me crus trop heureux. Le matin, l'*Iman* vint pour me circoncire ; & comme je fis quelques difficultés, le Cadi du quartier, homme loyal, me proposa de m'empaler. Je sauvai mon prépuce & mon derriere avec mille sequins : je m'enfuis vite en Perse, résolu de ne plus crier, *Allah, illa, Allah* dans un rendez-vous.

En arrivant à Ispahan, on me demanda si j'étois pour le mouton noir, ou pour le mouton blanc ? Je répondis que cela m'étoit indifférent, pourvu qu'il fût tendre. Il faut

sçavoir que les factions du mouton noir & du mouton blanc partageoient encore les Persans. On crut que je me moquois des deux partis, de sorte que je me trouvai déjà une violente affaire sur les bras aux portes de la Ville. Il m'en coûta encore grand nombre de sequins, pour me débarrasser des moutons.

Je poussai jusqu'à la Chine, avec un Interprete qui m'assura que c'étoit le Pays où l'on vivoit librement & gaîment. Les Tartares s'en étoient rendus maîtres, après avoir tout mis à feu & à sang, & les Révérends Peres Jésuites, d'un côté, comme les Révérends Peres Dominicains, de l'autre, disoient qu'ils y gagnoient des ames à Dieu, sans que personne en sçût rien. On n'a jamais vu de Convertisseurs si zélés; car ils se persécutoient les uns les autres tour à tour. Ils écrivoient à Rome des volumes de calomnies; ils se traitoient d'Infideles & de Prévaricateurs pour un rien. Il y avoit sur-tout une horrible querelle entr'eux sur la maniere de faire la

révérence. Les Jésuites vouloient que les Chinois saluassent leurs peres & leurs meres à la mode de la Chine ; les Dominicains vouloient qu'on les saluât à la mode de Rome. Il m'arriva d'être pris par les Jésuites pour un Dominicain : on me fit passer chez Sa Majesté Tartare pour un espion du Pape. Le Conseil Suprême chargea un premier Mandarin, qui ordonna à un Sergent, qui commanda à quatre Sbirres du Pays de m'arrêter, & de me *lier en cérémonie*. Je fus conduit, après cent quarante génuflexions, devant Sa Majesté. Elle me fit demander si j'étois l'espion du Pape, & s'il étoit vrai que ce Prince dût venir en personne le détrôner ? Je lui répondis que le Pape étoit un Prêtre de soixante-dix ans ; qu'il demeuroit à quatre mille *lieues de* Sa Sacrée Majesté Tartarochinoise ; qu'il avoit environ deux mille Soldats qui montoient la garde avec un parasol ; qu'il ne détrônoit plus personne, & que Sa Majesté pouvoit dormir en sûreté. Ce fut l'aventure la moins funeste de ma vie. On m'en-

voya à Macao, où je m'embarquai pour l'Europe.

Mon vaisseau eut besoin d'être radoubé vers les côtes de Golconde. Je pris ce temps pour aller voir la Cour du Grand Aureng-Zeb, dont on disoit merveille dans le Monde : il étoit alors à Delhi. J'eus la consolation de l'envisager, le jour de la pompeuse Cérémonie, dans laquelle il reçut le présent céleste que lui envoyoit le Schérif de la Mecque. C'étoit le balai avec lequel on avoit balayé la Maison Sainte, la Cabaah, le Beth-Allah. Ce balai est le symbole du balai divin qui balaie toutes les ordures de l'ame. Aureng-Zeb ne paroissoit pas en avoir besoin : c'étoit l'homme le plus pieux de l'Indoustan. Il est vrai qu'il avoit égorgé ses freres, & empoisonné son pere : vingt Rajahs, & autant d'Omrahs étoient morts dans les supplices ; mais cela n'étoit rien, on ne parloit que de sa dévotion. On ne lui comparoit que la Sacrée Majesté du Sérénissime Empereur de Maroc, Muley Ismaïl, qui

coupoit des têtes tous les Vendredis après la priere.

Je ne disois mot : les Voyages m'avoient formé, & je sentois qu'il ne m'appartenoit pas de décider entre ces deux augustes Monarques. Un jeune François, avec qui je logeois, manqua, je l'avoue, de respect à l'Empereur des Indes & à celui de Maroc : il s'avisa de dire très-indiscrétement qu'il y avoit en Europe de très-pieux Souverains qui gouvernoient bien leur Etats, & qui fréquentoient même les Eglises, sans pourtant tuer leurs peres & leurs freres, & sans couper les têtes de leurs Sujets. Notre Interprete transmit en Indou le discours impie de mon jeune homme. Instruit par le passé, je fis vîte seller mes chameaux; nous partîmes le François & moi. J'ai sçu depuis que, la nuit même, les Officiers du Grand Aureng-Zeb, étant venus pour nous prendre, ils ne trouverent que l'Interprete. Il fut exécuté en Place publique, & tous les Courtisans avouerent sans flatterie que sa mort étoit très-juste.

Il me reſtoit de voir l'Afrique, pour jouir de notre Continent. Je la vis en effet : mon vaiſſeau fut pris par des Corſaires Négres. Notre Patron fit de grandes plaintes : il leur demanda pourquoi ils violoient ainſi les Loix des Nations. Le Capitaine Négre lui répondit : Vous avez le nez long, & & nous l'avons plat. Vos cheveux ſont tout droits, & notre laine eſt friſée ; vous avez la peau couleur de cendre, & nous, couleur d'ébene : par conſéquent, nous devons, par les Loix ſacrées de la Nature, être toujours ennemis. Vous nous achetez aux Foires de la Côte de Guinée, comme des bêtes de ſomme, pour nous faire travailler à je ne ſçais quel emploi auſſi pénible que ridicule. Vous nous faites fouiller à coups de nerfs de bœufs dans les montagnes, pour en tirer une eſpèce de terre jaune, qui, par elle-même, n'eſt bonne à rien, & qui ne vaut pas, à beaucoup près, un bon oignon d'Egypte : auſſi, quand nous vous rencontrons, & que nous ſommes les plus forts, nous vous faiſons eſclaves,

nous vous faisons labourer nos champs, ou nous vous coupons le nez & les oreilles.

On n'avoit rien à répliquer à un discours si sage. J'allai labourer le champ d'une vieille Négresse, pour conserver mes oreilles & mon nez. On me racheta au bout d'un an. J'avois vu tout ce qu'il y a de beau, de bon & d'admirable sur la terre; je résolus de ne plus voir que mes Pénates. Je me mariai chez moi, je fus C**, & & je vis que c'étoit l'état le *plus doux de* la vie.



VOYAGE AU CIEL.

IL y a environ un an que, le 18 Février, le ſoleil entrant dans le ſigne des poiſſons, je fus tranſporté au Ciel, comme le ſçavent tous mes Amis. Ce ne fut point la jument Borak de Mahomet, qui fut ma monture ; je ne fus porté ni ſur l'éléphant de Sammocodom le Siamois, ni ſur le cheval de St. George, Patron d'Angleterre, ni ſur le cochon de St. Antoine ; j'avoue que mon Voyage ſe fit, je ne ſçais comment.

On croira bien que je fus ébloui ; mais, ce qu'on ne croira pas, c'eſt que je vis juger tous les Morts : & qui étoient ces Juges ? C'étoient, ne vous en déplaiſe, tous ceux qui ont fait du bien aux hommes ;

Confucius, Licurgue, Solon, Socrate, Ciceron, Titus, Trajan, les Antonins, Epictete, Montaigne, Charon, la Mothe-le-Vayer, de Thou, Pibrac, le Chancelier de l'Hôpital, Henri IV, Sully, Locke, Fénélon, Daguesseau, Montesquieu, Helvetius; en un mot, tous les Grands Hommes qui, ayant enseigné & pratiqué les vertus que Dieu exige, sembloient seuls être en droit de prononcer ses *Arrêts*.

Je ne dirai point sur quels *Trônes ils* étoient assis, ni combien de millions d'Êtres Célestes étoient prosternés devant l'éternel Architecte de tous les Globes, ni quelle foule d'Habitans de tous ces Globes innombrables comparut devant le Juge. Je ne rendrai compte ici que de quelques particularités tout-à-fait intéressantes, dont je fus frappé.

Je remarquai que chaque Mort qui plaidoit sa cause, & qui étaloit ses beaux sentimens, avoit, à côté de lui, tous les témoins de ses actions. Par exemple, quand le Cardinal de Lorraine se vantoit d'avoir

fait adopter quelques-unes de ses opinions par le Concile de Trente, & que, pour prix de son Orthodoxie, il demandoit la Vie éternelle, tout aussitôt paroissoient, autour de lui, vingt Courtisannes ou Dames de la Cour, portant toutes sur le front le nombre de leurs rendez-vous avec le Cardinal. On voyoit ceux qui avoient jeté avec lui les fondemens de la ligue; tous les Complices de ses desseins pervers venoient l'environner. Vis-à-vis du Cardinal de Lorraine, étoit Jean Chauvin, qui se vantoit, dans son patois grossier, d'avoir donné des coups de pied à l'Idole Papale, après que d'autres l'avoient abattue. J'ai écrit contre la Peinture & contre la Sculpture, disoit-il; j'ai fait voir évidemment que les bonnes œuvres ne servent à rien du tout, & j'ai prouvé qu'il est diabolique de danser le menuet. Chassez vîte d'ici le Cardinal de Lorraine; & placez-moi sur les marches du Trône.

Comme il parloit ainsi, on vit auprès de lui un bûcher enflammé; un spectre épou-

vantable, portant encore une fraiſe Eſpagnole à moitié brûlée, ſortoit du milieu des flammes avec des cris affreux : Monſtre, s'écria-t-il, monſtre exécrable ! tremble ; reconnois ce Servet que tu as fait périr par les plus cruels ſupplices, parce qu'il avoit diſputé contre toi ſur la maniere dont trois Perſonnes peuvent faire une ſeule ſubſtance. Alors tous les Juges ordonnerent que le Cardinal de Lorraine ſeroit précipité dans l'abîme, mais que *Calvin ſeroit puni* plus rigoureuſement. Je vis une foule prodigieuſe de Morts qui diſoient : J'ai cru ; mais, ſur leur front, il étoit écrit : J'ai fait ; & ils étoient condamnés.

Le Jéſuite le Tellier paroiſſoit fiérement, la Bulle *Unigenitus* à la main ; mais, à ſes côtés, s'éleva tout-à-coup un monceau de deux mille Lettres de cachet. Un Janſéniſte y mit le feu : le Tellier fut brûlé juſqu'aux os ; & le Janſéniſte, qui n'avoit pas moins cabalé que le Jéſuite, eut ſa part de la brûlure.

Je voyois arriver, à droite & à gauche, des

des troupes de Fakirs, de Talapoins & de Bonzes, de Moines blancs, noirs & gris, qui s'étoient tous imaginé que, pour faire leur Cour à l'Être Suprême, il falloit ou chanter, ou se fouetter, ou marcher tout nus. J'entendis une voix terrible qui leur demanda : Quel bien avez-vous fait aux hommes ? A cette voix succéda un morne silence ; aucun n'osa répondre, & ils furent tous conduits aux petites Maisons de l'Univers : c'est un des plus grands bâtimens qu'on puisse imaginer.

L'un crioit : c'est aux métamorphoses de Xaca qu'il faut croire ; l'autre : c'est à celles de Sammonocodom. Bacchus arrêta le Soleil & la Lune, disoit celui-ci ; les Dieux ressusciterent Pélops, disoit celui-là. Voici la Bulle *in cœna Domini*, disoit un Nouveau venu, & l'Huissier des Juges crioit : Aux petites Maisons, aux petites Maisons !

Quand ces Procès furent vidés, j'entendis promulguer cet Arrêt.

De par l'Éternel, Créateur, Conservateur, Rénumérateur, Vengeur, Pardonneur, &c.

Soit notoire à tous les Habitans des cent mille millions de milliards de Mondes qu'il nous a plu former, que nous ne jugerons jamais aucuns desdits Habitans sur leurs idées creuses, mais uniquement sur leurs actions; Car telle est notre Justice.

J'avoue que ce fut la premiere fois que j'entendis un tel Edit: tous ceux que j'avois lus sur le petit grain de sable où je suis né, finissoient par ces mots: Car tel est notre Plaisir.

FIN.

[*ARTICLE* DU JOURNAL *D'ORLÉANS*, *du* 2 *Janvier* 1784; par M. COURET DE VILLENEUVE, Imprimeur du Roi à Orléans, & Editeur de cet Ouvrage.]

LES Amateurs de la Littérature légere, & de ces agréables badinages qui font souvent plus de réputation à leurs Auteurs, que de gros Livres (qu'on vante & qu'on ne lit pas, qu'on imprime & qu'on ne vend guère), nous auront surement obligation d'avoir rassemblé, dans un format commode & proprement exécuté, ce Recueil de Voyages éparpillés dans les Journaux & dans les Porte-feuilles. Ce siecle, qu'on peut appeller *le siecle des jolies Bagatelles*, ressemble à un beau & fertile Verger, dont le possesseur a fait abattre la très-grande partie, pour y planter des roses,

des œillets, & toutes ſortes d'arbuſtes d'ornemens. Si nous ne récoltons plus de fruits, cueillons au moins les fleurs; formons-en des bouquets, & n'oublions pas qu'Horace ne fit autre choſe toute ſa vie. Après l'âge des Homere & des Démoſthene, la Grece vit éclore celui des Beaux Eſprits; &, dans ce Pays, où l'eſprit & les talens étoient ſi communs, on recueillit des Volumes entiers de Penſées ingénieuſes, de fines Epigrammes, d'Inſcriptions pleines de ſens, qui nous ont été conſervées dans *l'Antologie.* Notre Littérature moderne pourroit fournir pluſieurs Recueils dans tous les genres, qui balanceroient certainement tout ce que les Anciens ont de plus délicat & de plus naturel. On a fait, pour ces petits Voyages, ce qu'on pourroit faire pour les Chanſons, pour les Im-promptu, pour les Lettres en Vers, ou pour nos jolis Madrigaux. Pourvu qu'un goût ſévere préſide à ces ſortes de Choix, qu'on n'y admette que des choſes purement écrites & finement penſées, & qu'enfin la va-

riété en ſoit la deviſe, ils doivent réuſſir dans le Monde & dans la Littérature.

Nous eſpérons que le Recueil que nous préſentons au Public, réunira tous les ſuffrages. Les ſoins qu'on s'eſt donné pour qu'il ne fût déparé par aucune Piece médiocre, la prodigieuſe diverſité qui y regne, la nouveauté de pluſieurs Morceaux qui nous ont été communiqués par des Gens de Lettres connus, les tons différens de preſque tous ces Ouvrages tour à tour gais ou ſérieux, deſcriptifs ou penſés; hiſtoriques ou poétiques, correctement écrits, ou agréablement négligés; un mélange ſi neuf & ſi piquant, fait pour amuſer à la fois, & pour inſtruire, doit plaire à tous les Eſprits, & contenter tous les goûts. Un coup-d'œil ſur les principales Productions qui enrichiſſent ce *Livre des Voyageurs François*, va convaincre nos Lecteurs qu'il n'en exiſte certainement aucun de plus complet, ni de plus intéreſſant.

Après le *Voyage d'Horace à Brindes*; qu'on peut regarder comme le premier Modèle de ce genre d'écrire, nous avons inséré, comme de raison, celui de *Chapelle*. Nous observerons à ce propos, (& quelque péril qu'il y ait à détrôner les anciennes réputations) que ces Messieurs ont bien fait d'arriver les premiers. MM. *Bertin* & *Desmahis* ont cent fois plus d'esprit, & presqu'autant de naturel.

Suit la Relation d'un *Voyage de Paris en Limousin*; par Lafontaine; Lettres où l'on retrouve le Bon Homme, & par fois le Grand Homme.

Le *Voyage en Languedoc & en Provence*; de M. Lefranc, est, comme on sçait, un des meilleurs Ouvrages de ce Poëte fameux. Les Vers sur les Arenes, & ceux où il décrit le Vallon de Vaucluse, & la scène du Vaisseau lancé, peuvent être cités comme des Chefs-d'œuvres.

Le *Voyage en Bourgogne*, par M. le

Chevalier Bertin ; étincelle d'esprit, & de Vers délicats, faciles & bien tournés.

M. *de Mayer* n'est pas moins philosophe qu'élégant Ecrivain dans ses deux Voyages en Prose, *d'Ermenonville* & *de Salenci*. *Pline* & *Reyrac* semblent avoir légué leurs pinceaux à M. *de Watelet*, pendant sa *Promenade au Moulin joli*. — Enfin, ce premier Volume est terminé par les *Lettres sur la Suisse*, de l'Hamilton moderne, M. le Chevalier de Boufflers ; comme on termine un Spectacle, où l'on a vu *la Métromanie*, par *la Chercheuse d'esprit*.

Un de nos Compatriotes, M. *Desmahis*, ouvre le second Volume. — Eh ! qui ne sçait par cœur son *Lendemain de noces ?* C'est un Tableau de Tenieres, ou plutôt de l'Albane.

M. *de Parni* étoit digne de figurer à côté de ce charmant Auteur ; le *Journal de mon Voyage, adressé à mon Frere*, respire

l'humanité, la grace, & l'abandon d'une Ame aimante & sagement voluptueuse.

On sçait que la *Promenade Champêtre* de M. de Reyrac, est une de ses meilleures Pieces fugitives, & qu'elle a été traduite en Anglois & en Italien; sans parler de deux Traductions latines, que connoissent les Amateurs.

Le *Voyage au Temple des Désirs* méritoit, dans ce Recueil, une place distinguée. C'est une allégorie adressée à Madame la Marquise de ..... par un jeune Poëte méridional. C'est le ton de Desmahis, & le coloris de Voltaire.

On trouvera des Vers bien faits, & un pinceau large dans les Lettres du P. Mandart, de l'Oratoire, sur *la Grande Chartreuse*. — Le *Voyage à la Trappe*, de M. de P.... de l'Académie de Marseille, est d'un style plus gai. L'Auteur crayonna cette bagatelle presqu'au sortir de l'enfance.

Il s'eſt depuis voué à des travaux plus graves, ſans ceſſer cependant d'aimer & de cultiver les Lettres. Les Lettres ſeules peuvent, ſinon procurer, du moins embellir tous les genres de gloire. L'Hermine & la Toge ne peuvent plus recevoir de luſtre que par la double aſſociation des Muſes & de la Philoſophie.

Un petit Poëme, d'un genre tout-à-fait neuf, & *berniesque*; (voyez *Trévoux*, à cet article) c'eſt le *Voyage à Chartres*, de M. Mérard de Saint-Juſt. La tournure en eſt originale, & les détails pittoreſques.

Le ſecond Volume eſt clos par les *Lettres ſur la Provence*, de M. Bérenger; & l'on nous permettra de tranſcrire ici ce qu'en a dit tout récemment le Mercure, *N° 44, page 24.* — « M. Bérenger eſt » connu par pluſieurs Ouvrages de Poéſie, » où l'on trouve une verſification aiſée, » des tours heureux, de l'harmonie, un » ton poétique, l'amour des bonnes mœurs » & de la vie champêtre, & le talent de

» les peindre avec intérêt. Il publie au-
» jourd'hui un Recueil en Prose, qui doit
» lui donner un nouveau titre à la célé-
» brité littéraire. Cette correspondance,
» pendant un Voyage qu'il a fait en Pro-
» vence, sa Patrie, est écrite avec *élégance*
» & *pureté*. Elle forme un Recueil varié,
» & semé de détails très-piquans. On
» sent bien que toutes les Lettres ne sont
» pas susceptibles du même intérêt; mais
» *toutes* ont le mérite *du* style, & plu-
» sieurs y joignent celui du fonds & des
» détails. On lira avec plus de plaisir la
» cinquieme, qui renferme une description
» intéressante, quoique succincte, de la
» ville de Toulon. Mais nous ne résiste-
» rons pas à l'envie de transcrire une partie
» de la treizieme, en regrettant ce que
» nous serons obligés de supprimer. »
— On peut dire, en effet, que cette Lettre,
dont le sujet est grand, & le spectacle très-beau, très-bien contrasté, est véritablement
éloquente, fiérement dessinée, & colorée
superbement.

Ces deux premiers Volumes ſont parſemés d'une foule de Pieces fugitives, relatives aux Voyages; *Epîtres*, *Contes*, *Fables*, *Lettres en Vers*, *Madrigaux*, *Epigrammes*;

C'eſt un parterre où Flore épand ſes dons.

On lit, à la tête du troiſieme Volume; 1°. des *Réflexions de J. J. ſur les Voyages*. Nommer l'Auteur, c'eſt faire l'éloge de l'Ouvrage.

2°. Un Voyage *aſſez rare*, de Rutilius Numatien, Gaulois de naiſſance; Traduction de M. Lefranc; ſtyle pompeux & poétique, éloge admirable de Rome; détails précieux.

3°. La fameuſe *Lettre de Staniſlas, Roi de Pologne, ſur ſon départ de Dantzic*. C'eſt le récit ingénu qu'un Prince fait à la Reine ſa fille, de la maniere dont il s'eſt dérobé à la pourſuite de ſes ennemis. C'eſt peut-être le premier Morceau d'Hiſtoire de la Langue Françoiſe; c'eſt du moins un Chef-

d'œuvre d'intérêt, de raiſon, d'éloquence. L'on y voit avec admiration que les diſgraces, à qui ſeules il appartient de mettre un caractere dans tout ſon jour, & qui ſouvent ne dévoilent que trop de foibleſſe, ne ſervirent qu'à faire éclater, dans ce Monarque, la conſtante vigueur d'une Ame maîtreſſe d'elle-même. Il s'y montra plus grand qu'il ne l'avoit jamais été dans les plus beaux jours de ſa gloire.

4°. Deux *Lettres du Pape Ganganelli, ſur l'Italie*; avec des *Réflexions curieuſes ſur la Vie Religieuſe*.

5°. Un *Extait des Voyages faits dans les Montagnes de la Suiſſe*; en huit Chapitres, par l'Auteur de la nouvelle Héloïſe.

6°. Une *Lettre de M. Godin des Odonais à M. de la Condamine*; ou *Relation du Voyage de Madame Godin par le Fleuve des Amazones*.

7°. Le *Voyage de Regnard en Laponie*.

8°. Une *Lettre critique sur le Voyage de M. Smolett en France.*

Enfin, le quatrieme Volume n'offre pas un choix moins agréable que les trois premiers. A travers les plaisanteries de M. de Pésai, ses *Observations* laissent appercevoir des vues saines, & des projets vraiment patriotiques. — La *Nécessité des Voyages pour l'Homme public*, par Pecquet, est démontrée dans l'Article que nous avons réimprimé.

Suit un *Abrégé du Voyage de Brydonne*; Ouvrage écrit en François, comme il est pensé en Anglois, & qui doit placer M. Demeunier dans la classe de nos meilleurs Traducteurs.

Le *Précis Historique sur le Prince Menzicoff* arrache des larmes à la dixieme lecture, & laisse un souvenir qui ne s'efface point; il est de M. de la Harpe.

Le *Précis Historique* sur le plus hardi

des Voyageurs, *Christophe Colomb*, prouvé que M. de Langeac a médité Tacite, & qu'il ſent quelquefois comme lui. Ce Morceau eſt écrit avec l'éloquence ſimple & noble que demandoit ſon ſujet. Le ſtyle en eſt pur, élégant & ſoutenu. Le récit a du mouvement & de la variété ; il eſt ſouvent animé par cette éloquence d'une Ame forte & courageuſe, qui s'enflamme pour la gloire & la vertu, & s'irrite contre leurs ennemis.

Pour égayer un peu la matiere, on a cru pouvoir ajouter à ce Volume, la *Converſation du Pere Canaye & du Maréchal d'Hocquincourt* ; Production du meilleur ton de plaiſanterie, où le ſel & l'eſprit ſont verſés avec prodigalité & que Voltaire n'eût pas mieux imaginé que Saint-Evremont.

Les *Voyages de Scarmentado* couronnent ce Recueil, & laiſſent appercevoir l'allure Philoſophique ſous le *Domino* de la folie. Lucien & Rabelais prenoient ſouvent ce

Maſque, & peut-être la Vérité devroit-elle en couvrir plus ſouvent ſon viſage auguſte.

C'en eſt aſſez ſans doute pour juſtifier les éloges que nous avons donnés, en commençant cet Article, au *Recueil amuſant des Voyages*. Cet Ouvrage devroit être ſur la cheminée de tous les Châteaux, dans la berline de tous les Amateurs de Voyages, & dans la poche de tous les Promeneurs. C'eſt encore un vrai Livre de convaleſcence, *dont la lecture donne à l'ame, ou plutôt à l'eſprit, le degré de mouvement néceſſaire pour le bercer légérement, ſans le fatiguer.*



TABLE GÉNÉRALE
DES PIECES
CONTENUES DANS CE RECUEIL.

TOME PREMIER.

Epitre dédicatoire à ma Sœur, (Madame Panckoucke) par M. Couret de Villeneuve, Editeur de l'Ouvrage, page 5

Voyage d'Horace à Brindes; Traduction de M. le Batteux, de l'Académie des Inscriptions, 7

Iter Horatii, 15

Départ d'Ovide, Elégie traduite par M. Lefranc de Pompignan, de l'Académie Françoise, 19

Epître à M. le Prince de Beauvau; par M. de Saint-Lambert, de l'Académie Françoise, 25

Voyage de MM. de Bachaumont & la Chapelle, 30

Relation d'un Voyage de Paris en Limosin; par Lafontaine, 91

Epître à M. le Comte de Grammont; par Hamilton, 135

Voyage de Languedoc & de Provence, en deux Parties; par M. Lefranc, 153

Ma Patrie, Epître au P. Papon, Historiographe de Provence; par M. Bérenger, *Citoyen de Toulon*, Membre de plusieurs Académies, Censeur Royal, 213

Voyage de Bourgogne; par M. le Chevalier Bertin, 220

Le Pot-pourri, Epître à qui on voudra, ou *les bords de la Loire*; par M. Dorat, 247

Lettre de Rousseau à M. de Lafosse, écrite de Rouen, 265

Epître à un Ami, en partant de Nîmes; par M. Imbert, de l'Académie de Nîmes, 270

Epître à un Ami revenant de l'armée; par M. le Chevalier de Bonnard, 278

Tableau des Amusemens naturels, ou *la Rosiere*, Conte de M. Dussaulx, mis en Vers par M. Bérenger, 286

Voyage d'Ermenonville, à M. le Comte de Cassini; par M. de Mayer, 293

Promenade au Moulin joli; par M. Watelet, de l'Académie Françoise, 312

Voyage en Suisse; ou *Lettres de M. le Chevalier de Boufflers à Madame sa Mere*, 332

TOME SECOND.

Voyage à Saint-Germain, ou, *d'Eponne*; par M. Desmahis, page 5

Epître d'un Pere à son Fils, sur les Voyages; *Anonyme*, 30

Le Villageois Philosophe; par M. Bérenger, 37

Le Pêcher, Fable; par M. Imbert, 43

L'Ane Voyageur, Fable, 46

Le Voyage manqué, Billet du Chevalier de Parny, 47

Journal de mon Voyage, adressé à mon Frere; par M. de Parny, 49

Epître à M. de P...., 85

Epître à M. d'Ussieux; par M. Imbert, 89

La Souris Voyageuse; par M. Dorat, 93

Le Troubadour & le Passant; par M. de Sélis, de plusieurs Académies, Censeur Royal, 95

Voyage de Salenci, à M. le Comte de Cassini; par M. de Mayer, 97

Epître à M. Thomas, de l'Académie Françoise, sur la Vie champêtre; par M. Ducis, 110

Le Retour à la Campagne, Stances de M. l'Abbé de Reyrac, de plusieurs Académies, Censeur Royal, 116

A ma Solitude, Stances; par M. Bérenger, 118

Lettre à Madame la Marquise d'Antremont, de l'Académie de Nîmes; par M. le Chevalier de la Tremblaye, 121

Réponse, 125

Les Voyages, Elégie; par M. le Chevalier Bertin, 128

Vers à M. l'Abbé Delille; par M. le Chevalier B. . . ., 131

Vers lus par M. de Fleurieu à l'Acad. de Lyon, 133

La Promenade Champêtre; par feu M. l'Abbé de Reyrac, 137

Epître à mon Ami; par M. le Chevalier de Langeac, de l'Académie de Marseille, 149

A Zelmis; par M. Dorat, 154

A M. Granet, Lieutenant-Général de Toulon, Membre de l'Académie de Marseille, 157

*Petit Voyage au Temple des Désirs, à Madame la Marquise de ****, 160

Le Temple de l'Amitié; par Voltaire, 168

La Précipitation, Fable; par M. Barbe, 173

Le Plaisir & l'Ennui, Fable; par M. Drobec, 175

Le Dervis Voyageur; par M. de la Dixmerie, 176

Conte du Poge, 178

Voyage à la Grande Chartreuse; par le P. Mandard, de l'Oratoire, 179

Le Souriceau Voyageur, Fable; par M. Crignon, de plusieurs Académies, 198

Le Voyageur & le Berger, Idylle; par M. Berquin, 202

Vers à MM. Barthe & Thomas; par M. Demore, fils, 206

Epigramme, 210

Voyage à la Trappe; par M. de P. . . . C. à la C. des A. de l'Académie de Marseille, 211

Vers à M. de Mayer; par M. Bérenger, 232

Epître a mon Frere, 233

A Madame de Genlis, 237

A M. de Watelet, 241

Voyage à Chartres, Poëme Berniesque; par M. Mérard de Saint-Just. 243

Epître sur l'amour de la Patrie; par M. le C. de B. 263

Le Village détruit, Idylle; par M. Léonard, 268

Vers aux Habitans de Lyon; par Voltaire, 274

Billet à M. de Gassendi; par M. François de Neufchâteau, 275

Voyage en Provence, ou *Lettres de M. Bérenger, sur Toulon, Marseille & leurs environs; Ouvrage en vingt Lettres*, recueillies par M. Couret de Villeneuve, 277

TOME TROISIEME.

AVANT-PROPOS. *Des Voyages*; par J. J. Rousseau, page 1

Voyage de C. Rutilius Numatien, Gaulois; Traduction de M. Lefranc, 47

Lettre du Roi de Pologne, Stanislas I, sur son départ de Dantzic, 92

Lettres du Pape Ganganelli, sur l'Italie & sur les Moines, 165

Extrait des Voyages faits dans les montagnes de la Suisse; par J. J. Rousseau, 187

Lettre de M. Godin des Odonais, à M. de la Condamine, 212

Voyage de Laponie; par Regnard, 256

Lettre critique sur le Voyage de M. Smolett en France, 334

TOME QUATRIEME.

Observations générales sur les Voyages; par M. le Marquis de Pézai, 5

Nécessité des Voyages pour l'Homme Public; par Pecquet, 19

Voyage au Mont Etna, traduit de l'Anglois de M. Brydone; Analyse de M. Couret, Traduction de M. Demeunier, 36

Voyage à Paris, traduit du Latin de M. Charbuy; par M. B. . . . 147

Précis Historique sur le Prince Menzicoff; par M. de la Harpe, de l'Acad. Françoise, 172

Précis Historique sur Colomb; par M. le Chevalier de Langeac, 241

Conversation du Maréchal d'Hoquincourt avec le Pere Canaye; par Saint-Evremond, 325

Voyages de Scarmentado; par Voltaire, 340

Voyage au Ciel; par le même, 357

Article extrait du Journal de l'Orléanois, sur le Recueil des Voyages, par M. Couret de Villeneuve, Correspondant du Musée de Paris, j

FIN de la Table.

